

FIGARO ILLUSTRÉ · NOËL





Les Chroniques du Mois

Journal d'une Étrangère

Fin d'Année

Ce mois de décembre est une de mes joies, et six années de Paris n'ont pas encore émoussé l'impression de surprise, d'émotion gaie dont je me sens, de douze en douze mois, toute remuée à l'approche de la minute où tombera la dernière feuille de mon calendrier.

Je connais une petite fille de sept ans qui demandait à sa mère, en regardant de sa fenêtre tomber la nuit sur le jardin : « Maman, où donc vont-ils, les jours, quand ils sont finis ? » Le mot fut répété à un journaliste de nos amis.

— Vous devriez imprimer ce mot d'enfant, lui disais-je. Il a le mérite d'être authentique et c'est un des plus jolis que je connaisse.

— Justement, répondit le journaliste : c'est un mot si joli qu'on ne croira jamais qu'il ait pu être dit par une petite fille de sept ans. On pensera qu'il a été inventé et envoyé au journal par un poète...

En effet. Nous ne voyons guère que les enfants aient la curiosité de regarder vivre le temps derrière eux... Nous-mêmes, les grandes personnes, nous n'avons pas cette curiosité-là ; et peu nous importe, vraiment, de savoir « où vont les jours quand ils sont finis », car notre esprit ne conçoit pas qu'un jour qui est fini puisse continuer d'être quelque chose, — d'avoir une forme et un nom. Le souvenir des faits peut ne pas mourir. Dans l'infini du temps, le fait passé conserve devant la mémoire son dessin, son expression même, si je puis dire, mais l'heure morte n'est plus rien.

Par contre, je vois très bien se dessiner devant mes yeux l'heure qui vient, — surtout si l'instant où cette heure sonnera doit marquer pour moi l'échéance d'une émotion attendue, quelle qu'elle soit. L'heure qui vient, c'est quelque chose de tangible et de vivant, qui marche, et que nous sentons avec joie ou avec angoisse s'approcher de nous doucement, inéluctablement... Et cette sensation, je ne l'éprouve jamais aussi forte que dans le moment

où l'année va finir ; où, — le pas du premier décembre franchi, — l'émouvante date du « premier de l'an » m'apparaît là-bas, grossissant de minute en minute, au tournant du douzième mois...

Est-ce que nous ne l'éprouvons pas tous, cette sensation-là ? Est-ce que pour les grands et pour les petits, devant l'esprit le plus délicat et le plus fort, aussi bien que devant le plus ingénu, ce « Jour de l'an », et, avant lui, cette date charmante de Noël, n'ont pas des figures, — ne se détachent pas sur l'horizon de l'hiver, en silhouettes vivantes, au-devant de qui nous courons ?

L'amusante course, et que Paris recommence donc à être amusant !

C'est, depuis quelques jours, comme une petite fièvre qui circule dans la ville et qui fait penser à ces bruits lointains et doux qui annoncent, dans les coulisses de théâtre, et précèdent crescendo l'explosion du tapage final... Cela s'est fait tout seul, et sans qu'on sache « qui a commencé ». Mais je sens très distinctement que, depuis quelques jours, la rue où je demeure et les boulevards où je flâne ont changé d'aspect. Les boulevards surtout.

Est-ce moi qui ai la berlue ? Il me semble qu'il y a plus de passants sur les trottoirs, plus de voitures sur les chaussées, plus de lumière aux vitrines des boutiques, et, devant ces vitrines ornées déjà de choses plus neuves, plus de badauds attardés. Puis, ce seront les baraques, le « nouveau jouet de l'année », les boniments, au coin des rues, des camelots à qui l'agent, gagné par cette contagion d'universelle bonne humeur, donnera plus mollement la chasse. Et ce sera la cohue finale : les boulevards impraticables, les magasins pris d'assaut, la bousculade partout, le délire des retardataires qui se sont promis, depuis deux mois, de « ne plus attendre au dernier moment » pour acheter leurs étrennes et qui, l'avant-veille du Jour de l'an — comme chaque année — n'auront encore rien acheté du tout. Petit défaut, que la nonchalance parisienne... mais y a-t-il rien de plus tyrannique, de plus incurable qu'un petit défaut ?

Toutes ces misères et tous ces embarras n'empêchent pas que Paris, en ces journées

de crise, ne soit la ville la plus gaie de l'univers... Je dis la plus gaie ; je ne dis pas la plus heureuse ; car si Paris manifeste avec une verve et une grâce exceptionnelles, vraiment, sa joie d'entamer tout à l'heure un calendrier neuf, cette joie-là n'est pas que parisienne ; et je l'ai rencontrée, partout la même, dans tous les pays où les hasards d'une vie un peu vagabonde m'ont fait réveiller depuis quinze ans.

C'est un fait qui n'est point contestable : Noël rend gai. Le Jour de l'an rend gai. Et cela, indépendamment des raisons philosophiques, religieuses, sentimentales qu'on peut avoir d'aimer ces deux jours-là. Paris est plein d'hommes et de femmes qui se réjouissent de souper en musique durant la nuit de Noël, et qui ne penseront pas une minute, en mangeant leurs huitres et leur boudin, que c'est la naissance d'un Dieu qu'ils commémorent... L'espoir de recevoir des étrennes peut n'être pas étranger à la joie dont l'approche de la Saint Sylvestre emplît de nombreux cœurs. Cependant, ce ne sont pas ceux et celles à qui les étrennes les plus belles seront données qui semblent en témoigner le plus de joie. J'ai vu bien contents, le 1^{er} janvier, de pauvres gens à qui cette journée ne rapportait pas grand chose ; j'en ai vu de très gais à qui elle ne rapportait rien du tout...

Je ne crois même pas à la sincérité de ceux qui maudissent ce retour de décembre, à cause des dépenses effroyables où cette échéance les entraîne. Ils promènent des attitudes d'hommes furibonds, que le nouvel an « dégoûte ». Ils jurent que les étrennes, cette année, ne leur coûteront plus ce qu'elles leur coûtent tous les ans ; ils en ont assez de toujours donner, sans avoir jamais rien reçu...

Les menteurs ! Ils continueront, ce mois-ci, de courir les magasins, et d'y dépenser éperdument leur argent. Ils « ronchonneront » et leurs cadeaux n'en seront que plus jolis. Car, au fond, ils sont comme tous les autres : le Jour de l'an les amuse. Sans qu'ils l'avouent, et peut-être à leur insu, la petite fièvre les a gagnés ; et le 1^{er} janvier au matin, ils seront contents, peut-être un peu émus, de voir venir à eux certaines mains et certains sourires.

D'où vient cette inévitable et universelle joie ? Pourquoi aime-t-on le Jour de l'an ? J'ai posé la question à un vieux philosophe. Il a réfléchi un instant, puis :

— Eprouvez-vous du plaisir, madame, à mettre un costume neuf ?

— Oui, je l'avoue...

— Moi aussi, je ne vous le cache pas. Et non pas seulement un costume, mais simplement un pardessus, des bottines, une cravate, un chapeau... ce plaisir, je le ressentais quand j'avais douze ans ; je l'ai ressenti toute ma vie. J'ai soixante ans ; je le ressens encore ; et je suis sûr qu'il n'y a guère d'être humain qui échappe à cette toute petite émotion-là. Eh ! oui... l'homme éprouve du plaisir à renouveler sa « façade », à changer d'enveloppe, de temps à autre...

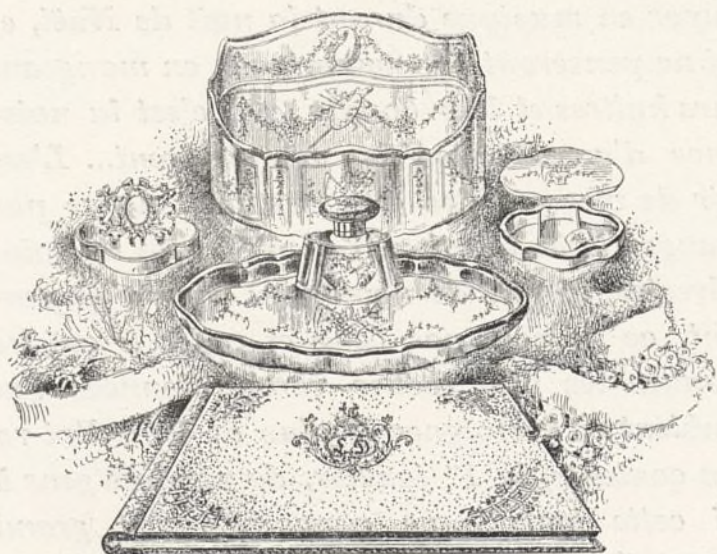
» Eh bien, le nouvel an, c'est quelque chose comme un habit neuf dont on enfilerait les manches. Quelle figure fera-t-on sous cet habit-là ? L'usera-t-on, ou est-ce lui qui vous usera?... Cela, c'est le mystère. Mais il y a toujours l'agrément de l'endosser... Et voilà, sans doute, madame, pourquoi nous serons tous si puérilement gais à la fin de ce mois-ci... Nos âmes auront l'illusion d'être habillées de neuf pour douze mois. »

L'explication n'a peut-être pas le sens commun ; mais je l'ai trouvée gentille.

SONIA

Étrennes

Que de charme a ce mot pour nombre de personnes ; que de souvenirs aussi il éveille, car ce mot est synonyme de cadeaux, et qui de nous en recevant le mystérieux envoi, n'a pas souri de plaisir et n'a pas senti un tressaillement de joie en déliant les cordons satinés d'un coffret ; mais outre les cadeaux, ce mot rappelle aussi une obligation charmante, celle d'envoyer les souhaits de l'an nouveau, plaisir toujours renouvelé, dont la joie s'augmente de pouvoir confier ses pensées à un papier dont le luxe et l'élégance semblent faits pour les recevoir et les inspirer. Quel charme en



Garniture de bureau (création de M^{lle} Saintyves)

effet d'écrire sur ces papiers d'une pâte fine et de couleur sobre, ornés d'un monogramme dont les lettres se détachent sur un fond d'or mat, rose de Chine ou bleu d'émail. Ce chiffre, aux lignes délicates, a bien son importance, car il aristocratise ce petit feuillet. Vous en trouverez un grand choix dans la maison Saintyves et vous pourrez devant ces jolis papiers, déployer toutes les grâces de votre esprit.

Vous pourrez encore voir dans ce temple de l'élégance, des bibelots de goût, anciens et modernes, de délicieux coffrets, petites boîtes d'écailles, bonbonnières Louis XV striées d'or ; que de jolis détails, quel plaisir des yeux d'admirer tous ces objets rares et que de jolis cadeaux on trouvera parmi ces délicieux riens. Puis voici encore des sacs à main, faits dans une peau fine et souple, comme une peau de gant, ornés d'un fermoir en or ciselé, enrichi de pierres précieuses. Que d'heureux vont faire ces délicieux bibelots ; combien béniront le jour si attendu des étrennes !

Le Théâtre

Jamais saison théâtrale ne s'est ouverte plus brillamment, par des succès plus unanimes et plus affirmatifs. A part l'Athénée, qui renouvelle son affiche au moment où nous mettons sous presse, tous les spectacles dont nous parlions le mois dernier semblent partis pour une heureuse carrière, et ceux dont nous avons à rendre compte cette fois n'auront certainement rien à leur envier.

» L'Odéon a réuni sur son affiche un drame un peu gros de M. Charles-Henry Hirsch, *Les Emigrants*, et une fine comédie de M. Jules Renard, *La Bigote*. Ainsi la soirée commencée d'une manière violente s'achève paisiblement dans l'intérieur bourgeois de M. et M^{me} Lepic, si confortable en dépit des petites luttes sournoises qui pourraient l'assombrir.

M^{me} Lepic vénère et soigne son curé. Elle lui fait partager le civet et le malaga de la famille. Elle lui demande des avis et elle les suit. Tout cela tourmente beaucoup M. Lepic, malgré qu'il veuille paraître, sous son silence obstiné, fortement cuirassé de philosophie. Un fiancé se présente pour M^{me} Lepic, et M. Lepic déboutonne sa cuirasse. C'est tout, et c'est fort savoureux. Les comédies de M. Jules Renard deviendront classiques, et dans cent ans d'ici, elles rapporteront sûrement des droits d'auteur très élevés, car nos arrière-petits-fils s'égayeront certainement encore plus que nous-mêmes au spectacle de nos travers.

Dans *Les Emigrants*, M. Charles-Henry Hirsch propose à notre attendrissement la sinistre aventure d'un pauvre mari qui, ayant eu la faiblesse de poursuivre sa femme infidèle et l'amant de celle-ci jusque sur le paquebot qui les transporte en Amérique, se voit assassiné et jeté par le don Juan dans un des foyers de la chaufferie.

La mise en scène des *Emigrants* nuit quelque peu au dialogue, mais ce n'est pas un mal : son pittoresque rachète ce que l'action aurait sans cela de pénible. Tout Paris viendra à l'Odéon respirer le parfum des entrepôts et la vraie poussière de houille. M. Bernard, qui joue le rôle d'un chauffeur excessivement bavard avant d'aborder dans l'autre pièce celui du silencieux M. Lepic, s'est taillé là un grand et mérité succès. Dans *Les Emigrants*, MM. Grétilat, Desjardins, M^{me} Ventura, et dans *La Bigote*, M^{me} Mellot, Kerwich, Barbieri et M. Desfontaines, complètent une interprétation excellente.

» On attendait avec impatience la comédie donnée au Gymnase par M. Henri de Rothschild, *La Rampe*. Elle n'a eu qu'à paraître pour conquérir tout le monde et c'est un grand et durable succès. *La Rampe* est une comédie charmante, écrite avec une habileté fort remarquable. Un vieux routier du théâtre n'eût pu dérouler avec plus de souplesse et de doigté une intrigue mieux venue, mieux au point. Il s'agit, on le sait, d'une aventure théâtrale. Madeleine Grandier s'est laissé tenter par l'élégance et par le talent du beau comédien Bourgueil. Il l'attire vers le théâtre, pour lequel elle se trouve avoir des dons prononcés ; et après avoir rompu avec le monde, elle triomphe sur la scène. Mais ses succès vont exciter la jalousie de Bourgueil, et l'amoureux disparaît pour faire place au cabot envieux et amer. Madeleine, elle, n'a pas été grisée par le théâtre au point d'oublier son amour. Privée de lui, elle ne saurait être qu'une épave : elle préfère mourir et elle se tue dans un dénouement pénible, mais ingénieux.

M^{me} Marthe Brandès n'a jamais été plus merveilleusement souple, plus naturelle, plus ardente que dans *La Rampe*. Le rôle de Madeleine Grandier est pour elle une création magnifique. Dans le rôle de Bourgueil, qui aurait pu être pittoresque, M. Dumény n'a voulu être que le très élégant artiste et le merveilleux diseur que nous connaissons. MM. André Calmettes et Dieudonné, M^{me} Si-

mone Frévalles et Pacitti ont silhouetté avec beaucoup de relief les personnages de second plan.

» Nous avons retrouvé à la Renaissance, dans la *Petite Chocolatière* de M. Paul Gavault, l'exquise et vibrante fraîcheur, la grâce alerte et l'autorité de M^{me} Marthe Régnier, à côté d'un Gaston Dubosc dont l'habituelle élégance et le jeu discret ont fait place au mauvais goût le plus pittoresque et le plus enjoué.

M^{lle} Benjamine, « la fille du Chocolat Lapis-tolle », rentrait à Paris dans son auto, quand, à la lisière de la forêt de Lyons, à Suzy, un pneu éclate. Le chauffeur vient demander de l'aide à la seule villa en vue. C'est celle d'un jeune employé de ministère, Paul Normand, qui l'habite pour le moment avec son ami le peintre Bédarribe et le modèle de celui-ci, la jolie Rosette. Il est près de minuit, tout le monde est couché. Mais Benjamine qui s'impatiente sur la route, arrive et réveille toute la maisonnée. A partir de ce moment, c'est son caprice qui va diriger l'existence du pauvre fonctionnaire. Il passera la nuit dans un fauteuil, ses fiançailles seront rompues, sa carrière sera brisée, sa vie mise en déroute... jusqu'au dénouement exquis où Benjamine et lui, finissant par découvrir l'amour sous ce qu'ils croyaient de l'antipathie, tomberont dans les bras l'un de l'autre.

J'ai dit la verve magistrale avec laquelle M. Gaston Dubosc a dessiné la silhouette du rapin Bédarribe. A ses côtés, M. André Dubosc en chocolatier millionnaire, M. Bullier en chef de bureau acariâtre, M. Juvenet en fiancé malheureux sont parfaits. M. Victor Boucher joue avec beaucoup de tact et de mesure le rôle de Paul Normand.

M^{me} Catherine Fonteney n'a pas hésité à faire au rôle de la servante Julie le sacrifice de son élégance et de sa beauté, et elle lui a prêté une intensité de naturel et de pittoresque à laquelle nous avons dû quelques-unes des meilleures minutes de la soirée. M^{me} Jane Sabrier, qui débutait au théâtre dans le rôle du modèle Rosette, l'a interprété dans une note tendre et discrète, avec beaucoup de goût et de talent.

» La reprise de *Lysistrata*, de M. Maurice Donnay, au Théâtre Cora Laparcerie (Bouffes-Parisiens), a été aussi brillante qu'on pouvait l'espérer. Il fallait beaucoup de résolution et de confiance pour inaugurer une direction avec un rôle aussi lourd, et naguère aussi brillamment créé par Rejane. La belle et intelligente artiste qu'est M^{me} Cora Laparcerie a su justifier sa hardiesse et elle a débuté par un coup de maître, qui ramènera certainement la vogue au joli théâtre de la rue Monsigny. L'interprétation dont elle s'était entourée, avec M^{me} Alice Lavigne en tête, a fait paraître plus jeune et plus charmante que jamais la pièce exquise de Maurice Donnay.

» Au Châtelet, la *Petite Caporale* nous conduit du Saint-Bernard au champ de bataille de Marengo, à travers des péripéties tour à tour amusantes et attendrissantes, à travers des décors merveilleux, qu'anime une mise en scène incomparable. La pièce de MM. Victor Darlay et de Gorsse est menée à la victoire par M^{me} Marguerite Peugeot, Flore Mignot, Irma Perrot, et par MM. Vilbert, Hamilton, Henry Jullien, Villé, etc.

» A l'harmonieuse et légère onction de *La Cornette*, l'Athénée a fait succéder une pièce hardie de M. Gaston Devore, *Page blanche*. La *Page blanche*, c'est la jeune fille gardée strictement pure par les prudences et les sévérités de l'éducation familiale. L'ignorance et l'innocence y laisseront-elles s'inscrire l'amour suspect d'un quinquagénaire annulé par la noce ? Ou bien l'instinct triomphera-t-il en faveur de l'amour sain et moins spécial du jeune pharmacien Daniel ? C'est l'instinct qui triomphe, après quelques situations qui sont amusantes, et quelques autres, qui seraient plutôt pénibles. Cette originale comédie est habilement interprétée par l'excellente troupe de l'Athénée, M. Henry Krauss en tête.

JEAN MAUBOURG



La Renault
au rendez-vous

Ayuntamiento de Madrid

La Mode au Théâtre

Les répétitions générales et les premières nous ont offert une série exquise de toilettes. Vous citerai-je une délicieuse combinaison demi-tailleur dans le ton mandarine très remarquée à l'une de nos matinées chic et dont l'allure de haute distinction dénonçait la signature de Laferrière ? La jupe, fort simple, en drap, accompagne un corsage léger fait d'un tulle parsemé de paillettes or et voilé d'une épaisseur de mousseline de soie. La jaquette courte est à coins arrondis, ornée de broderies gansées faisant relief.

Une de nos artistes les plus admirées, et fidèle au grand couturier, est silhouettée en un drap noir souple dont un curieux assemblage de corselet et d'étole en velours noir rebrodé forme le corsage et se prolonge sur la jupe pour se terminer en un gracieux retroussis. Un peu de dentelle vieil or éclaircit le corsage.

Mais la vision de M^{me} D... M..., femme du monde, auteur si connue, fut un véritable éblouissement à la soirée littéraire du poète Comte de M... Enveloppé de tulle blanc brodé d'argent et de perles fines, son buste, aux lignes pures, émergeait d'une tunique enguirlandée de roses de mai. Cette



(Cl. Félix). TOILETTE DU SOIR
Créée par LAFERRIÈRE pour M^{me} D. M.
Tulle blanc brodé d'argent et de perles, fleuri de roses.



CHAPEAU satin noir bordé de skungs
et orné d'un nœud de tulle d'or ourlé de satin noir.
Création de la maison AMICY, 25, rue Royale (Photo H. Manuel).

merveille est encore l'œuvre de Laferrière, tout comme ce rêve de gaze liberty pétale de roses froncé en mouvement de tunique, envolantée de dentelle, et rehaussée de broderies de perles fines. La gorgerette et les petites manches de dentelle, un nœud de perles, des ruchettes de tulle rose, achevaient cette exquise toilette digne d'une princesse des Mille et une Nuits... ou d'une princesse de beauté et d'esprit, ce qui est moins rare.

Dans tous nos théâtres, les toilettes, sur la scène, font assaut de luxe et de recherche artistique, pendant que sont lancés les parfums nouveaux comme ce *Campeador*, cette *Brise de Mai* de Ed. Pinaud dont on dit merveille.

Dans la salle, ce sont des étoffes chatoyantes, souples et molles draperies aux nuances claires, se rehaussant de chapeaux d'allure chic et enlevée, tels que les signe Amicy; ce velours noir couronné d'autruches blanches avec un pouf de marabout blanc qui seyait si merveilleusement à la délicate blondeur de M^{me} de R... Et cette panne taupe aigrettée noire à jarrettière de velours coiffant si crânement la séduisante M^{me} B...

Une de nos plus jolies femmes de la colonie argentine, fidèle d'Amicy, se coiffe de larges bords très enlevés d'un côté, en velours de chasse craie doublé de velours noir; toute la garniture consiste en un pompon nuancé paon allégé de deux couteaux d'Argus. Est-il rien de plus original et de plus seyant à la fois ? Avec un grand décolleté, nous vîmes un Louis XVI de velours noir bordé de galons de soie noire et princièrement aigretté de

blanc, et de-ci, de-là, quelques béguins de perles antiques et quelques couronnes de laurier pailleté, ravissants comme coiffures de théâtre et qu'Amicy façonne à ravir.

Mais que dire des jolies et des splendeurs de « la Petite Chocolatière ? » Les souplesses de son manteau d'auto en tussor tilleul, les envolées de la gaze praline de sa toque dernier cri ? Et ce crêpe de Chine rose plissé brodé de fleurs perlées, et ce voile Ninon, fraise des bois, si jeune, si frais, si seyant à la ravissante Marthe Régnier ?

Et la sémillante M^{me} Dyris, que représente notre dessin, n'est-elle pas exquisement enveloppée en ce manteau de moire saumon entièrement doublé d'hermine d'été, combiné spécialement pour elle par Max Auspitz ? Cet artiste, dont chaque création est une trouvaille sensationnelle, a lancé, pour suppléer à l'écharpe, la « pointe », souvent bordée d'une fourrure différente : hermine et renard, breichwantz et zibeline et c'est l'engouement de nos très élégantes, qui non seulement se sont laissé séduire par les merveilleux manteaux de moire claire doublés de fourrure et bordés d'admirables renards ou de zibeline, mais ont été tentées surtout par la souplesse de toutes les fourrures travaillées avec une science qui atteint le dernier degré de la perfection. C'est du reste cette perfection de la préparation des peaux qui permet à Max Auspitz d'obtenir des modèles d'un cachet si particulier, comme ses manteaux de jour, en loutre, en breichwantz, bordés de renards ou de skungs, d'une élégance inéluctable.

Ceci est le dernier cri de notre luxe, le summum de la richesse dans la parure et jusqu'à présent rien n'égala le faste gracieux de nos modes de fin d'année.

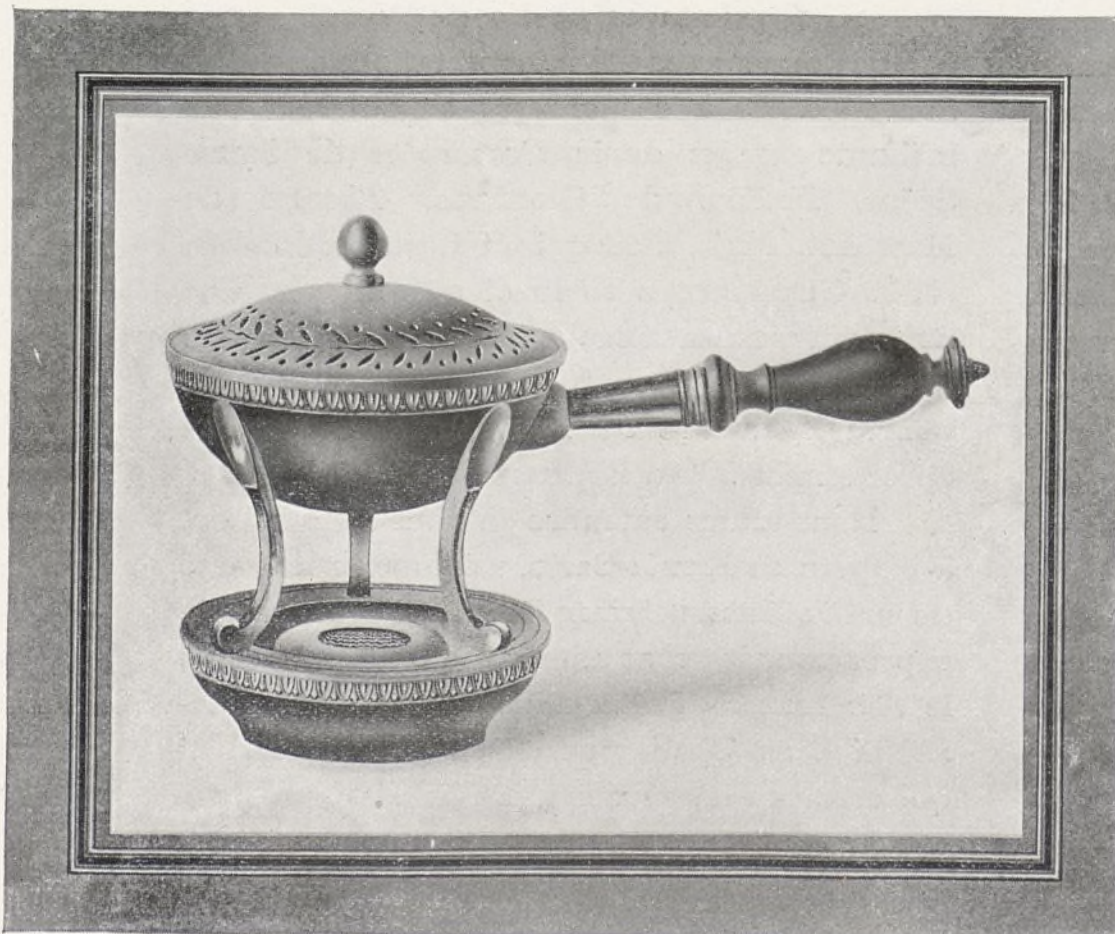
LAURENCE DE LAPRADE



Une création de MAX (Auspitz), 374, rue Saint-Honoré.
MANTEAU en moire saumon garni de zibeline
porté par M^{me} DYRIS, du Théâtre Michel.

Pour l'année nouvelle

Les étrennes approchaient et le choix des objets nécessaires aux cadeaux annuels laissait très perplexe une jolie et charmante mondaine. Assise dans son boudoir elle méditait sur la difficulté qu'on avait à trouver un bibelot rare. Son goût délicat se refusait à offrir une banalité quelconque et cependant elle s'était livrée à de longues recherches, sans pouvoir arriver à une solution satisfaisante. Que faire ? se disait-elle... lorsqu'une de ses amies vint à son aide, en lui rappelant la haute réputation de goût et d'élégance de la maison Guerlain. Heureuse, notre mondaine se rendit aussitôt rue de la Paix, où, dans le joli magasin tout parfumé, elle put admirer les flacons aux subtiles senteurs, leurs formes élégantes, l'éclat des bouchons de cristal; c'était de l'orfèvrerie, ces verreries limpides



Brûle-parfums de Guerlain

et gracieuses qui contenaient des essences, préciosités odorantes dont les couleurs éclatantes et tendres donnaient le désir de les respirer.

Elle avait enfin trouvé; dans cette maison réputée à juste titre, elle « goûta » les diverses essences qu'exhalait l'âme des flacons; puis on lui montra une nouveauté. C'était un délicieux brûle-parfums, véritable bijou de luxe que toute mondaine raffinée doit posséder; ce bibelot l'enthousiasma, elle se voyait, elle voyait les amies à qui elle l'offrirait, étendues sur leur chaise longue, jouissant des charmes d'une lecture, faite parmi les exhalaisons embaumées d'un parfum approprié aux sensations ressenties.

Flacons et brûle-parfums choisis, elle s'en fût ravie de ses trouvailles, l'âme allégée des préoccupations évanouies, heureuse et se félicitant d'avoir enfin trouvé le bibelot rare si longtemps cherché.



LA SAISON D'OPÉRA EN 1910

L'année dernière, à pareille époque, en déposant dans le sabot de Noël de nos lecteurs l'éblouissant programme de la saison d'opéra à Monte-Carlo, nous ne doutions certes pas de la faveur qu'il allait rencontrer. Mais nous ne pouvions prévoir l'enthousiasme suscité par ces belles représentations, dont la plupart eurent le caractère d'inoubliables solennités artistiques et dont le succès et le retentissement ne cessèrent de grandir qu'à la chute définitive du rideau, le 8 avril.

Jamais saison artistique n'avait été, du commencement à la fin, aussi constamment triomphale. Il est bon d'ajouter que jamais peut-être on n'avait prodigué aussi largement les efforts, le travail et l'argent. Aussi peut-on dire que depuis six mois le programme de la saison prochaine était attendu avec impatience par les auditeurs de choix qui, chaque année, reviennent de tous les points du monde sur ce coin de terre béni où la nature et l'art collaborent d'une manière si heureuse à la réalisation d'un idéal insurpassable d'harmonie et de beauté.

Cette impatience va être satisfaite, et les espoirs qu'elle a laissés mûrir vont être comblés. En effet, M. Raoul Gunsbourg, qui, sous le haut patronage de Son Altesse Sérénissime le Prince de Monaco, a su faire du théâtre de la Principauté une scène unique sur le continent, M. Raoul Gunsbourg, qui avait su préparer et réaliser le programme de 1909, n'a pas résisté aux prières qui lui étaient faites de

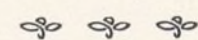
reproduire en 1910 les plus beaux numéros de ce programme. *A la demande générale*, suivant la formule d'usage, — laquelle prend ici son maximum d'expression et d'intensité, — on reverra ces magnifiques opéras qui, l'hiver dernier, triomphèrent devant des salles enivrées d'émotion artistique. On reverra deux cycles de la *Tétralogie* : *L'Or du Rhin*, la *Walkyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des Dieux*. On reverra la *Roussalka* de Dargomijsky, *Mefistofele* de Boito, et l'admirable *Vieil Aigle* de Raoul Gunsbourg. De même, le *Barbier de Séville* de Rossini, *Rigoletto* et *Otello* de Verdi seront encore donnés avec des interprétations en partie nouvelles. Et à ces œuvres s'ajouteront une brillante reprise de la *Proserpine* de Saint-Saëns, *Fedora* de Giordano, *Thérèse* de Massenet. Mais, à ce qui était incomparable, M. R. Gunsbourg a voulu et a su ajouter une nouveauté sensationnelle. Tout ce qui a été fêté et admiré durant la dernière saison, on pourra l'entendre de nouveau, avec quelque chose en plus.

Nous allons entendre en effet cette saison, à l'Opéra de Monte-Carlo, une œuvre nouvelle du maître Massenet, *Don Quichotte*, œuvre écrite exprès pour la scène admirable où furent créés le *Jongleur de Notre-Dame*, *Thérèse* et *Chérubin*. C'est Chaliapine, Gresse et M^{me} Arbell qui créeront les principaux rôles.

Voici les noms des principaux artistes engagés pour la saison : M^{me} Bréval, Litvinne, Chenal, Marguerite Carré, Lipkowska, Yvonne

Dubel, Edwina, de Hidalgo, Lucy Arbell, Jeanne Raunay, Mally Borga, Herleroy, Charlotte Lormont, Quainon, Spennert, Mati, etc. ; et MM. Rousselière, Smirnoff, Chaliapine, Titta Ruffo, Gresse, Max Bouvet, Marvini, Chalmin, Philippon, Warnery, etc.

Bien entendu, c'est M. Léon Jehin qui reste à la tête de l'incomparable orchestre, associé pour une si large part à ces belles manifestations d'art qui se dérouleront, comme précédemment, du 25 janvier au 8 avril.



Les hivernants de la Côte d'Azur trouveront cette année une nouvelle salle de concerts décorée avec le goût le plus somptueux et le plus sûr, et dont on n'admirera pas moins la beauté que les remarquables qualités d'acoustique. D'importants concerts symphoniques y seront donnés avec le concours des grands virtuoses Kubelik, Hubermann, Ysaye, Pugno, Sechiari, etc... C'est encore là une innovation que le public select et cultivé de Monte-Carlo voudra certainement consacrer par sa faveur et ses applaudissements. Elle le mérite, car elle montre l'infatigable activité d'une direction qui, sous l'autorité si bienveillante et si éclairée du souverain, multiplie les enchantements de l'art dans un pays où l'art seul peut s'égaliser à la nature, et fait d'Apollon le rival toujours plus heureux et plus triomphant de Phœbus.



MEISSONIER

LES AMATEURS DE PEINTURE

(MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY)

(Aquarelle)

Ayuntamiento de Madrid



LA SAISON D'OPÉRA EN 1910

L'année dernière, à pareille époque, en déposant dans le sabot de Noël de nos lecteurs l'éblouissant programme de la saison d'opéra à Monte-Carlo, nous ne doutions certes pas de la faveur qu'il allait rencontrer. Mais nous ne pouvions prévoir l'enthousiasme suscité par ces belles représentations, dont la plupart eurent le caractère d'inoubliables solennités artistiques et dont le succès et le retentissement ne cessèrent de grandir qu'à la chute définitive du rideau, le 8 avril.

Jamais saison artistique n'avait été, du commencement à la fin, aussi constamment triomphale. Il est bon d'ajouter que jamais peut-être on n'avait prodigué aussi largement les efforts, le travail et l'argent. Aussi peut-on dire que depuis six mois le programme de la saison prochaine était attendu avec impatience par les auditeurs de choix qui, chaque année, reviennent de tous les points du monde sur ce coin de terre béni où la nature et l'art collaborent d'une manière si heureuse à la réalisation d'un idéal insurpassable d'harmonie et de beauté.

Cette impatience va être satisfaite, et les espoirs qu'elle a laissés mûrir vont être comblés. En effet, M. Raoul Gunsbourg, qui, sous le haut patronage de Son Altesse Sérénissime le Prince de Monaco, a su faire du théâtre de la Principauté une scène unique sur le continent, M. Raoul Gunsbourg, qui avait su préparer et réaliser le programme de 1909, n'a pas résisté aux prières qui lui étaient faites de

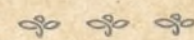
reproduire en 1910 les plus beaux numéros de ce programme. A la demande générale, suivant la formule d'usage, — laquelle prend ici son maximum d'expression et d'intensité, — on reverra ces magnifiques opéras qui, l'hiver dernier, triomphèrent devant des salles enivrées d'émotion artistique. On reverra deux cycles de la Tétralogie : *L'Or du Rhin*, la *Walkyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des Dieux*. On reverra la *Roussalka* de Dargomijsky, *Mefistofele* de Boito, et l'admirable *Vieil Aigle* de Raoul Gunsbourg. De même, le *Barbier de Séville* de Rossini, *Rigoletto* et *Otello* de Verdi seront encore donnés avec des interprétations en partie nouvelles. Et à ces œuvres s'ajouteront une brillante reprise de la *Proserpine* de Saint-Saëns, *Fedora* de Giordano, *Thérèse* de Massenet. Mais, à ce qui était incomparable, M. R. Gunsbourg a voulu et a su ajouter une nouveauté sensationnelle. Tout ce qui a été fêté et admiré durant la dernière saison, on pourra l'entendre de nouveau, avec quelque chose en plus.

Nous allons entendre en effet cette saison, à l'Opéra de Monte-Carlo, une œuvre nouvelle du maître Massenet, *Don Quichotte*, œuvre écrite exprès pour la scène admirable où furent créés le *Jongleur de Notre-Dame*, *Thérèse* et *Chérubin*. C'est Chaliapine, Gresse et M^{me} Arbell qui créeront les principaux rôles.

Voici les noms des principaux artistes engagés pour la saison : M^{me} Bréval, Litvinne, Chenal, Marguerite Carré, Lipkowska, Yvonne

Dubel, Edwina, de Hidalgo, Lucy Arbell, Jeanne Raunay, Mally Borge, Herleroy, Charlotte Lormont, Quainon, Spennert, Mati, etc. ; et MM. Rousselière, Smirnoff, Chaliapine, Titta Ruffo, Gresse, Max Bouvet, Marvini, Chalmin, Philippon, Warnery, etc.

Bien entendu, c'est M. Léon Jehin qui reste à la tête de l'incomparable orchestre, associé pour une si large part à ces belles manifestations d'art qui se dérouleront, comme précédemment, du 25 janvier au 8 avril.



Les hivernants de la Côte d'Azur trouveront cette année une nouvelle salle de concerts décorée avec le goût le plus somptueux et le plus sûr, et dont on n'admirera pas moins la beauté que les remarquables qualités d'acoustique. D'importants concerts symphoniques y seront donnés avec le concours des grands virtuoses Kubelik, Hubermann, Ysaye, Pugno, Sechiari, etc... C'est encore là une innovation que le public select et cultivé de Monte-Carlo voudra certainement consacrer par sa faveur et ses applaudissements. Elle le mérite, car elle montre l'infatigable activité d'une direction qui, sous l'autorité si bienveillante et si éclairée du souverain, multiplie les enchantements de l'art dans un pays où l'art seul peut s'égaliser à la nature, et fait d'Apollon le rival toujours plus heureux et plus triomphant de Phœbus.



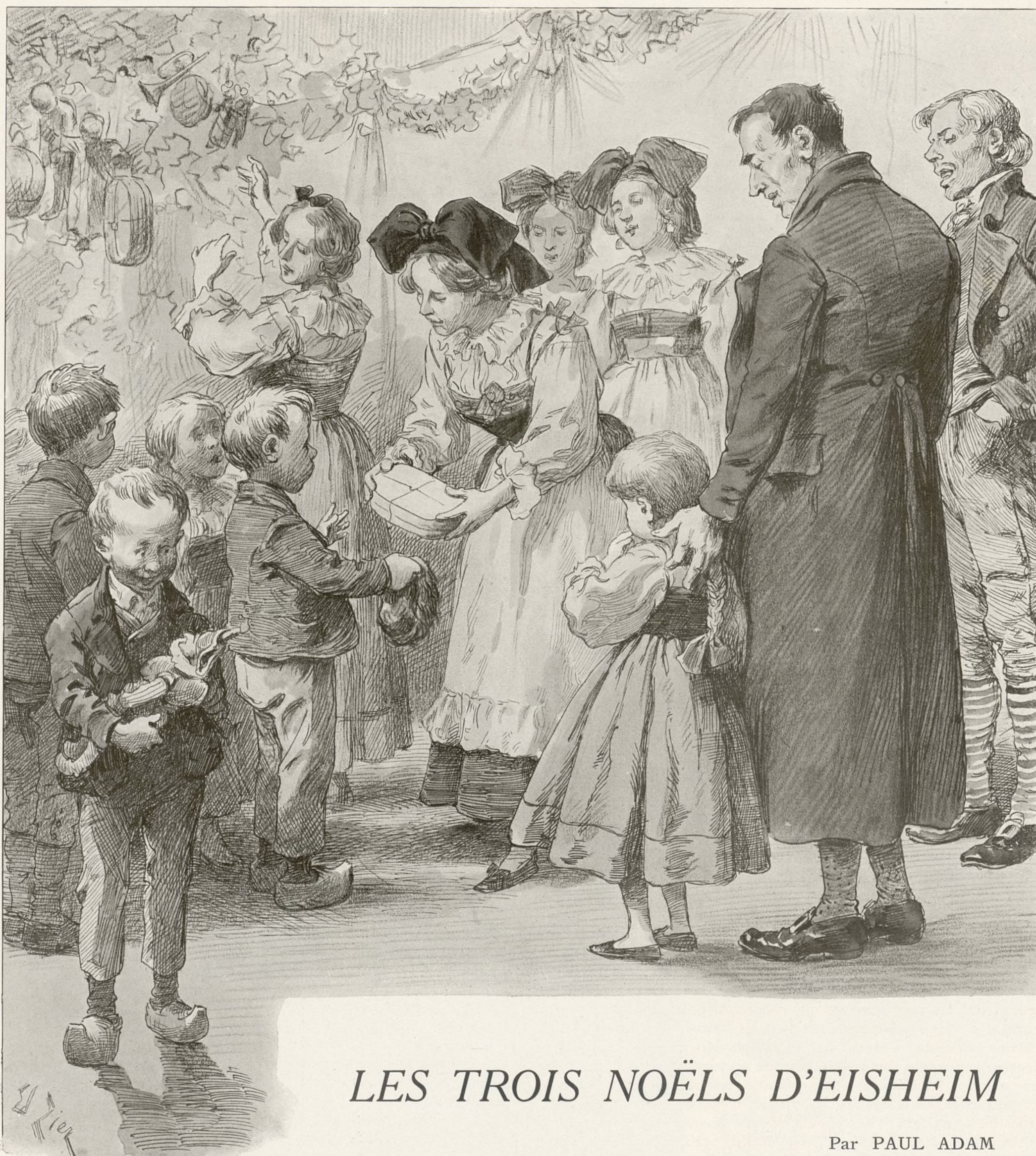
MEISSONIER

LES AMATEURS DE PEINTURE

(MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY)

(Aquarelle)

Ayuntamiento de Madrid



LES TROIS NOËLS D'EISHEIM

Par PAUL ADAM

Parce que l'Armée de la République Indivisible forçait alors les fameuses lignes de Wissembourg, mon bisaïeul avait pu conduire à temps ses dragons sur Eisheim, chasser du village les Kaïserlicks, éteindre l'incendie dans la ferme des Keller, enfin reprendre aux « Valets des Tyrans » vingt-trois sacs d'écus et de louis, pécule de ces braves gens. Leur famille conserva, depuis 1794, des relations suivies avec la nôtre pour cet exploit.

Dès que je sus manger proprement à table, j'appréciai comme un de nos principaux festins, celui de Noël. Dinde rissolante et truffée, boudins blancs, pâté de lièvre, omelette aux flammes de kirsch, ces délices culinaires étaient « un » des présents annuels envoyés par nos amis d'Alsace. A Pâques, leurs nouilles régalaient notre gourmandise et, à la Saint-Hubert, un sanglier entier venu dans son poil rude. On ne buvait que la bière brune des Keller, à partir de juin sur notre balcon du boulevard. De père en fils leur gratitude se manifesta par une série de cadeaux jamais interrompue et que justifiaient à leurs yeux tous nos anniversaires, mariages, naissances, fêtes chrétiennes et politiques. En retour, mon grand père, le colonel, et mon père l'Inspecteur des Postes, obtinrent des ministres tant royaux qu'impériaux le privilège de soumettre, dans Eisheim, le cours de la Lauter aux nécessités industrielles des moulins Keller.

Avant de les connaître personnellement, mon imagination enfantine se représentait ces généreux expéditeurs de victuailles ainsi que des Gargantuas pansus, joufflus et débonnaies.

J'avais dix ans lorsque mon père tomba malade à Strasbourg pendant qu'il y réorganisait les services des bureaux ambulants sur la ligne de l'Est. Ma mère et moi fûmes le rejoindre. Après la guérison, nous dûmes céder aux instances de nos amis et nous allâmes célébrer, dans Eisheim, la Noël de 1869.

Jamais mon espoir de petit Parisien n'avait soupçonné une telle crèche, ni les statues grandes comme de vrais bergers, comme de vrais rois mages, ni la hauteur du sapin planté dans la grange avec cent bougies radieuses qui projetaient les ombres de l'assistance sur les draps blancs des murs, aux vertes guirlandes pleines de roses en or. Il y avait beaucoup de belles jeunes filles debout. Elles chantaient en chœur, les mains jointes entre leurs tabliers de dentelle et leurs corsets aux lumineuses broderies. De larges joues à fossettes et bien savonnées étaient celles des petits garçons. En entrant, ils ôtaient leurs toques de poil jaune, puis se tenaient sages, droits dans leurs vestes à boutons de métal et leurs pantalons courts. On leur distribua des galettes et des pantins, selon les avis du maître d'école. Lui portait encore les souliers à boucle, les bas bleus et le gilet écarlate sous la longue redingote noire. Dans leurs costumes d'Alsace, les vivants me semblèrent des jouets aussi bien que les bonshommes de bois et de pâte colorée.

De ces poupées parlantes, Augusta Keller fut la plus gracieuse. Elle ne me quitta point ce soir-là. Elle accompagna ma mère lorsque sonna l'heure de me coucher ivre de joie, de cris, de danses, de bonbons à liqueur. Je touchais la demoiselle comme on palpe un



cadeau de bazar au sortir de la boîte. Il m'étonna que sa montre ne fût pas un disque de carton, ni sa boucle d'oreille un fil de cuivre, ni son parfum un relent de colle et de vernis. Ma mère voulut débarrasser la jeune fille de mes impudences; mais Augusta prétendit qu'il lui fallait apprendre les jeux des marmots pour devenir à son tour une maman. J'abusai de sa charmante patience.

Peut-être les tragédies qui, l'année suivante, épouvantèrent mon enfance, ont-elles, en moi, fortifié par contraste, le souvenir de ces heures pacifiques. Après 1870, la douloureuse figure de l'Alsace, cause de mille gravures et légendes, obséda trop notre vie de collège pour qu'un petit Parisien pût oublier rien de cette fête antérieure au désastre. Quarante ans plus tard, je crois respirer encore au matin les effluves de la cire sur l'architecture des meubles en chêne qui

décoraient nos chambres et toute la ferme des Keller. Je crois aspirer encore le froid du vent, celui de la neige balayée devant la porte ogivale et le perron de dix marches, entre les deux bancs de pierre qu'abritait la saillie du premier étage sur piliers de bois. Je dessinerais encore les grappes de raisins bleus, peintes à la détrempe, en manière de frise, contre la façade crépie de rose où se croisaient les poutres apparentes de la construction. Je tracerais sans erreur les arbres des vergers environnants et leurs branches chargées de givre, séparant les toitures des maisons voisines et limitant la place de la Fontaine, derrière laquelle se tassaient les quatre rues du bourg, quatre rues pleines d'enseignes drolatiques, de petites épiceries, de petites charcuteries, de petites merceries, de petites serrureries, de bons juifs affables au centre de leurs boucles grasses et tout en courbettes dans leurs redingotes fourrées.

Le déjeuner fut magnifique et tumultueux. Le saumon d'argent sur sa planche emmaillottée de serviettes, le buisson d'écrevisses, les vins blonds qui luisaient dans les verres glauques aux armoiries de couleurs, les vins sombres qui rougeoyaient dans les calices de cristal, les bières qui moussaient dans les hanaps à facettes, l'éclat des vaisselles sur les dressoirs, les fumets des viandes solennellement apportées par les bras roses des servantes aux acclamations des convives, les chansons des gaillards, les trinquades par-dessus les pâtisseries, les compotes, le bouquet tricolore, toute cette abondance de nourriture et de joies m'empêcha de comprendre l'essentiel de cette fête, où se fiançait Augusta Keller avec le représentant de la maison Bernstein, de Dresde, et le neveu des patrons.

Cependant, mon amie, par malice, m'ayant demandé mon avis sur le monsieur, j'examinai le front blanc, la barbe fauve, la poigne ferme sur le ventre d'une chope. Soudain, la compagnie se tut pour entendre ma réponse timide. J'interrogeai les yeux de ma mère qu'inquiéta ma sottise possible. Mon compliment fut l'attendu, car de bons rires éclatèrent; la lourde poigne abandonna la chope pour saisir ma menotte, la jeune fille m'étouffa presque en m'embrassant.

Elle me dit qu'elle se marierait bientôt avec ce large gaillard. « Ce n'est pas vrai! » protestai-je aussitôt. Et l'on ne put me convaincre, tant il me parut impossible que cette demoiselle au corset de broderies et à la tresse d'or pût aimer le front blanc, la barbe touffue et les yeux pâles de l'invité. Je ne pus expliquer les motifs de ma négation: simplement, la fille me semblait trop gentille et le monsieur trop grave. Sa barbe m'était comme la toison d'une bête hardie et son front comme une pierre dure qui blesse en cognant. La douceur des yeux bleuâtres et les lèvres roses ne me semblaient pas le signe important de cette tête carrée au-dessus de ces épaules en voûte. D'ailleurs la portion d'oie que la servante mit dans mon assiette accapara toutes mes facultés.

Or, je le sus dans la suite, ma protestation suscita toute une controverse. Le vieux Keller n'aimait pas les Saxons qu'il jugeait perfides et serviles. Bien qu'il ne trouvât rien à blâmer dans les façons du neveu Bernstein, pouvait-on pardonner à la race qui avait, dans les plaines de Leipzig, trahi les idées libératrices de la France pour assurer le triomphe des Impériaux et de la Sainte-Alliance?

Augusta ne pouvait savoir; mais son père, son frère Frédéric, l'ingénieur, eussent dû prévenir l'écervelée. A quoi Frédéric répondit que les anciennes querelles de l'Europe étaient finies. Les peuples fraternisaient partout. Jules Favre annonçait à Paris l'alliance des nations. Les ouvriers des moulins Keller s'affiliaient à l'Internationale des Travailleurs. Enfin, le rêve de Jean-Jacques Rousseau se réalisait. Tous les peuples, assagis et libres, se donnaient la main. Ils ne permettraient plus que les souverains commandassent des massacres pour leurs ambitions! C'était aussi l'espoir de mon père. Et tous de railler l'octogénaire aux boucles blanches qui avait, en 1814, vu reparaitre dans Eisheim les Impériaux chassés par mon bisaïeul, et aussitôt les granges brûler de nouveau, les garçons trop fiers pendre aux branches basses des hêtres, les officiers-barons cravacher le maire, et leurs soldats insulter les femmes, piller les maisons, rançonner le bourg, réquisitionner les fourrages et les grains, comme sous l'ancien régime que la Révolution Française avait aboli.

Le vieillard n'aimait pas les Allemands ni les Russes. Ils avaient rétabli, disait-il, le pouvoir des tyrans sur le monde, après Waterloo. On me montra la miniature de mon bisaïeul qui avait, lui, porté la liberté partout avec les dragons de la République et de l'Empire; qui était un héros noble et généreux tandis que les Autrichiens, les Allemands... Et le vieux Keller se plaignait des Bernstein. Ces Saxons-là voulaient avoir les moulins Keller avec Augusta, pour régenter Eisheim et commander aux cultivateurs dont ils achèteraient ou refuseraient les froments. Peut-être auraient-ils la brasserie un jour, et alors ils obligeraient les planteurs de houblon et d'orge à leur obéir, à toute l'Alsace. Le fiancé déjà cherchait à vendre la mauvaise bière de ses oncles dans Eisheim. Mais jamais personne ne voudrait de sa piquette, observa l'ingénieur des moulins. Sa concurrence n'était pas dangereuse. Et les Alsaciens se mirent en joie. Ils allumèrent le tabac dans les fourneaux en porcelaine de leurs grandes pipes à glands. Le vieux replaça la miniature de mon bisaïeul sur le marbre de la commode, en disant: « Il ne faut pas unir les cœurs indépendants avec les cœurs serviles. Cela ne fait jamais de bons ménages. » Serviles, oui! Le neveu des Bernstein avait écrit à son baron une supplique pour lui demander la permission de se marier en France. Augusta la demandait-elle, la permission à quelqu'un, elle?

Ces récriminations ne prévalurent guère contre la gaité du vin que l'on buvait à belles rasades pour arroser les rôtis, les ragoûts, la gigue de chevreuil, la salade de truffes, les purées de légumes, les desserts copieux et monumentaux. Dehors la neige blanchit, en tourbillonnant, l'espace. Et cela rendit plus précieuse la joie chaude émanée des bouches pleines, de la cheminée flamboyante, de la salle et de ses bruits, de ces servantes pareilles à de grandes poupées galonnées, de ces bonshommes en gilets de couleur et en redingotes spacieuses, en guêtres de cuir et en bas de laine. Un peu gris, je doutais qu'ils fussent vivants sinon par les artifices de la fée Mélusine.

Par les teintes nettes de son visage, par le contraste franc de ses yeux noirs et de ses bandeaux blonds, par le clinquant de sa chaîne en or, de sa broche, de ses bagues, de ses boucles d'oreilles, par le velours vert de sa jupe et les broderies jaunes de son corset noir, Augusta Keller me semblait l'illusion d'une vie provisoire; d'autant plus que passive et bonne, attentive aux paroles de Bernstein, elle me laissait l'escalader, la pincer, la délayer à demi, l'embrasser et l'attaquer sans beaucoup de résistance. De mes pires agaceries, elle riait en maîtrisant parfois mes mains audacieuses. Je fus si content de cette fête que je glissai des registres empilés sur ma chaise afin de me grandir, et que je courus remercier ma mère de son cadeau, ces marionnettes admirables surgies dans les cercles de neige que traçait au dehors la magicienne, évidemment.



Lorsque l'on apporta la cave à liqueurs, le vieux Keller l'attira vers lui. Il avertit que c'était une boîte à musique et qu'il la devait à mon bisaïeul, le dragon de la République. En effet, la cassette en tuya portait sur ses flancs les faisceaux de licteur et les bonnets phrygiens qui symbolisaient, en marqueterie, la Loi des Conventionnels. Ayant versé les liqueurs, le vieux Keller arrangea des ressorts

Là-dessus, Bernstein se leva, vint prendre Augusta par la main. Galamment, ils dansèrent au milieu des fumeurs un pas d'Allemagne. Bien qu'il portât des bottes à cœur, une culotte trop collante, dans la polonaise à brandebourgs, ce Saxon n'avait pas vilaine allure. Son costume me le rendait plus amusant. Tous deux me furent un couple de poupées somptueuses qu'on faisait, pour moi, baller, tourner, valser, au son de la cave à liqueurs dont chacun buvait pieusement les élixirs.

Frédéric et Augusta nous conduisirent à la gare dans le char à bancs. En passant, l'ingénieur nous indiqua les maisons que sa famille possédait dans les rues d'Eisheim, qu'elle louait aux juifs souriants, aux mercières, aux épiciers des petites boutiques. Au delà du bourg, les champs que la jeune fille nomma dépendaient de sa dot. Les chevaux s'arrêtèrent devant les moulins; Frédéric me montra les énormes roues de bois alors immobiles dans les vannes gelées et, à l'intérieur des bâtiments, les couples de meules géantes, les arbres de transmission, les trémies. Lui-même avait organisé, sa sœur le dit, tous les nouveaux mécanismes. Il comptait mettre la vapeur au printemps dans les annexes en construction. Bernstein l'aiderait beaucoup. On commanderait en Prusse les générateurs,



là-bas moins chers qu'au Creusot. « Moins chers, vraiment? » demandait mon père. Bernstein l'avait prouvé tarifs en mains. Et Frédéric vanta l'association des peuples, leur libre concurrence par-dessus les frontières qu'on allait abolir, comme l'assuraient Jules Favre et les Républicains. L'ingénieur s'exaltait; ses longs cheveux d'étudiant, il les relevait sur son front clair. Il empoignait son cœur à travers son paletot pour le prendre à témoin de sa foi. Il sautillait avec ses guêtres à boucles. Il battait des mains. Je riais, tant mes marionnettes étaient plaisantes. A la gare de Wissembourg, je pensais fondre en larmes en quittant Augusta de qui les lèvres chaudes caressaient ma joue, de qui les bras doux serraient mon petit corps fringant...

Je ne la revis que vingt ans plus tard, à la Noël de 1889.

En ce temps-là les hasards de la politique m'avaient confié la mission de faire triompher à Nancy les candidats patriotes lors des élections générales. J'avais réussi à faire élire mes deux partenaires; mais j'avais moi-même échoué au second tour devant la coalition des conservateurs et des opportunistes. Frédéric Keller m'avait écrit un mot de consolation et Augusta Bernstein avait, en post-scriptum sur la même lettre, invité ma mère à fêter la Noël, une fois encore, dans Eisheim, puisque nous étions du pays voisin. Notre amie ajouta que nous trouverions les choses, les êtres bien transformés, sauf la cave à liqueurs de mon bisaïeul et les vieux airs de la Révolution.

et la machine joua très allègrement la *Marche de Sambre-et-Meuse*, le *Chant du Départ*, la *Carmagnole*, la *Marseillaise*. Emmerveillé, je ne me lassai pas d'entendre ces airs anciens qui étaient alors séditeux. En sa qualité de fonctionnaire impérial, mon père le fit observer. Le vieillard reconnut l'excès de sa témérité. Comme excuse il invoqua le souvenir de ses parents. Eux avaient mille fois écouté ces ritournelles les larmes aux yeux en bénissant le donateur dont la vaillance avait sauvé du pillage la fortune, créatrice ensuite des moulins Keller et de leur prospérité. Cependant, le vieux tourna d'autres boutons, et ce fut une ariette.



Avant de regagner Paris, nous cédâmes à l'envie de revoir ce bourg d'Alsace dont mon pauvre père, jusqu'à sa mort, avait conservé l'image vive et qu'il décrivait toujours lorsque la conversation évoquait l'histoire de 1870 et le sort des provinces annexées.

Ma mère me fit remarquer d'abord que l'entête des lettres ne portait plus « Moulins Keller », mais bien « Société des Minoteries Bernstein » en allemand et en français.

Dès la frontière, nous souffrîmes à l'aspect du soldat coiffé du casque à pointe d'or, vêtu de la tunique bleue, armé d'un poignard en fourreau de cuir qu'orne un lourd gland de laine blanche. Il y avait une station à Eisheim, avec un soldat pareil sur le quai. Nous ne reconnûmes pas tout de suite Augusta sous ses cheveux grisonnants et son chapeau de feutre, ni dans sa casaque de drap vert. Cependant le bon sourire de jadis la désigna quand elle aperçut les traits de ma mère. Et elle s'inquiéta de nos mines, de nos santés, jusqu'à ce que nous fûmes parvenus, dans son break neuf, à la maison Bernstein, édifiée sur la place de la Fontaine, « Succursale pour l'Alsace des Minoteries, Docks et Entrepôts Bernstein, de Dresde », était-il inscrit en noir sur un panneau gris. Deux aigles impériales protégeaient l'exergue.

Nous nous regardâmes, ma mère et moi. Augusta surprit notre brusque tristesse. Sa figure un peu blême, amaigrie, cessa de sourire. Nous nous débarrassâmes de nos manteaux devant un faisceau de halberdes fausses; sur les hampes, des crochets à chapeaux étaient vissés. Dans le salon, les trépieds des cachepots en faïence élevaient devant les fenêtres des arbustes conservés dans le vernis, des fuchsias de satin rouge et des tournesols en velours jaune. Considérable, la pendule représentait le pylône du Temple de Louqsor et le cadran était ingénieusement suspendu entre les deux murs qui perpétuaient, en gravure profonde, les exploits du Pharaon. Augusta prévint nos reproches en disant que c'était le goût de son mari et qu'elle était bien obligée d'y souscrire parce que, dans leurs affaires, il fallait avant tout contenter les clients ou les courtiers d'Allemagne qui venaient là passer des marchés pour les fournitures militaires. Le blé, l'avoine du domaine Keller, entretenaient dans les casernes l'énergie des uhlans et la vigueur des chevaux destinés à l'invasion de la France, dès la première heure de mobilisation. Justement Bernstein en voyage, devait alors signer avec l'intendance prussienne.

— Que voulez-vous?... quand on n'a pas été les plus forts! soupirait Augusta.

Elle eût pu nous épargner ces renseignements; mais je pressentis qu'elle savourait un étrange plaisir à nous communiquer la rage sourde dont elle pâtissait depuis vingt ans, sous le joug conjugal du saxon. Nous lui rappelâmes son admirable costume de fiançailles, l'excellence des vins, la beauté du vieux mobilier alsacien, les figures de son père silencieux et géant, de l'aïeul aux boucles blanches et sa foi jacobine. Augusta tout à coup fut fermée la porte du salon, peinte en rose avec des filets verts. Elle se mit à marcher de long en large, depuis les cachepots à fleurs de velours jusqu'à la pendule égyptienne. De la belle fille potelée, charnue, coiffée de ban-

LES TROIS NOELS D'EISHEIM

deaux de lumière et d'une tresse flottante, il ne restait qu'une haute dame sèche, ridée, sous des frisures poivre et sel, dans un corsage à grelots de métal et une jupe de couleur panade à effilés bleus...

— Enfin... dit-elle, voilà des gens qui pensent comme moi. Vous aussi vous préférez le souvenir de nos bahuts et de nos vaisseaux, de notre horloge à personnages qui défilaient sur le coup de midi... comme dans la cathédrale de Strasbourg... Vous aussi, vous aimez la mémoire des vieux qui reposent au cimetière... Mais, alors j'ai raison, j'ai raison! Tout ce luxe de Berlin et de Dresde est affreux, ma robe est grotesque, mes frisures sont hideuses... C'est bien ce que je pense. Et il ne fallait pas reléguer dans la cuisine, dans la buanderie, les meubles de mes parents où les servantes les abiment et les encrassent... Alors, j'ai raison de souffrir, je ne suis pas une incorrigible paysanne qui ne saura jamais prendre les belles manières de Munich ni de Stuttgart! Merci... Vous me faites du bien... Ah! vous me faites du bien. Si vous imaginiez tout ce que je souffre depuis vingt ans que nous ne nous sommes pas vus... Mon mari? Je ne peux rien lui reprocher... Pendant la guerre, à grand'peine, il put obtenir de ne pas se battre contre les Français, et cela par délicatesse à mon égard, à l'égard des miens. Bismarck l'a envoyé sur un vaisseau dans la mer des Célèbes, pour soumettre les sauvages en révolte de l'île Wurd. Il est revenu avec une affection du foie, sans que jamais le pauvre homme fasse allusion à la cause de ce mal qui abrège sa vie. C'est un vrai chevalier... bien qu'il voyage pour les farines et les fourrages, qu'il place des machines à vapeur, des rails et des appareils électriques. Il doit revenir ce soir. Vous l'appréciez aussi. Mon frère lui-même, qui le déteste, le respecte pourtant. Car mon frère est ruiné pour avoir rompu leur association, et avoir voulu relever les moulins Keller en rétablissant la concurrence contre les minoteries Bernstein. Vous pensez, la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Mon mari avait toutes les banques de Dresde à sa dévotion. Il ouvrait à ses clients des crédits d'un an. Il achetait les récoltes en avril sur pied. Frédéric a succombé. Généreusement, on lui a offert dans les bureaux de la minoterie une place parmi les ingénieurs dessinateurs, à cinq cents marks par mois. Savez-vous ce qu'il fait?... Il économise ses appointements pour recommencer la lutte un jour. Et je le comprends... Hein? vous le comprenez aussi... Et tout de même nous sommes injustes, parce que les Bernstein sont de braves gens. Voyez les belles maisons qui entourent la place de la Fontaine, à présent. Elles appartiennent aux cultivateurs que les minoteries enrichissent en multipliant les affaires, partout... Eh! bien, c'est justement tout cela, tout ce succès, toute cette prospérité qui nous rend la vie atroce à Frédéric et à moi, au milieu des vainqueurs. Car ils ne peuvent s'empêcher de commander. Nous nous sentons esclaves, esclaves... Je vous présenterai ma belle-sœur Frida, qui est veuve et qui dirige tout ici avec mon mari... C'est elle qui aime les fleurs en satin, c'est elle qui a choisi ce gros fauteuil ducal au dossier argenté. C'est elle...

Frida Golesberg ne tarda point à se montrer. Elle était grande dans une longue robe de velours brun à raies de satin jaune, et sous une chevelure arrangée en coques, couronnée de fleurettes en porcelaine de Saxe. Son amabilité fut extrême. Elle remit à ma mère une touffe d'œillets rouges, touffe expédiée d'une serre de Dresde sur commande télégraphique, en l'honneur de nos opinions que symbolisait cet emblème. Tout de suite, cela lui valut de paraître à nos yeux mêmes la maîtresse de la maison. Bernstein, qu'on avait entendu rentrer, mit quelque temps à descendre. Il vint nous saluer en frac et en escarpins découverts sur des chaussettes à jour. Comme je m'excusai d'être en jaquette de voyage, il pensa me mettre à l'aise en avouant que chaque fois il dinait ainsi... Cette tenue le délassait de ses fatigues. Les Anglais avaient le sens du confort. On n'est bien le soir que frais dans du linge frais; et il pressa gentiment sa femme d'aller revêtir une toilette digne de Noël. Frida l'y obligea même.

Jusqu'au dîner, nous parlâmes amicalement. Bernstein approuva mes idées. Au point de vue français, expliqua-t-il, la meilleure manière de retarder les ambitions conquérantes du pangermanisme, c'est de montrer les dents. Le peuple allemand ne suivra jamais les fous dans une guerre longue, difficile et coûteuse, en pleine évolution économique, sauf le jour où la victoire lui paraîtra facile. Pour lui, négociant, il redoutait le conflit comme la ruine même de tout l'avenir allemand. Aussi avait-il déploré l'insuccès de notre parti. Les hobereaux prussiens allaient trop aisément démontrer l'affaiblissement de l'esprit militaire gaulois et la commodité de nous vaincre encore. Là-dessus, Frédéric Keller entra, mal barbu, chauve, hâve et farouche. Sans doute afin de ne pas sembler inférieur, il avait revêtu un habit démodé, sur une chemise effilochée et un gilet





JEAN-BAPTISTE GREUZE

TÊTE DE JEUNE FILLE

(MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY)



Avant de regagner Paris, nous cédâmes à l'envie de revoir ce bourg d'Alsace dont mon pauvre père, jusqu'à sa mort, avait conservé l'image vive et qu'il décrivait toujours lorsque la conversation évoquait l'histoire de 1870 et le sort des provinces annexées.

Ma mère me fit remarquer d'abord que l'entête des lettres ne portait plus « Moulins Keller », mais bien « Société des Minoteries Bernstein » en allemand et en français.

Dès la frontière, nous souffrîmes à l'aspect du soldat coiffé du casque à pointe d'or, vêtu de la tunique bleue, armé d'un poignard en fourreau de cuir qu'orne un lourd gland de laine blanche. Il y avait une station à Eisheim, avec un soldat pareil sur le quai. Nous ne reconnûmes pas tout de suite Augusta sous ses cheveux grisonnants et son chapeau de feutre, ni dans sa casaque de drap vert. Cependant le bon sourire de jadis la désigna quand elle aperçut les traits de ma mère. Et elle s'inquiéta de nos mines, de nos santé, jusqu'à ce que nous fûmes parvenus, dans son break neuf, à la maison Bernstein, édiflée sur la place de la Fontaine, « Succursale pour l'Alsace des Minoteries, Docks et Entrepôts Bernstein, de Dresde », était-il inscrit en noir sur un panneau gris. Deux aigles impériales protégeaient l'exergue.

Nous nous regardâmes, ma mère et moi. Augusta surprit notre brusque tristesse. Sa figure un peu blême, amaigrie, cessa de sourire. Nous nous débarrassâmes de nos manteaux devant un faisceau de halberdes fausses; sur les hampes, des crochets à chapeaux étaient vissés. Dans le salon, les trépieds des cachepots en faïence élevaient devant les fenêtres des arbustes conservés dans le vernis, des fuchsias de satin rouge et des tournesols en velours jaune. Considérable, la pendule représentait le pylône du Temple de Louqsor et le cadran était ingénieusement suspendu entre les deux murs qui perpétuaient, en gravure profonde, les exploits du Pharaon. Augusta prévint nos reproches en disant que c'était le goût de son mari et qu'elle était bien obligée d'y souscrire parce que, dans leurs affaires, il fallait avant tout contenter les clients ou les courtiers d'Allemagne qui venaient là passer des marchés pour les fournitures militaires. Le blé, l'avoine du domaine Keller, entretenaient dans les casernes l'énergie des uhlands et la vigueur des chevaux destinés à l'envahissement de la France, dès la première heure de mobilisation. Justement Bernstein en voyage, devait alors signer avec l'intendance prussienne.

— Que voulez-vous?... quand on n'a pas été les plus forts! soupirait Augusta.

Elle eût pu nous épargner ces renseignements; mais je pressentis qu'elle savourait un étrange plaisir à nous communiquer la rage sourde dont elle pâtissait depuis vingt ans, sous le joug conjugal du saxon. Nous lui rappelâmes son admirable costume de fiançailles, l'excellence des vins, la beauté du vieux mobilier alsacien, les figures de son père silencieux et géant, de l'aïeul aux boucles blanches et sa foi jacobine. Augusta tout à coup fut fermée la porte du salon, peinte en rose avec des filets verts. Elle se mit à marcher de long en large, depuis les cachepots à fleurs de velours jusqu'à la pendule égyptienne. De la belle fille potelée, charnue, coiffée de ban-

LES TROIS NOELS D'EISHEIM

deaux de lumière et d'une tresse flottante, il ne restait qu'une haute, dame sèche, ridée, sous des frisures poivre et sel, dans un corsage à grelots de métal et une jupe de couleur panade à effilés bleus...

— Enfin... dit-elle, voilà des gens qui pensent comme moi. Vous aussi vous préférez le souvenir de nos baluts et de nos vaisseaux, de notre horloge à personnages qui défilaient sur le coup de midi... comme dans la cathédrale de Strasbourg... Vous aussi, vous aimez la mémoire des vieux qui reposent au cimetière... Mais, alors j'ai raison, j'ai raison! Tout ce luxe de Berlin et de Dresde est affreux, ma robe est grotesque, mes frisures sont hideuses... C'est bien ce que je pense. Et il ne fallait pas reléguer dans la cuisine, dans la buanderie, les meubles de mes parents où les servantes les abiment et les encrassent... Alors, j'ai raison de souffrir, je ne suis pas une incorrigible paysanne qui ne saura jamais prendre les belles manières de Munich ni de Stuttgart! Merci... Vous me faites du bien... Ah! vous me faites du bien. Si vous imaginiez tout ce que je souffre depuis vingt ans que nous ne nous sommes pas vus... Mon mari? Je ne peux rien lui reprocher... Pendant la guerre, à grand peine, il put obtenir de ne pas se battre contre les Français, et cela par délicatesse à mon égard, à l'égard des miens. Bismarck l'a envoyé sur un vaisseau dans la mer des Célèbes, pour soumettre les sauvages en révolte de l'île Wurd. Il est revenu avec une affection du foie, sans que jamais le pauvre homme fasse allusion à la cause de ce mal qui abrège sa vie. C'est un vrai chevalier... bien qu'il voyage pour les farines et les fourrages, qu'il place des machines à vapeur, des rails et des appareils électriques. Il doit revenir ce soir. Vous, l'appréciez aussi. Mon frère lui-même, qui le déteste, le respecte pourtant. Car mon frère est ruiné pour avoir rompu leur association, et avoir voulu relever les moulins Keller en rétablissant la concurrence contre les minoteries Bernstein. Vous pensez, la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Mon mari avait toutes les banques de Dresde à sa dévotion. Il ouvrait à ses clients des crédits d'un an. Il achetait les récoltes en avril sur pied. Frédéric a succombé. Généreusement, on lui a offert dans les bureaux de la minoterie une place parmi les ingénieurs dessinateurs, à cinq cents marks par mois. Savez-vous ce qu'il fait?... Il économise ses appointements pour recommencer la lutte un jour. Et je le comprends... Hein? vous le comprenez aussi... Et tout de même nous sommes injustes, parce que les Bernstein sont de braves gens. Voyez les belles maisons qui entourent la place de la Fontaine, à présent. Elles appartiennent aux cultivateurs que les minoteries enrichissent en multipliant les affaires, partout... Eh! bien, c'est justement tout cela, tout ce succès, toute cette prospérité qui nous rend la vie atroce à Frédéric et à moi, au milieu des vainqueurs. Car ils ne peuvent s'empêcher de commander. Nous nous sentons esclaves, esclaves... Je vous présenterai ma belle-sœur Frida, qui est veuve et qui dirige tout ici avec mon mari... C'est elle qui aime les fleurs en satin, c'est elle qui a choisi ce gros fauteuil ducal au dossier argenté. C'est elle...

Frida Golsberg ne tarda point à se montrer. Elle était grande dans une longue robe de velours brun à raies de satin jaune, et sous une chevelure arrangée en coques, couronnée de fleurettes en porcelaine de Saxe. Son amabilité fut extrême. Elle remit à ma mère une touffe d'œillets rouges, touffe expédiée d'une serre de Dresde sur commandé télégraphique, en l'honneur de nos opinions que symbolisait cet emblème. Tout de suite, cela lui valut de paraître à nos yeux mêmes la maîtresse de la maison. Bernstein, qu'on avait entendu rentrer, mit quelque temps à descendre. Il vint nous saluer en frac et en escarpins découverts sur des chaussettes à jour. Comme je m'excusai d'être en jaquette de voyage, il pensa me mettre à l'aise en avouant que chaque fois il dinait ainsi... Cette tenue le délassait de ses fatigues. Les Anglais avaient le sens du confort. On n'est bien le soir que frais dans du linge frais; et il pressa gentiment sa femme d'aller revêtir une toilette digne de Noël. Frida l'y obligea même.

Jusqu'au dîner, nous parlâmes amicalement. Bernstein approuva mes idées. Au point de vue français, expliqua-t-il, la meilleure manière de retarder les ambitions conquérantes du pangermanisme, c'est de montrer les dents. Le peuple allemand ne suivra jamais les fous dans une guerre longue, difficile et coûteuse, en pleine évolution économique, sauf le jour où la victoire lui paraîtra facile. Pour lui, négociant, il redoutait le conflit comme la ruine même de tout l'avenir allemand. Aussi avait-il déploré l'insuccès de notre parti. Les hobereaux prussiens allaient trop aisément démontrer l'affaiblissement de l'esprit militaire gaulois et la commodité de nous vaincre encore. Là-dessus, Frédéric Keller entra, mal barbu, chauve, hâve et farouche. Sans doute afin de ne pas sembler inférieur, il avait revêtu un habit démodé, sur une chemise effilochée et un gilet





JEAN-BAPTISTE GREUZE

TÊTE DE JEUNE FILLE

(MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY)

blanc trop large. Le pantalon noir verdi n'était pas de la même étoffe que le frac. Les souliers ferrés, noués avec de la ficelle noircie avec l'encre du bureau, complétaient mal l'ensemble de cette tenue. Il n'en afficha pas moins une arrogante froideur en serrant les mains des quatre messieurs et des trois dames qui survinrent, en toilette de soirée, qui s'assirent sur les gros fauteuils argentés.

Pendant le dîner, identique à tous les dîners d'hôtel, la même conversation se répéta. Ces dames comblèrent d'éloges nos comédiens et nos vaudevilles, la cuisine française, qu'elles pensaient alors déguster sous les espèces d'un sec turbot sauce mousseline, d'une poularde à demi cuite nageant dans l'eau salée d'un jus inconsistent, de filets de chevreuil à l'unique saveur de marinade, de ces charcuteries montées sur gélatine, et de cette glace servie dans un iceberg au creux duquel chancelaient trois ours de porcelaine. Frida trônait en face de son frère, à la place

chacun à ouvrir la bouche toute grande pour ingurgiter des tartes et des meringues, des lampées de Porto et de Tokay. La crème coulait sur le menton de la convive la plus élégante, habillée en reine du moyen âge. Cette gloutonnerie atteignit son comble pendant le souper de minuit.

— Ce n'est plus le fricot de maman Keller... soufflai-je à l'oreille d'Augusta, pendant que nous renoncions à déguster un homard englué de sauce américaine.

— Partir avec vous ! Si je pouvais.

Or toute la compagnie s'exalta en bravos. Le volontaire apportait la cave à liqueurs musicale. Il souriait à Augusta. En même temps Frida déposait devant nous un magnifique bouquet tricolore. Gênés par cette ostentation de générosité envers les



d'Augusta. Je devinais les drames intimes entre ces deux volontés que certifiait ce protocole insolite. La Saxonne triomphait de l'Alsacienne.

Après le repas, nous fûmes voir la crèche et l'arbre de Noël dressés dans l'orangerie. Les personnages de pâte ne dépassaient pas la dimension des poupées ordinaires. Le couvercle rabattu de leur boîte servait de plancher aux rois mages, tandis que le reste du coffre formait la chaumière du miracle. Augusta nous présenta ses huit garçons. Les uns avaient le front démesuré de Bernstein et peu de cheveux blonds. Les autres perpétuaient le grand nez de Frida.

— Ce sont des jeunes gens très sages, trop sages... trop studieux, nous dit la mère... Ils ne m'ont jamais donné qu'un chagrin, celui de ne ressembler en rien aux Keller, sauf l'ainé. Justement, il fait son volontariat.

Une paire de glands blancs pendait sur le sabre du jeune cavalier imberbe, très bombé dans son plastron d'uniforme. Il nous fit, à la prussienne, des révérences hrusques sans que son monocle lui glissât de l'œil. Néanmoins, quand il parla, toute la malice critique du vieux Keller ressuscita dans ses phrases d'étudiant gouailleur.

— Je ne peux pas le voir dans cet uniforme, murmurait Augusta. Il est bien plus gentil en civil... Mais que dites-vous des autres... Le sang des vainqueurs a chassé de leurs veines notre sang de vaincus...

— Oui, oui... grogna Frédéric. Ce ne sont pas seulement nos forteresses qu'ils ont conquises. Ce sont nos terres, nos commerces, nos fortunes, les chairs de nos sœurs, et l'avenir de notre race.

Nous fûmes interrompus par l'une des dames. Elle voulut encore vanter la belle Otéro et les pièces de Labiche afin de se montrer le plus aimable possible avec des Français frivoles.

Prodigieusement, Frida mangeait et buvait. Elle encourageait

vaincus, et qui confirmait trop notre défaite, nous remercîâmes, ma mère et moi, les maîtres de céans. Nous serrâmes à la ronde les mains frénétiques. Or le frère mécanisme de la Révolution, mis au point par le soldat, commença de chevrotter les premières mesures de la *Marseillaise*. Hommes et femmes, les convives, se levèrent et prirent une posture rigide, grave, comme s'ils rendaient les honneurs aux morts de la bataille.

Je n'osai pas regarder ma pauvre mère par peur de la voir pleurer. J'ouïs le petit frémissement de ses narines... Eh quoi, ces gens ne comprenaient-ils pas qu'à nous consoler ainsi, de toute la force de leur chance, ils nous humiliaient atrocement ? Je me contins. Ils faisaient pour le mieux, franchement, avec une sympathie très sincère. J'en étais sûr. Nous leur devons de la reconnaissance. Je dirigeai les yeux sur la vieille cave à liqueurs en tuya qui gardait à ses flancs, les faisceaux et les bonnets phrygiens de la République. Et j'attendis, dans l'anxiété la plus âpre, la fin du morceau. Mon cœur bondissait. La sueur ruisselait dans mes mains. Toute l'âme de la patrie française, par l'âme de mes ancêtres, souffrait en mon sang rapide et tumultueux. Il y eut un hoquet de la vieille mécanique ;... un arrêt ;... puis le refrain se termina... dans le tonnerre des braves allemands.

— Vive la France, lumière du monde, mère de la liberté des peuples !... clamait le joli soldat bleu de Prusse.

— Hoch ! hoch ! hoch ! hurrah !... s'écriait l'assistance des messieurs en frac, des dames décolletées. Elles levèrent leurs éventails jusqu'aux pendeloques du lustre.

Un sanglot gémit. Affaissée sur une chaise, Augusta pleurait dans ses mains pâles. Nous l'entourions.

— Cette année 1909, je me suis rendu à Eisheim encore. Devenu

collectionneur, manie de vieil homme, je recherche les choses de la Révolution. J'aurais voulu mettre, sous une de mes vitrines, la cave à liqueurs de mon bisaïeul, entre les miniatures qui le représentent dragon vert aux épaulettes penchées, et aux revers amarante. Mes lettres écrites sur ce sujet aux Keller et aux Bernstein n'ayant obtenu que des réponses vagues, j'avertis Frédéric que j'irais lui demander, à Noël, ma part de souper, « comme tous les vingt ans ». Quatre pages m'invitèrent en me remerciant dans les termes les mieux faits pour m'enorgueillir. Les dernières lignes m'avertissaient qu'Augusta vivait avec son frère, maintenant, et que leur hospitalité, par malheur se ressentirait de leur infortune, qu'au surplus la cave à liqueurs était toujours entre leurs mains.

Quand j'arrivai le soir de Noël, il me fut difficile d'assimiler à Frédéric Keller le rustre qui me reçut dans ses bras, en retroussant une pèlerine rapiécée sur un costume de velours à côtes déformé, blanchi. Au bas de son crâne chauve, quelques boucles grises assez longues attestaient seules le souci de signifier au monde que l'homme restait un penseur, à tout le moins un artiste. Il m'emmena vers une carriole découverte où nous accueillit mal un paysan bourru. L'attelage s'enfonça dans les tourbillons de neige fine qui glaçaient nos visages. Frédéric Keller parla peu d'abord. J'estimai que les oreilles du croquant n'avaient point à savoir nos confidences, et je me tus également. La carriole s'arrêta bientôt au bord des champs. Frédéric me fit descendre. Il m'indiqua le sentier, et me fit distinguer loin derrière les flocons, une petite lumière, celle de son logis. Je fis quelques pas avant qu'il me rejoignît. Les adieux de l'automédon ne semblaient pas amènes. Des jurons allemands insultèrent le filou de français. Frédéric riposta dans les mêmes termes. Je m'arrêtai en l'entendant courir vers moi. Il me demanda si je n'avais pas quarante sous pour la voiture. Je les donnai. Frédéric fut les remettre au paysan, outre un fameux paquet de sottises. Quand il me revint, essoufflé, furibond, il s'excusa de n'avoir pas eu de monnaie en me montrant une pièce d'or, l'unique en sa possession, sans doute. Je feignis de croire à son aisance. D'ailleurs le vent et la neige empêchaient nos propos de se multiplier.

— Voici... finit-il par me dire, ce qui reste du domaine des Keller : cette maisonnette qui fut autrefois la cabane de notre garde-chasse, ce petit bois et ces quelques arpents de neige. Ma sœur a gardé ce bien insaisissable et inaliénable par suite de dispositions testamentaires. Nous avons voulu, elle et moi, lutter contre le vainqueur. Elle a repris sa dot à Bernstein, quand j'eus économisé sur mes appointements une dizaine de mille francs, et nous avons commandé aux moulins Keller, une fois encore. La lutte a duré cinq ans. Nous avons perdu la partie suprême. Aujourd'hui nous bêchons nous-mêmes ce petit champ. Nous y plantons nos légumes Augusta Keller, à genoux, à genoux, vous entendez, Augusta Keller arrache les pommes de terre qui sont notre seul profit... Entrez, ça lui fait grand plaisir de vous voir...

Elle me tendit les bras du fond de la pièce enfumée par une mauvaise lampe à pétrole. C'était une pauvre vieille avec une dentelle nouée sous le menton, et une robe d'étoffe noire dont un tablier de soie, coupé par places, cachait les taches et les trous. Cependant, la soupe aux choux répandait une odeur exquise. Sur la table de bois grattée, la bière moussait au bord du pot. Le poulet achevait de rôtir sous la hotte de la cheminée où s'alignaient les bougeoirs de cuivre, où était suspendu le fusil de chasse. Je baisai douloureusement les mains calleuses d'Augusta, ces lamentables mains autrefois blanches et onctueuses, maintenant gercées, noueuses, entamées par la lame des sarcloirs. On me présenta deux hommes timides engoncés dans des paletots crasseux. Mécaniciens de Keller autrefois, puis de Bernstein, ils avaient perdu leur position ; car des ouvriers saxons et westphaliens faisaient, à demi prix, le même travail.

D'abord les Alsaciens avaient refusé de s'exténuer pour un si médiocre salaire. De place en place, les concurrents les avaient chassés. Et voilà qu'eux avaient dû consentir aux labeurs de la glèbe. Et il en était ainsi dans Eisheim, partout le pays, de Wissembourg à Strasbourg. Les immigrants de Saxe, de Wurtemberg et de Prusse accaparaient les emplois rémunérateurs. Ils rejetaient dans la campagne les anciens contremaîtres des usines. Et là même, le travail à deux marks les onze heures manquait l'hiver. Si Augusta Keller ne les avait pas recueillis, que seraient-ils devenus ?... Ils racontaient leur malchance en avalant la soupe exquise, et en dévorant leur morceau de bœuf à l'étouffée.

— Dans la guerre, voyez-vous, dit Frédéric, le plus horrible, pour le vaincu, ce n'est pas la déroute du champ de bataille ; mais les conséquences lointaines de la défaite.

— Monsieur Paul, il appartenait à votre génération de nous délivrer... Ils n'ont pas seulement pris les forteresses, mais ils nous ont pris le pain quotidien aussi.

— Nous vous avons attendus quarante ans, ici...

— Nous vous attendons toujours... gémit Augusta...

Je baissai la tête. Je songai à mes vaillances d'enfant. Je me rappelai que, de mon temps, au lycée, il n'y avait pas d'élèves pour apprendre l'anglais. Nous suivions tous le cours d'allemand afin d'imposer notre loi dans cette langue à l'ennemi enfin dompté. Et puis, peu à peu, cette ardeur s'était amoindrie. Les patriotes avaient été définitivement reniés par la Nation en 1889. Enfin les théories de la fraternité internationale avaient abusé les élites.

— Comme nous applaudissions Jules Favre !... Ah ! la fraternité des peuples !... Augusta n'a pu rester avec Bernstein. Frida Golesberg l'a chassée ; et le fils aîné d'Augusta, vous savez, le petit que vous avez vu sous le casque à pointe, eh ! bien, il a rompu comme tous ses frères avec sa mère, parce qu'elle ne voulait pas se soumettre à la discipline de la famille allemande, à l'autorité de Frida !...

— Ils ont pris l'esprit de mon fils aussi, et l'affection de mon fils aussi.

— Et moi, j'ai vécu six mois en prison pour crime de lèse-majesté. Dans une discussion avec celui qui m'avait supplanté dans l'usine, il paraît que j'ai insulté leur Empereur en public.

— Le crime de lèse-majesté au *xx*^e siècle...

— Comme au temps des Impériaux...

— Des Impériaux dont votre aïeul nous délivra avec les armées de la République !... Nous vous attendons encore !...

— Nous vous attendons encore.

— Nous n'avons pas accompli notre devoir nous... murmurai-je accablé, honteux... Nous, en France. Non, nous ne l'avons pas accompli.

Silencieusement Augusta Keller fut ouvrir la huche. La pauvre femme apporta sur la table la cave à liqueurs, Frédéric toucha les ressorts... La mécanique usée commença de chevroter la *Marseillaise* de 1794.

Les têtes dans les mains, nous écoutions. Il y en eut un qui toussa pour dissimuler ses sanglots... Augusta Keller s'essuyait les yeux avec ses mèches blanches, parce qu'elle n'avait pu retrouver son mouchoir.

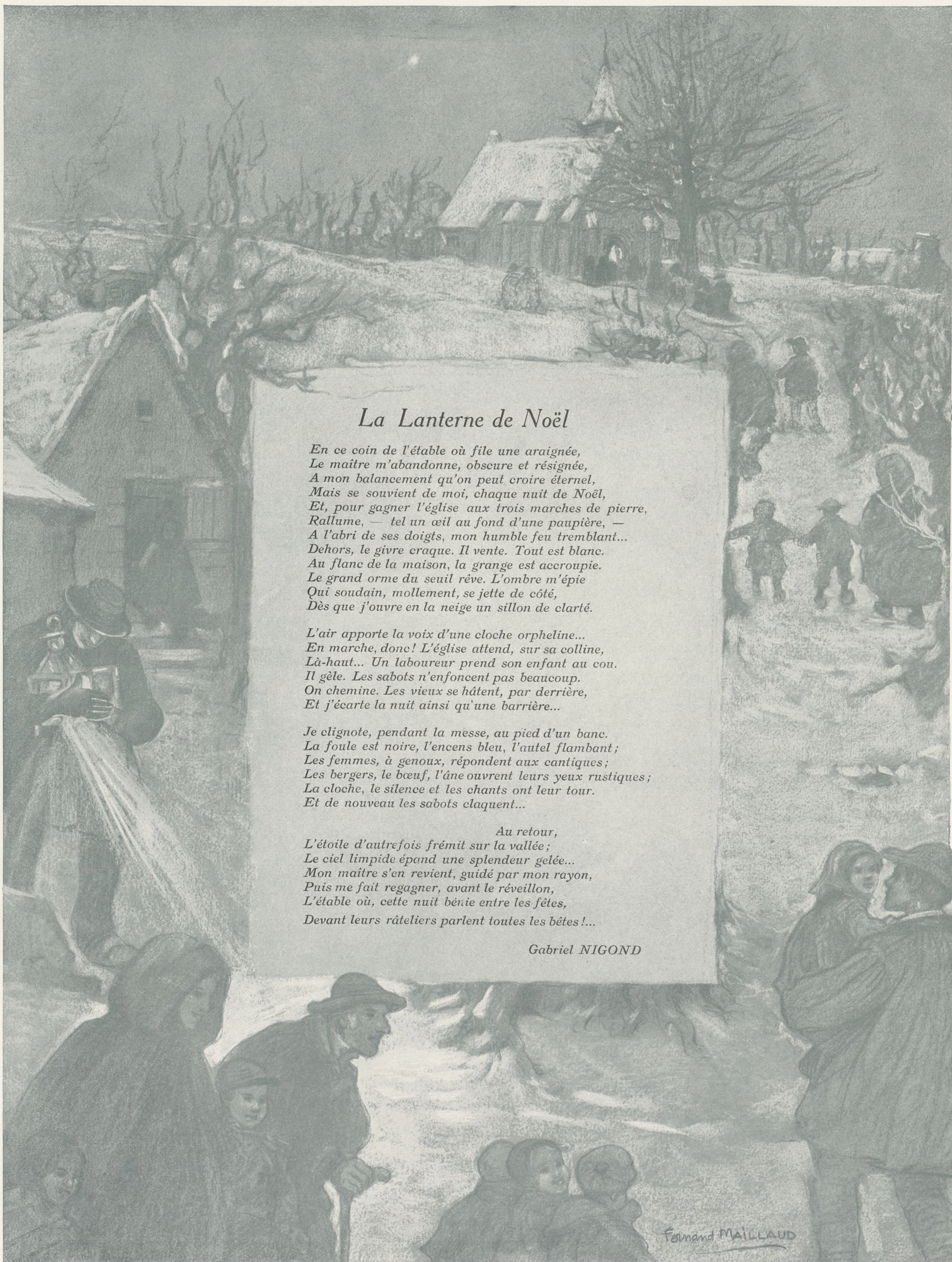
De la route, des voix allemandes apportées par le vent, chantaient Noël...

— Ah ! dit Augusta, Noël... Noël... Viendra-t-il jamais ici le Rédempteur ?...

Pourtant la musique ancienne et frêle carillonnait encore, doucement, l'hymne des libérateurs, malgré les hurlements de l'hiver passager.

PAUL ADAM.





La Lanterne de Noël

*En ce coin de l'étable où file une araignée,
Le maître m'abandonne, obscure et résignée,
A mon balancement qu'on peut croire éternel,
Mais se souvient de moi, chaque nuit de Noël,
Et, pour gagner l'église aux trois marches de pierre,
Rallume, — tel un œil au fond d'une paupière, —
A l'abri de ses doigts, mon humble feu tremblant...
Dehors, le givre craque. Il vente. Tout est blanc.
Au flanc de la maison, la grange est accroupie.
Le grand orme du seuil rêve. L'ombre m'épie
Qui soudain, mollement, se jette de côté,
Dès que j'ouvre en la neige un sillon de clarté.*

*L'air apporte la voix d'une cloche orpheline...
En marche, donc! L'église attend, sur sa colline,
Là-haut... Un laboureur prend son enfant au cou.
Il gèle. Les sabots n'enfoncent pas beaucoup.
On chemine. Les vieux se hâtent, par derrière,
Et j'écarte la nuit ainsi qu'une barrière...*

*Je clignote, pendant la messe, au pied d'un banc.
La foule est noire, l'encens bleu, l'autel flambant;
Les femmes, à genoux, répondent aux cantiques;
Les bergers, le bœuf, l'âne ouvrent leurs yeux rustiques;
La cloche, le silence et les chants ont leur tour.
Et de nouveau les sabots claquent...*

*Au retour,
L'étoile d'autrefois frémit sur la vallée;
Le ciel limpide épand une splendeur gelée...
Mon maître s'en revient, guidé par mon rayon,
Puis me fait regagner, avant le réveillon,
L'étable où, cette nuit bénie entre les fêtes,
Devant leurs râteliers parlent toutes les bêtes!...*

Gabriel NIGOND

Fernand MAILLAUD

FIGARO ILLUSTRÉ



- Oui, mon vieux, le petit Noël, c'est les parents.
- Penses-tu, papa est bien trop gros pour passer par la cheminée.

FIGARO ILLUSTRÉ



DUMONSTIER. PORTRAIT DU DUC DE GUISE (MUSÉE CONDE, CHANTILLY)



Roulet

- Oui, mon vieux, le petit Noël, c'est les parents.
- Penses-tu, papa est bien trop gros pour passer par la cheminée.

FIGARO ILLUSTRE



DUMONSTIER

PORTRAIT DU DUC DE GUISE

(MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY)



BALTHASAR

Par ANATOLE FRANCE

I

En ce temps-là, Balthasar, que les Grecs ont nommé Saracin, régnait en Éthiopie. Il était noir, mais beau de visage. Il avait l'esprit simple et le cœur généreux. La troisième année de son règne, qui était la vingt-deuxième de son âge, il alla rendre visite à Balkis, reine de Saba. Le mage Sembobitis et l'eunuque Menkéra l'accompagnaient. Il était suivi de soixante-quinze chameaux, portant du cinnamome, de la myrrhe, de la poudre d'or et des dents d'éléphant. Pendant qu'ils cheminaient, Sembobitis lui enseignait tant l'influence des planètes que les vertus des pierres, et Menkéra lui chantait des chansons liturgiques ; mais il ne les écoutait pas et il s'amusait à voir les petits chacals assis sur leur derrière, les oreilles droites, à l'horizon des sables.

Enfin, après douze jours de marche, Balthasar et ses compagnons sentirent une odeur de roses, et bientôt ils virent les jardins qui entourent la ville de Saba.

Là, ils rencontrèrent des jeunes filles qui dansaient sous des grenadiers en fleurs.

— La danse est une prière, dit le mage Sembobitis.

— On vendrait ces femmes un très grand prix, dit l'eunuque Menkéra.

Étant entrés dans la ville, ils furent émerveillés de la grandeur des magasins, des hangars et des chantiers qui s'étendaient devant eux, ainsi que de la quantité de marchandises qui y étaient entassées. Ils marchèrent longtemps dans des rues pleines de chariots, de portefaix, d'ânes et d'âniers, et découvrirent tout à coup les murailles de marbre, les tentes de pourpre, les coupoles d'or, du palais de Balkis.

La reine de Saba les reçut dans une cour rafraîchie par des jets d'eau parfumée qui retombaient en perles avec un murmure clair. Debout dans une robe de pierreries, elle souriait.

Balthasar, en la voyant, fut saisi d'un grand trouble. Elle lui sembla plus douce que le rêve et plus belle que le désir.

— Seigneur, lui dit tout bas Sembobitis, songez à conclure avec la reine un bon traité de commerce.

— Prenez garde, seigneur, ajouta Menkéra. On dit qu'elle emploie la magie pour se faire aimer des hommes.

Puis, s'étant prosternés, le mage et l'eunuque se retirèrent.

Balthasar, resté seul avec Balkis, essaya de parler, il ouvrit la bouche, mais il ne put prononcer une seule parole.

Il se dit : « La reine sera irritée de mon silence. »

Pourtant la reine souriait encore et n'avait pas l'air fâché.

Elle parla la première et dit d'une voix plus suave que la plus suave musique :

— Soyez le bienvenu et seyez-vous près de moi.

Et d'un doigt, qui semblait un rayon de lumière blanche, elle lui montra des coussins de pourpre étendus à terre. Balthasar s'assit, poussa un grand soupir et, saisissant un coussin dans chaque main, s'écria très vite :

— Madame, je voudrais que ces deux coussins fussent deux géants, vos ennemis. Car je leur tordrais le cou.

Et, en parlant ainsi, il serra si fort les coussins dans ses poings que l'étoffe se creva et qu'il en sortit une nuée de duvet blanc. Une des petites plumes voltigea un moment dans l'air ; puis elle vint se poser sur le sein de la reine.

— Seigneur Balthasar, dit Balkis en rougissant, pourquoi donc voulez-vous tuer des géants ?

— Parce que je vous aime, répondit Balthasar.



— Dites-moi, demanda Balkis, si dans votre capitale l'eau des puits est bonne ?
 — Oui, répondit Balthasar surpris.
 — Je suis curieuse aussi de savoir, reprit Balkis, comment on fait les confitures sèches en Éthiopie.
 Le roi ne savait que répondre. Elle le pressa :
 — Dites, dites, pour me faire plaisir.
 Alors, il fit un grand effort de mémoire et décrivit les pratiques des cuisiniers éthiopiens, qui font confire des coings dans du miel. Mais elle ne l'écoutait pas. Tout à coup elle l'interrompit :
 — Seigneur, on dit que vous aimez la reine Candace, votre voisine. Ne me trompez pas : est-elle plus belle que moi ?
 — Plus belle, madame, s'écria Balthasar en tombant aux pieds de Balkis, est-il possible ?...
 La reine poursuivit :
 — Ainsi ! ses yeux ? sa bouche ? son teint ? sa gorge ?...
 Balthasar étendit les bras vers elle et s'écria :
 — Laissez-moi prendre la petite plume qui s'est posée sur votre cou et je vous donnerai la moitié de mon royaume avec le sage Sembobitis et l'eunuque Menkéra.
 Mais elle se leva et s'enfuit en riant d'un rire clair.
 Quand le mage et l'eunuque revinrent, ils trouvèrent leur maître dans une attitude pensive, qui ne lui était pas habituelle.
 — Seigneur, n'auriez-vous conclu un bon traité de commerce ? demanda Sembobitis.
 Ce jour-là, Balthasar soupa avec la reine de Saba et but du vin de palmier.
 — Il est donc vrai ? lui dit Balkis, tandis qu'ils soupaient : la reine Candace n'est pas si belle que moi ?
 — La reine Candace est noire, répondit Balthasar.
 Balkis regarda vivement Balthasar et dit :
 — On peut être noir sans être laid.
 — Balkis ! s'écria le roi...
 Il n'en dit pas davantage. L'ayant saisie dans ses bras, il tenait renversé sous ses lèvres le front de la reine. Mais il vit qu'elle pleurait. Alors il lui parla tout bas d'une voix caressante, en chantant un peu, comme font les nourrices. Il l'appela sa petite fleur et sa petite étoile.
 — Pourquoi pleurez-vous ? lui dit-il. Et que faut-il faire pour que vous ne pleuriez plus ? Si vous avez quelque désir, faites-le-moi connaître et je le contenterai.
 Elle ne pleurait plus et elle restait songeuse. Il la pressa longtemps de lui confier son désir.
 Enfin elle lui dit :
 — Je voudrais avoir peur.
 Comme Balthasar semblait ne pas comprendre, elle lui expliqua que depuis longtemps elle avait envie de courir quelque danger inconnu, mais qu'elle ne pouvait pas, parce que les hommes et les dieux sabéens veillaient sur elle.
 — Pourtant, ajouta-t-elle en soupirant, je voudrais sentir pendant la nuit le froid délicieux de l'épouvante pénétrer dans ma chair. Je voudrais sentir mes cheveux se dresser sur ma tête. Oh ! ce serait si bon d'avoir peur !
 Elle noua ses bras au cou du roi noir et dit de la voix d'un enfant qui supplie :
 — Voici la nuit venue. Allons tous deux par la ville sous un déguisement. Voulez-vous ?
 Il voulut. Aussitôt elle courut à la fenêtre et regarda à travers le treillis, sur la place publique.
 — Un mendiant, dit-elle, est couché contre le mur du palais. Donnez-lui vos vêtements et demandez-lui en échange son turban en poil de chameau et l'étoffe grossière dont il se ceint les reins. Faites vite, je vais m'apprêter.
 Et elle courut hors de la salle du banquet en frappant ses mains l'une contre l'autre pour marquer sa joie.
 Balthasar quitta sa tunique de lin, brodée d'or, et ceignit le jupon du mendiant. Il avait l'air ainsi d'un véritable





esclave. La reine reparut bientôt, vêtue de la robe bleue sans couture des femmes qui travaillent aux champs.
— Allons! dit-elle.
Et elle entraîna Balthasar par d'étroits corridors, jusqu'à une petite porte qui s'ouvrait sur les champs.

II

La nuit était noire. Balkis était toute petite dans la nuit.

Elle conduisit Balthasar dans un des cabarets où les crocheteurs et les portefaix de la ville s'assemblent avec des prostituées. Là, s'étant assis tous deux à une table, ils voyaient, à la lueur d'une lampe infecte, dans l'air épais, les brutes puantes qui se frappaient à coups de poing et à coups de couteau pour une femme ou pour une tasse de boisson fermentée, tandis que d'autres ronflaient, les poings fermés, sous les tables. Le cabaretier, couché sur des sacs, observait prudemment, du coin de l'œil, les rixes des buveurs.

Balkis, ayant vu des poissons salés qui pendaient aux solives du toit, dit à son compagnon :

— Je voudrais bien manger un de ces poissons, avec de l'oignon pilé.

Balthasar la fit servir. Quand elle eut mangé, il s'aperçut qu'il n'avait point emporté d'argent. Il en prit peu de souci et pensa sortir avec elle sans payer son écot. Mais le cabaretier leur barra le chemin, en les appelant vilain esclave et méchante ânesse. Balthasar l'abattit à terre d'un coup de poing. Plusieurs buveurs, le couteau levé, se jetèrent sur les deux inconnus. Mais le noir, s'étant armé d'un énorme pilon qui servait à piler les oignons d'Égypte, assomma deux de ses agresseurs et força les autres à reculer. Cependant il sentait la chaleur du corps de Balkis blottie contre lui; c'est pourquoi il était invincible. Les amis du cabaretier, n'osant plus approcher, firent voler sur lui, du fond de la boutique, les jarres d'huiles, les tasses d'étain, les lampes allumées et même l'énorme marmite de bronze où cuisait un mouton tout entier. Cette marmite tomba avec un bruit horrible sur la tête de Balthasar, qui en eut le crâne fendu. Il resta un moment étonné, puis, rassemblant ses forces, il renvoya la marmite avec tant de vigueur que le poids en fut décuplé. Au choc de l'airain se mêlèrent des hurlements inouïs et des râles de mort. Profitant de l'épouvante des survivants et craignant que Balkis ne reçût quelque blessure, il la prit dans ses bras et s'entua avec elle par des ruelles sombres et désertes. Le silence de la nuit enveloppait la terre, et les fugitifs entendaient décroître derrière eux les clameurs des buveurs et des femmes qui les poursuivaient au hasard, dans l'ombre. Bientôt ils n'entendirent plus que le bruit léger des gouttes de sang qui tombaient une à une du front de Balthasar sur la gorge de Balkis.

— Je t'aime, murmura la reine.

Et la lune, sortant d'un nuage, fit voir au roi une lueur humide et blanche dans les yeux demi-clos de Balkis. Ils descendaient le lit desséché d'un torrent. Tout à coup, le pied de Balthasar glissa dans la mousse. Ils tombèrent tous deux embrassés. Ils crurent s'abîmer sans fin dans un néant délicieux et le monde des vivants cessa d'exister pour eux. Ils goûtaient encore l'oubli charmant du temps, du nombre et de l'espace, quand les gazelles vinrent, à l'aube, boire dans le creux des pierres.

A ce moment, des brigands qui passaient virent les deux amants couchés dans la mousse.

— Ils sont pauvres, se dirent ces brigands, mais nous les vendrons un grand prix, à cause de leur jeunesse et de leur beauté.

Alors ils s'approchèrent d'eux, les chargèrent de liens et, les ayant attachés à la queue d'un âne, ils poursuivirent leur chemin.

Le noir, enchaîné, proférait contre les brigands des menaces de mort. Mais Balkis, frissonnant dans l'air frais du matin, semblait sourire à quelque chose d'invisible.

Ils marchèrent dans d'affreuses solitudes jusqu'à ce que la chaleur du jour se fit sentir. Le soleil était déjà haut quand les brigands délièrent leurs prisonniers et, les faisant asseoir près d'eux à l'ombre d'un rocher, leur jetèrent un peu de pain moisi, que Balthasar dédaigna de ramasser, mais dont Balkis mangea avidement.

Elle riait. Et le chef des brigands lui ayant demandé pourquoi elle riait :





— Je ris, lui répondit-elle, à la pensée que je vous ferai tous pendre.
— Vraiment ! s'écria le chef des brigands, voilà un propos étrange dans la bouche d'une laveuse d'écuelles comme toi, ma mie ! C'est sans doute avec l'aide de ton galant noir que tu nous feras tous pendre ?

En entendant ces paroles outrageantes, Balthasar entra dans une grande fureur ; il se jeta sur le brigand et lui pressa le cou si fort qu'il l'étrangla presque.

Mais celui-ci lui enfonça son couteau dans le ventre jusqu'au manche. Le pauvre roi, roulant à terre, tourna vers Balkis un regard mourant qui s'éteignit presque aussitôt.

III

A ce moment, il se fit un grand bruit d'hommes, de chevaux et d'armes, et Balkis reconnut le brave Abner qui venait à la tête de sa garde délivrer sa reine, dont il avait appris dès la veille la disparition mystérieuse.

Il se prosterna trois fois aux pieds de Balkis et fit avancer près d'elle une litière préparée pour la recevoir. Cependant les gardes liaient les mains des brigands. La reine se tourna vers le chef et lui dit avec douceur :

— Vous ne me reprocherez pas, mon ami, de vous avoir fait une vaine promesse, quand je vous ai dit que vous seriez pendu.

Le mage Sembobitis et l'eunuque Menkéra, qui se tenaient aux côtés d'Abner, poussèrent de grands cris en voyant leur prince étendu à terre, immobile, un couteau planté dans le ventre. Ils le soulevèrent avec précaution. Sembobitis, qui excellait dans l'art de la médecine, vit qu'il respirait encore. Il fit un premier pansement, tandis que Menkéra essuyait l'écume qui souillait la bouche du roi. Ensuite ils le lièrent sur un cheval et le conduisirent doucement jusqu'au palais de la reine.

Balthasar resta pendant quinze jours en proie à un délire violent. Il parlait sans cesse



de la marmite fumante et de la mousse du ravin, et il appelait Balkis à grands cris. Enfin, le seizième jour, ayant rouvert les yeux, il vit à son chevet Sembobitis et Menkéra, et il ne vit pas la reine.

— Où est-elle ? Que fait-elle ?

— Seigneur, répondit Menkéra, elle est enfermée avec le roi de Comagène.

— Ils conviennent, sans doute, d'échanger des marchandises, ajouta le sage Sembobitis. Mais ne vous troublez point ainsi, seigneur, car votre fièvre en redoublerait.

— Je veux la voir, s'écria Balthasar !

Et il s'élança vers l'appartement de la reine, sans que ni le vieillard ni l'eunuque pussent le retenir. Arrivé près de la chambre à coucher, il vit le roi de Comagène qui en sortait, tout couvert d'or et brillant comme un soleil.

Balkis, étendue sur un lit de pourpre, souriait, les yeux clos.

— Ma Balkis, ma Balkis ! cria Balthasar.

Mais elle ne détourna pas la tête et elle semblait prolonger un songe.

Balthasar s'approcha et lui prit une main qu'elle retira brusquement.

— Que me voulez-vous ? lui dit-elle.

— Vous le demandez ! répondit le roi noir en fondant en larmes.

Elle tourna vers lui des yeux tranquilles et durs.

Il comprit qu'elle avait tout oublié et il lui rappela la nuit du torrent. Mais elle :

— Je ne sais, en vérité, ce que vous voulez dire, seigneur. Le vin de palmier ne vous vaut rien. Il faut que vous ayez rêvé.

— Quoi ! s'écria le malheureux prince en se tordant les bras, tes baisers et le couteau dont j'ai gardé la marque, ce sont des rêves !...

Elle se leva ; les pierreries de sa robe firent le bruit de la grêle et lancèrent des éclairs.

— Seigneur, dit-elle, voici l'heure où s'assemble mon conseil. Je n'ai pas le loisir d'éclaircir les songes de votre cerveau malade. Prenez du repos. Adieu !

Balthasar, se sentant défaillir, fit effort pour ne point montrer sa faiblesse à cette méchante femme et il courut dans sa chambre où il tomba évanoui, sa blessure rouverte.





IV

Il resta trois semaines insensible et comme mort, puis, s'étant ranimé le vingt-deuxième jour, il saisit la main de Sembobitis, qui le veillait en compagnie de Menkéra, et il s'écria en pleurant :

— Oh ! mes amis, que vous êtes heureux tous deux, l'un d'être vieux et l'autre d'être semblable aux vieillards !... Mais non ! il n'est pas de bonheur au monde, et tout y est mauvais, puisque l'amour est un mal et que Balkis est méchante.

— La sagesse rend heureux, répondit Sembobitis.

— J'en veux essayer, dit Balthasar. Mais partons tout de suite pour l'Éthiopie. Et, comme il avait perdu ce qu'il aimait, il résolut de se consacrer à la sagesse et de devenir un mage. Si cette résolution ne lui donnait point de plaisir, du moins lui rendait-elle un peu de calme. Chaque soir, assis sur la terrasse de son palais, en compagnie du mage Sembobitis et de l'eunuque Menkéra, il contemplait les palmiers immobiles à l'horizon, ou bien il regardait, à la clarté de la lune, les crocodiles flotter sur le Nil comme des troncs d'arbres.

— On ne se lasse point d'admirer la nature, disait Sembobitis.

— Sans doute, répondait Balthasar. Mais il y a dans la nature quelque chose de plus beau que les palmiers et que les crocodiles.

Il parlait ainsi parce qu'il lui souvenait de Balkis.

Et Sembobitis qui était vieux, disait :

— Il y a le phénomène des crues du Nil qui est admirable et que j'ai expliqué. L'homme est fait pour comprendre.

— Il est fait pour aimer, répondit Balthasar en soupirant. Il y a des choses qui ne s'expliquent pas.

— Lesquelles ? demanda Sembobitis.

— La trahison d'une femme, répondit le roi.

Pourtant Balthasar, ayant résolu d'être un mage, fit construire une tour du haut de laquelle on découvrait plusieurs royaumes et tous les espaces du ciel. Cette tour était de brique et elle s'élevait au-dessus de toutes les autres tours. Elle ne fut pas construite en moins de deux ans, et Balthasar avait dépensé pour l'élever le trésor entier du roi son père. Chaque nuit il montait au faite de cette tour et, là, il observait le ciel sous la direction du sage Sembobitis.

— Les figures du ciel sont les signes de nos destinées, lui disait Sembobitis.

Et il lui répondait :

— Il faut le reconnaître : ces signes sont obscurs. Mais tandis que je les étudie, je ne pense pas à Balkis, et c'est un grand avantage.

Le mage lui enseignait, entre autres vérités utiles à connaître, que les étoiles sont fixées comme des clous dans la voûte du ciel et qu'il y a cinq planètes, savoir : Bel, Mérodach, et Nébo, qui sont mâles ; Sin et Mylitta, qui sont femelles.

— L'argent, lui disait-il encore, correspond à Sin, qui est la lune, le fer à Mérodach, l'étain à Bel.

Et le bon Balthasar disait :

— Voilà des connaissances que je veux acquérir. Pendant que j'étudie l'astronomie, je ne pense ni à Balkis, ni à quoi que ce soit au monde. Les sciences sont bienfaisantes : elles empêchent les hommes de penser. Sembobitis, enseigne-moi les connaissances qui détruisent le sentiment chez les hommes, et je t'élèverai en honneurs parmi mon peuple.

C'est pourquoi Sembobitis enseigna la sagesse au roi.

Il lui apprit l'apotélesmatique, d'après les principes d'Astrampsychos, de Gobryas et de Pazatas. Balthasar, à mesure qu'il observait les douze maisons du soleil, songait moins à Balkis.

Menkéra, qui s'en aperçut, en conçut une grande joie.

— Avouez, seigneur, dit-il un jour, que la reine Balkis cachait sous sa robe d'or des pieds fourchus comme en ont les chèvres.

— Qui t'a conté une pareille sottise ? demanda le roi.

— C'est la créance publique, seigneur, en Saba, comme en Éthiopie, répondit l'eunuque. Chacun y dit couramment que la reine Balkis a la jambe velue et le pied fait de deux cornes noires.

Balthasar haussa les épaules. Il savait que les jambes et les pieds de Balkis étaient faits comme les pieds et les jambes des autres femmes et parfaitement beaux. Pourtant cette idée lui gâta le souvenir de celle qu'il avait tant aimée. Il fit comme un grieve à Balkis de ce que sa beauté n'était pas sans offense dans l'imagination de ceux qui l'ignoraient. A la pensée qu'il avait possédé une femme, bien faite en réalité, mais qui passait pour monstrueuse, il éprouva un véritable malaise et il ne désira plus revoir Balkis. Balthasar avait l'âme simple, mais l'amour est toujours un sentiment très compliqué.

A compter de ce jour, le roi fit de grands progrès en magie et en astrologie. Il était extrêmement attentif aux conjonctions des astres et il tirait les horoscopes aussi exactement que le sage Sembobitis lui-même.

— Sembobitis, disait-il, réponds-tu sur ta tête de la vérité de mes horoscopes ?

Et le sage Sembobitis répondait :

— Seigneur, la science est infaillible : mais les savants se trompent toujours.

Balthasar avait un beau génie naturel. Il disait :

— Il n'y a de vrai que ce qui est divin et le divin nous est caché. Nous cherchons vainement la vérité. Pourtant voici que j'ai découvert une étoile nouvelle dans le ciel. Elle est belle, elle semble vivante et, quand elle scintille, on dirait un œil céleste qui cligne avec douceur. Je crois l'entendre qui m'appelle. Heureux, heureux, heureux, qui naîtra sous cette étoile ! Sembobitis, vois quel regard nous jette cet astre charmant et magnifique.

Mais Sembobitis ne vit pas l'étoile parce qu'il ne voulait pas la voir. Savant et vieux, il n'aimait pas les nouveautés.

Et Balthasar répétait seul dans le silence de la nuit :

— Heureux, heureux, heureux, qui naîtra sous cette étoile !

V

Or, le bruit s'était répandu dans toute l'Éthiopie et dans les royaumes voisins que le roi Balthasar n'avait plus d'amour pour Balkis.

Quand la nouvelle en parvint au pays des Sabéens, Balkis s'indigna comme si elle était trahie. Elle courut vers le roi de Comagène qui oubliait son empire dans la ville de Saba, et elle lui cria :

— Mon ami, savez-vous ce que je viens d'apprendre ? Balthasar ne m'aime plus.

— Qu'importe ! répondit en souriant le roi de Comagène, puisque nous nous aimons.

— Mais vous ne sentez donc pas l'affront que ce noir me fait ?

— Non, répondit le roi de Comagène, je ne le sens pas.

Elle le chassa ignominieusement et ordonna à son grand vizir de tout préparer pour un voyage en Éthiopie.

— Nous partons cette nuit même, dit-elle. Je te fais couper la tête si tout n'est pas prêt avant le coucher du soleil.

Puis, quand elle fut seule, elle se mit à sangloter.

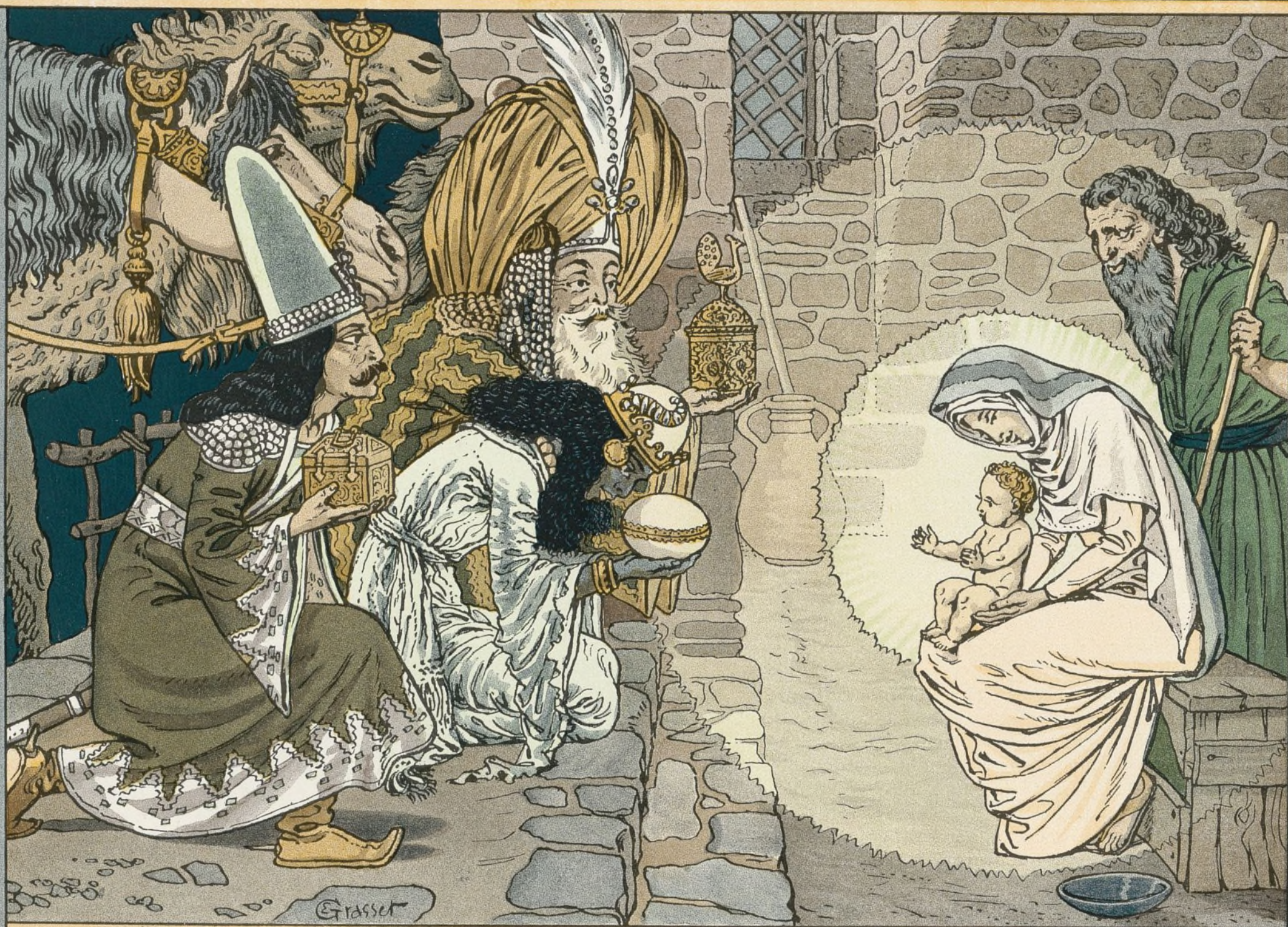
— Je l'aime ! Il ne m'aime plus, et je l'aime ! soupirait-elle dans la sincérité de son cœur.

Or, une nuit qu'il était sur sa tour, pour observer l'étoile miraculeuse, Balthasar, abaissant son regard vers la terre, vit une longue file noire qui serpentait au loin sur le sable du désert comme une armée de fourmis. Peu à peu ce qui semblait des fourmis grandit et devint assez net pour que le roi reconnût des chevaux, des chameaux et des éléphants.

La caravane s'étant approchée de la ville, Balthasar distingua les cimenterres luisants et les chevaux noirs des gardes de la reine de Saba. Il la reconnut elle-même. Et il fut saisi d'un grand trouble. Il sentit qu'il allait l'aimer encore. L'étoile brillait au zénith d'un éclat merveilleux. En bas, Balkis, couchée dans une litière de pourpre et d'or, était petite et brillante comme l'étoile.

Balthasar se sentait attiré vers elle par une force ter-





rible. Pourtant, il détourna la tête en un effort désespéré, levant les yeux, il revit l'étoile. Alors l'étoile parla et dit :

« Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

« Prends une mesure de myrrhe, doux roi Balthasar, et suis-moi. Je te conduirai aux pieds du petit enfant qui vient de naître dans une étable entre l'âne et le bœuf.

« Et ce petit enfant est le roi des rois. Il consolera ceux qui veulent être consolés.

« Il t'appelle à lui, ô toi, Balthasar, dont l'âme est aussi obscure que le visage, mais dont le cœur est simple comme celui d'un enfant.

« Il t'a choisi parce que tu as souffert, et il te donnera la richesse, la joie et l'amour.

« Il te dira : Sois pauvre avec allégresse ; c'est là la richesse véritable. Il te dira encore : La véritable joie est dans le renoncement à la joie. Aime-moi, et n'aime les créatures qu'en moi, car seul je suis l'amour. »

A ces mots, une paix divine se répandit comme une lumière sur le visage sombre du roi.

Balthasar, ravi, écoutait l'étoile. Et il se sentait devenir un homme nouveau. Sembobitis et Menkéra, prosternés le front contre la pierre, adoraient à son côté.

La reine Balkis observait Balthasar. Elle comprit qu'il n'y aurait plus jamais d'amour pour elle dans ce cœur rempli par l'amour divin. Elle pâlit de dépit et donna l'ordre à la caravane de retourner immédiatement au pays de Saba.

Quand l'étoile eut cessé de parler, le roi et ses deux compagnons descendirent de la tour. Puis, ayant préparé une mesure de myrrhe, ils formèrent une caravane et s'en allèrent où les conduisait l'étoile. Ils voyagèrent longtemps par des contrées inconnues, et l'étoile marchait devant eux.

Un jour, se trouvant à un endroit où trois chemins se rencontraient, ils virent deux rois qui s'avançaient avec une suite nombreuse. L'un était jeune et blanc de visage. Il salua Balthasar et lui dit :

— Je me nomme Gaspar, je suis roi et je vais porter de l'or en présent à l'enfant qui vient de naître dans Bethléem de Juda.

Le second roi s'avança à son tour. C'était un vieillard dont la barbe blanche couvrait la poitrine.

— Je me nomme Melchior, dit-il, je suis roi et je vais porter de l'encens à l'enfant divin qui vient enseigner la vérité aux hommes.

— J'y vais comme vous, répondit Balthasar ; j'ai vaincu ma luxure, c'est pourquoi l'étoile m'a parlé.

— Moi, dit Melchior, j'ai vaincu mon orgueil, et c'est pourquoi j'ai été appelé.

— Moi, dit Gaspar, j'ai vaincu ma cruauté, c'est pourquoi je vais avec vous.

Et les trois mages continuèrent ensemble leur voyage. L'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait jusqu'à ce que, venant au-dessus du lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.

Or, en voyant l'étoile s'arrêter, ils se réjouirent d'une grande joie.

Et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. Et, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile.

ANATOLE FRANCE.





FRANÇOIS-HUBERT DROUAI

ÉTUDE POUR UN PORTRAIT DE M^{ME} DU BARRY

(COLLECTION DE M. LE D^R TUFFIER)



rible. Pourtant, il détourna la tête en un effort désespéré, levant les yeux, il revit l'étoile. Alors l'étoile parla et dit :

« Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

« Prends une mesure de myrrhe, doux roi Balthasar, et suis-moi. Je te conduirai aux pieds du petit enfant qui vient de naître dans une étable entre l'âne et le bœuf.

« Et ce petit enfant est le roi des rois. Il consolera ceux qui veulent être consolés.

« Il t'appelle à lui, ô toi, Balthasar, dont l'âme est aussi obscure que le visage, mais dont le cœur est simple comme celui d'un enfant.

« Il t'a choisi parce que tu as souffert, et il te donnera la richesse, la joie et l'amour.

« Il te dira : Sois pauvre avec allégresse ; c'est là la richesse véritable. Il te dira encore : La véritable joie est dans le renoncement à la joie. Aime-moi, et n'aime les créatures qu'en moi, car seul je suis l'amour. »

A ces mots, une paix divine se répandit comme une lumière sur le visage sombre du roi.

Balthasar, ravi, écoutait l'étoile. Et il se sentait devenir un homme nouveau. Sembobitis et Menkéra, prosternés le front contre la pierre, adoraient à son côté.

La reine Balkis observait Balthasar. Elle comprit qu'il n'y aurait plus jamais d'amour pour elle dans ce cœur rempli par l'amour divin. Elle pâlit de dépit et donna l'ordre à la caravane de retourner immédiatement au pays de Saba.

Quand l'étoile eut cessé de parler, le roi et ses deux compagnons descendirent de la tour. Puis, ayant préparé une mesure de myrrhe, ils formèrent une caravane et s'en allèrent où les conduisait l'étoile. Ils voyagèrent longtemps par des contrées inconnues, et l'étoile marchait devant eux.

Un jour, se trouvant à un endroit où trois chemins se rencontraient, ils virent deux rois qui s'avançaient avec une suite nombreuse. L'un était jeune et blanc de visage. Il salua Balthasar et lui dit :

— Je me nomme Gaspar, je suis roi et je vais porter de l'or en présent à l'enfant qui vient de naître dans Bethléem de Juda.

Le second roi s'avança à son tour. C'était un vieillard dont la barbe blanche couvrait la poitrine.

— Je me nomme Melchior, dit-il, je suis roi et je vais porter de l'encens à l'enfant divin qui vient enseigner la vérité aux hommes.

— J'y vais comme vous, répondit Balthasar ; j'ai vaincu ma luxure, c'est pourquoi l'étoile m'a parlé.

— Moi, dit Melchior, j'ai vaincu mon orgueil, et c'est pourquoi j'ai été appelé.

— Moi, dit Gaspar, j'ai vaincu ma cruauté, c'est pourquoi je vais avec vous.

Et les trois mages continuèrent ensemble leur voyage. L'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait jusqu'à ce que, venant au-dessus du lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.

Or, en voyant l'étoile s'arrêter, ils se réjouirent d'une grande joie.

Et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. Et, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile.

ANATOLE FRANCE.





FRANÇOIS-HUBERT DROUAI

ÉTUDE POUR UN PORTRAIT DE M^{ME} DU BARRY

(COLLECTION DE M. LE D^R TUFFIER)



Le Rhin à Cologne. (D'après une estampe de la Bibliothèque Nationale. Commencement du XIX^e siècle.)

L'Aventure du Chevalier de Salbris

Par ERNEST DAUDET

En cette matinée pluvieuse et froide du mois d'octobre 1792, le chevalier Jean de Salbris, réveillé par les premiers rayons du jour qui se jouaient sur les lourdes tentures du lit à baldaquin dans lequel il était couché, se demandait s'il ne rêvait pas. Comment se trouvait-il dans cette chambre, haute et vaste, portant l'empreinte des temps féodaux sur ses solives peintes, ses dalles grises, ses vieux meubles en chêne sculpté, ses tapisseries à personnages mythologiques et ses croisées en ogive, percées dans les embrasures profondes que formait l'épaisseur des murs ? Il ne se souvenait pas d'y être entré et ce grand Christ d'ivoire qui dressait au fond de l'alcôve sa nudité sacrée, les quelques portraits accrochés çà et là, représentant des guerriers bardés de fer, il était assuré de ne les avoir jamais vus ; ils frappaient ses regards pour la première fois. S'il était là, c'est qu'on l'y avait transporté endormi ou évanoui. Mais à qui devait-il d'y être ? Chez qui était-il et vers qui devait monter sa gratitude ? Et sa mémoire évoquait les péripéties qui avaient précédé l'instant où, tout à coup, ses souvenirs s'effondraient dans un oubli complet de toutes choses.

La veille, à Coblenz, résidence de l'Électeur de Trèves, où, depuis de longs mois, ce prince donnait asile aux émigrés et favorisait leurs intrigues, on avait appris qu'une armée française, commandée par le général de Custine, marchait sur la ville pour en chasser, comme il les avait chassés déjà de Worms, de Spire, de Francfort, de Wurtzbourg, de Mayence, ces Français rebelles qui, sous les ordres du comte de Provence et du comte d'Artois, conspiraient contre la République et qu'on avait vus, le mois précédent, figurer dans les rangs des troupes austro-prussiennes.

Mises en déroute à Valmy, le 20 septembre, ces troupes avaient battu en retraite, entraînant leurs alliés d'un jour dans les horreurs d'une fuite éperdue, dramatisée plus encore par les rigueurs précoces de la saison, les brouillards et les pluies qui transformaient les routes en marécages. Abandonnés, dépourvus de ressources, crevant de misère, décimés par la

faim et le froid, obligés pour vivre de vendre leurs chevaux, leurs armes et jusqu'aux broderies de leurs brillants uniformes, les volontaires royaux s'étaient dispersés, semant les chemins de trainards, allant devant eux sans savoir où ils s'arrêteraient.

Emporté dans ce désastre, Jean de Salbris avait pu regagner Coblenz. Il espérait y pouvoir attendre, à l'abri de nouveaux périls, la fin de ces jours maudits. Mais, à l'improviste, la marche victorieuse de Custine venait détruire son espoir, l'obligeait à poursuivre sa course errante, à l'exemple de tant d'autres malheureux, victimes comme lui de leur dévouement à la royauté et de la folle entreprise des frères du roi.

Oui, il se le rappelait, l'effroyable spectacle qu'avaient offert les rues de Coblenz, à la nouvelle de l'approche des républicains. Chacun se hâtait de partir. De toutes parts, régnaient la confusion, le désarroi, l'épouvante. On se disputait les voitures ; des cavaliers s'éloignaient au galop ; des piétons s'avançaient derrière des charrettes chargées de meubles, de malles, de paquets de linge. Des gens affolés assiégeaient les bureaux de diligences, encombraient les quais du Rhin, se bousculaient pour arriver aux bateaux qui les conduiraient à Bonn ou à Cologne.

Au milieu des horribles épisodes de ce désastre sans nom, qu'il reconstituait à l'aide de ses souvenirs de la veille, le jeune gentilhomme se revoyait suivant ce troupeau de fugitifs, se présentant au guichet des voitures publiques, à la coupée des bateaux en partance, cherchant un moyen de fuir, se heurtant partout à cette phrase implacable : « Trop tard ; plus de place » et se jetant enfin dans une petite barque pilotée par un enfant qui consentait au prix de cent marks, payés d'avance, à le conduire à Bonn.

Enfin parti, il naviguait, pendant quelques heures, à travers les innombrables embarcations dont le Rhin était couvert ; puis, brusquement, un grand radeau chargé de monde abordait la sienne avec violence. Sous le choc, elle chavirait et il était précipité dans le fleuve sans que

personne s'arrêtât pour lui porter secours. Heureusement il était jeune, vigoureux ; il savait nager. Il avait pu atteindre la rive où, sans doute, il s'était évanoui, puisqu'il ne savait rien de ce qui lui était ensuite arrivé.

Comme il en était là de ses souvenirs, la porte de sa chambre s'ouvrit et un vieillard entra. Vêtu d'une livrée, il portait dans les mains, sur un plateau, une tasse emplie jusqu'aux bords de chocolat brûlant et une assiette de pâtisseries ; sur son bras, une chemise blanche et des habits soigneusement pliés. Il les mit sur une chaise auprès du lit et, présentant le chocolat à Salbris, il lui dit en allemand :

— Si, comme je le suppose, vous êtes mieux ce matin, Monsieur le chevalier, buvez ceci qui achèvera de vous remettre.

— Vous me connaissez ? s'écria Salbris stupéfait.

— L'adresse d'une lettre trouvée sur vous, quand nous vous avons déshabillé, nous a appris votre nom.

— Mais, où suis-je ? reprit le chevalier.

— Vous êtes chez mon maître, le comte de Malberg, au château d'Elzach, à trois lieues de Bonn. Hier, M. le comte, revenant de Coblenz ici, dans sa voiture et avec ses chevaux, vous a trouvé sans connaissance sur les bords du Rhin.

— C'est lui qui m'a recueilli ! Il ne partage donc pas la répulsion qu'inspirent les émigrés à la plupart de ses compatriotes ?

— M^{me} la comtesse est Française : M. le comte l'a épousée à Paris, il y a cinq ans, quand il y résidait comme secrétaire de l'ambassade d'Autriche.

— Je dois alors supposer que c'est M^{me} de Malberg qui n'a pas voulu laisser périr un Français faute de secours.

— M^{me} la comtesse ne voyageait pas avec M. le comte, répliqua sentencieusement le domestique ; elle était restée au château.

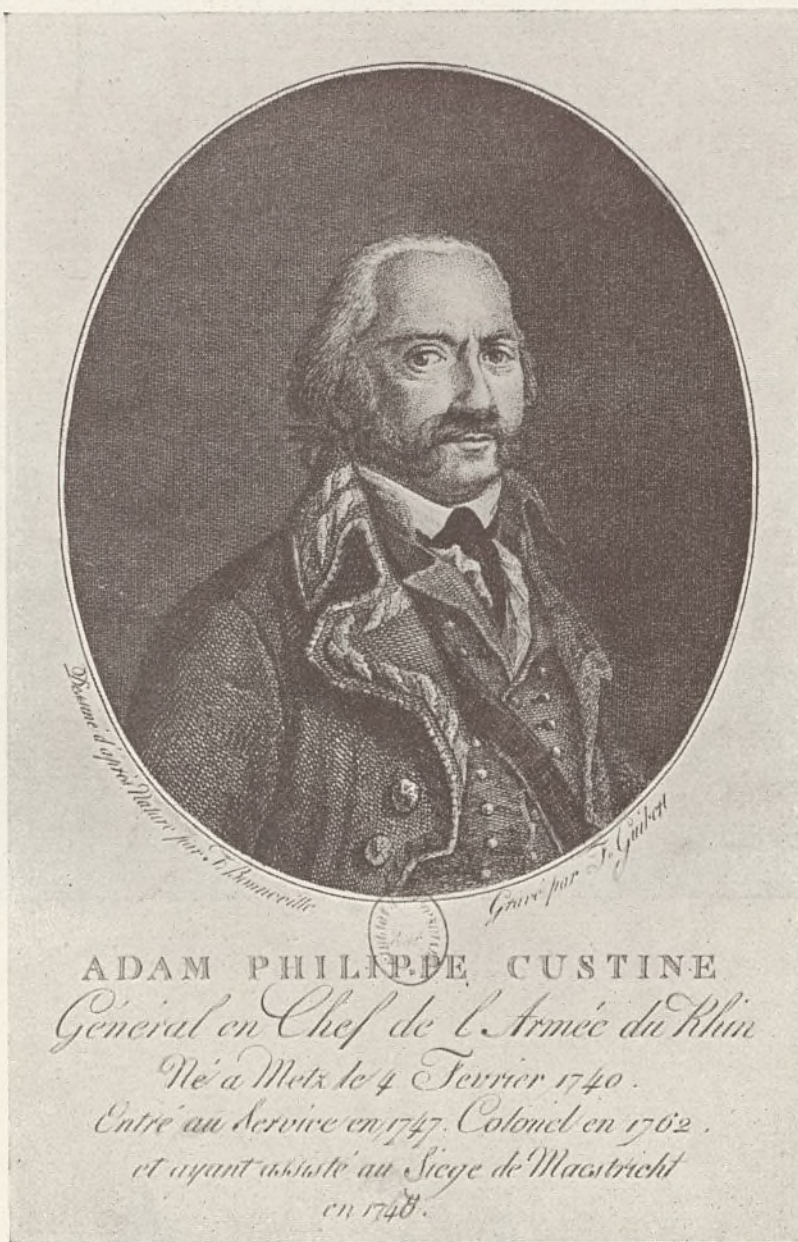
— Puisque c'est à lui que je dois mon salut, j'ai hâte de le remercier et je vais le faire dès que j'aurai pu m'habiller.

D'un regard, le chevalier cherchait les vêtements qu'il portait la veille et qu'il ne reconnaissait pas dans ceux que le domestique, en entrant, avait posés sur une chaise. Celui-ci devina sa préoccupation et y répondit.

— Votre accident a mis vos habits hors d'usage, Monsieur. Fort heureusement M. le comte qui est de votre taille, peut vous offrir ceux-ci qu'il vous prie d'accepter ; il ne s'en est pas encore servi.

Décidément, le châtelain d'Elzach connaissait les devoirs de l'hospitalité et savait les pratiquer. Aussi, Salbris se hâta-t-il de se mettre en état d'aller lui exprimer sa reconnaissance.

En s'habillant, il s'était approché d'une croisée pour regarder au dehors. A ses pieds, s'étendait une terrasse plantée, à l'extrémité de laquelle se développait une balustrade en pierre. Sous cette terrasse, la colline rocheuse dont le château, vieille construction féodale, couronnait le sommet,



s'abaissait en pentes raides et descendait jusqu'au Rhin qui miroitait sous la lumière grisâtre que le ciel répandait sur ses eaux. Tandis qu'il admirait ce paysage majestueux et superbe, son attention fut attirée par une femme mise avec élégance qui traversait la terrasse à pas lents.

— M^{me} de Malberg, pensa-t-il.

Il ne pouvait voir son visage. Mais sa démarche, sa taille, tous ses mouvements attestaient sa jeunesse. Il en tira cette conclusion que puisque la femme était jeune, le mari devait l'être. Sa déception ne fut que plus vive lorsque introduit dans le cabinet du comte de Malberg, il y vit au lieu du personnage qu'il s'était figuré semblable à lui, un homme d'âge mûr, chétif et malingre de corps, aux cheveux grisonnants, à la physionomie malade et qui semblait toucher à la vieillesse. Le regard dur, fuyant, soupçonneux qui se posa sur le sien acheva de le déconcerter. Aux sentiments dont il était animé tout à l'heure avant de connaître son bienfaiteur, succéda une défiance instinctive qu'il

ne parvint à dissimuler que grâce à un énergique effort de volonté.

Dès qu'il voulut remercier, M. de Malberg l'arrêta.

— Laissons cela, dit-il. Vous nous avez fait beaucoup de mal, Messieurs les émigrés, à nous autres sujets germaniques, avec vos agitations et vos intrigues. Nous vous devons d'être envahis aujourd'hui par les armées de la République et nous voudrions bien vous voir au diable. Mais, quelque légitime que soit notre ressentiment, je ne pouvais oublier que j'ai épousé une Française. C'est par considération pour elle que je n'ai pas voulu laisser mourir comme un chien un de ses compatriotes.

Sans laisser à Salbris le soin de répondre à cette étrange déclaration, le comte ajouta avec brusquerie :

— Mon domestique m'a dit que vous parlez l'allemand. Parlez-vous aussi l'anglais ?

— Comme le français, dit Salbris qu'étonnait la question.

— Alors, Monsieur le chevalier, si, comme je l'espère, vous n'êtes pas pressé de nous quitter, vous pouvez reconnaître le service que je vous ai rendu. J'écris la vie de mon grand-père maternel, qui fut un des héros de la guerre de Sept Ans. J'ai trouvé dans ses papiers beaucoup de documents anglais et français. Il vous suffira de me les traduire en allemand pour vous acquitter envers moi, sans compter que cette tâche assurera votre existence pendant quelque temps. Cela vous va-t-il ?

— Je serais bien ingrat et bien difficile, Monsieur le comte, si cela ne m'allait pas, répondit Salbris ; je suis au bout de mes ressources. Tout à l'heure encore, je vous l'avoue, je me demandais ce que j'allais devenir. Votre offre est une bonne fortune pour moi et je l'accepte avec reconnaissance, à la condition cependant qu'en restant ici, je ne coure aucun danger.



Une des nombreuses estampes publiées contre les Emigrés.
(Bibliothèque Nationale.)

— Quel danger pouvez-vous y courir ? demanda le comte.

— Je suis émigré, passible des lois édictées par la République ; c'est pour cette raison que j'ai dû fuir Coblenz. Si j'étais tombé aux mains des républicains, j'eusse été fusillé.

— Vous n'avez rien à craindre. Il est douteux que Custine poursuive sa marche au delà de Coblenz, à supposer qu'il y vienne. Il a changé ses projets et je suis averti qu'il marche sur Francfort. En tous cas, si nous étions menacés, nous partirions, ma femme et moi, pour une terre que je possède en Bavière et il ne tiendrait qu'à vous de nous y suivre. Là, vous seriez en sûreté.

Rassuré, Salbris reprit :

— Alors, Monsieur le comte, je suis entièrement à vos ordres.

Comme cet entretien s'achevait, M^{me} de Malberg entra. Il parut au chevalier que tout, autour de lui, s'éclairait d'un soleil radieux. Il avait vécu à la cour de Louis XVI et dans l'émigration, parmi les grandes dames les plus réputées pour leur beauté, leur grâce, leur élégance. Mais, il ne se souvenait pas d'en avoir jamais rencontré une plus belle que cette jeune femme, plus merveilleusement douée des dons extérieurs qui enchantent et captivent les hommes à première vue et leur inspirent l'amour. Si l'on veut se rappeler qu'il était encore à l'âge où l'on ne résiste guère aux entraînements des passions, on comprendra aisément l'impression foudroyante qu'exerça sur son cœur M^{me} de Malberg dès cette première rencontre et les désirs qui s'allumèrent en lui à la pensée qu'il allait vivre, durant quelques mois, dans le sillage de cette sirène.

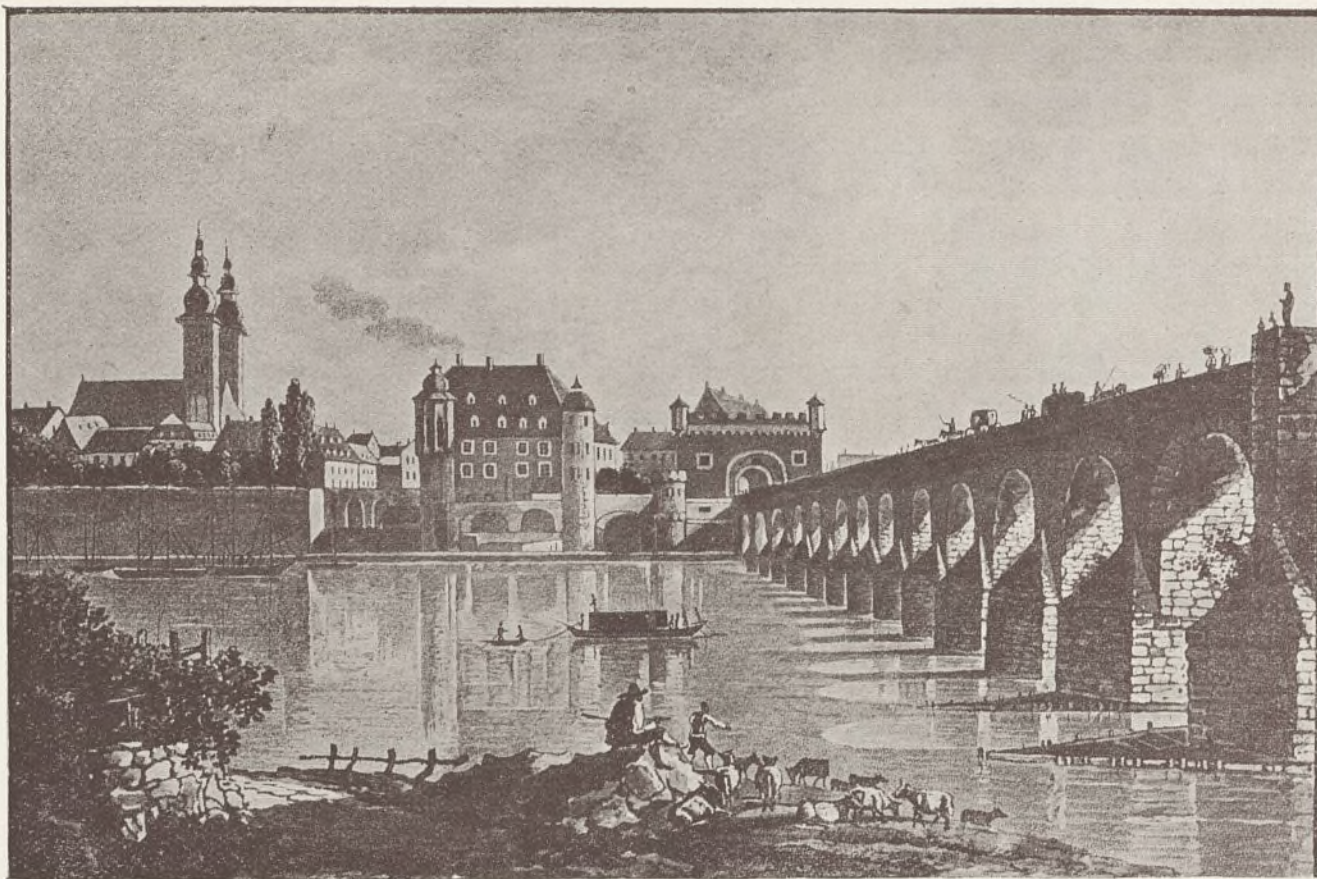
M. de Malberg le présenta en disant :

— M. le chevalier nous reste, ma chère. Il s'est chargé de la traduction de mes papiers et j'en suis ravi, sans compter que ce sera un agréable compagnon pour vous durant mes absences, car j'ai oublié de vous dire que je m'absente souvent, ajouta-t-il en s'adressant à Salbris.

Celui-ci n'en revenait pas. Quoi ! ce vieux mari allait le laisser en tête-à-tête avec sa femme ! Il était donc bien sûr de son amour, de sa fidélité ! Et s'il n'en était pas sûr, que supposer ? Son saisissement fut tel qu'il ne put que s'incliner devant M^{me} de Malberg et qu'il ne vit pas le regard étrange, attristé, défiant dont elle l'enveloppa.

Bientôt, le comte s'éloigna et ils restèrent seuls. Vivement, la jeune femme s'approcha de Salbris et, d'une voix tremblante, lui dit :

— Si la prière d'une femme malheureuse peut vous émouvoir, Monsieur, repoussez les offres de mon mari. Elles cachent un calcul odieux. Ne vous prêtez pas à une infamie, trouvez un prétexte pour partir. Ne m'interrogez pas, continua-t-elle en allant au-devant des questions qu'elle devinait sur les lèvres du chevalier ; je ne puis vous répondre.



Vue de Coblenz à la fin du XVIII^e siècle. (D'après une estampe de la Bibliothèque Nationale.)

à son réveil, il apprit que le comte était parti pour Munich au lever du jour ; son absence devait durer trois semaines.

Ce départ dont il n'était pas prévenu, mit le comble à sa curiosité et il espéra trouver à la satisfaire en causant avec la comtesse. Mais, il se convainquit bientôt qu'elle fuyait les occasions de reprendre leur entretien inachevé. Aux heures des repas, la présence des serviteurs empêchait de le reprendre. Le reste du temps que Salbris consacrait au travail ou aux promenades solitaires qui constituaient son unique distraction, la jeune femme lui échappait. Au bout de huit jours, quoique vivant si près d'elle, il ne savait de sa vie que ce que lui en avaient laissé deviner les bavardages de sa femme de chambre : mariée contre son gré, M^{me} la comtesse était malheureuse en ménage, son mari ne lui pardonnait pas de n'avoir pas d'enfants, circonstance qui menaçait de lui faire perdre l'héritage et le titre ducal d'un grand-oncle, un des plus riches seigneurs de la cour d'Autriche.

S'irritant et s'exaspérant de ne pouvoir arracher la belle et mystérieuse châtelaine à son mutisme dont il était d'heure en heure plus surpris et plus offensé, Salbris, un matin, résolut de provoquer coûte que coûte une explication. Il en avait assez d'être traité en paria, alors que brûlant d'amour, il était martyrisé de ne pouvoir se faire entendre. Un hasard l'ayant laissé seul, durant quelques minutes, avec la comtesse au moment où, après dîner, ils sortaient de table, il se mit devant la porte et parla :

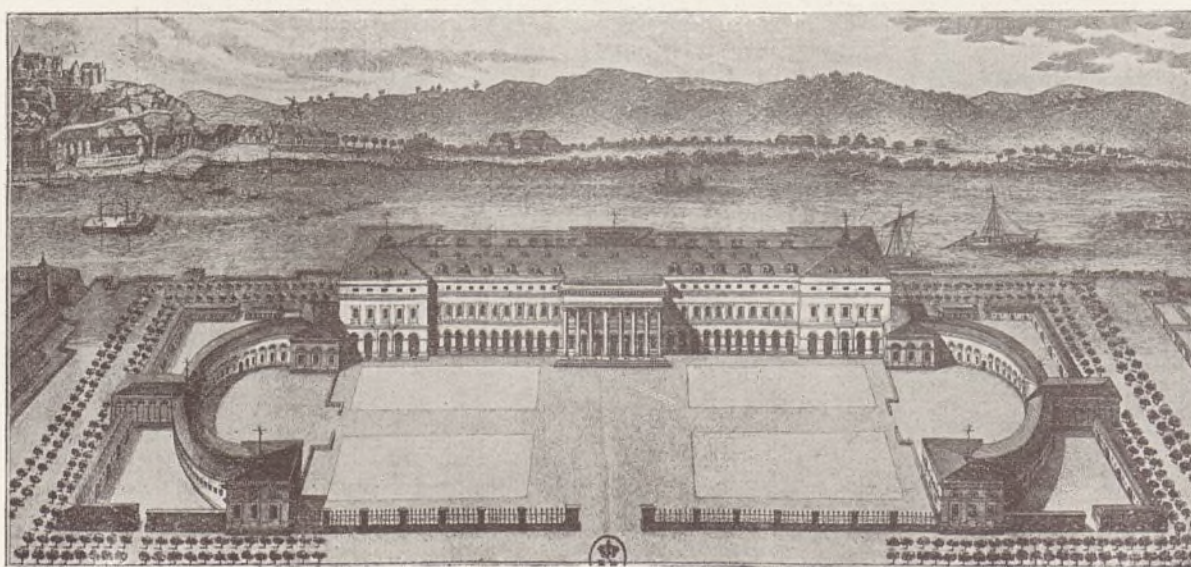
— De grâce, Madame, daignez m'écouter, dit-il. Vous n'avez pu ne pas comprendre combien je souffre de vos rigueurs, de l'affectation que vous mettez à me fuir. Vivre ainsi plus longtemps est au-dessus de mes forces. Si vous êtes résolue à ne pas vous départir de votre silence ; si, pour des causes que j'ignore, ma présence vous est odieuse, ayez la loyauté de me le déclarer. Je saurai ce que j'ai à faire.

— Que ferez-vous ? demanda-t-elle vivement.

— Je partirai ; je partirai sur l'heure, quoique je vous aime ; oui, je vous aime, répéta-t-il, et, aimé de vous, il m'eût été doux de vous consacrer ma vie.

— Je ne peux disposer de la mienne... Et puis, moi, je ne vous aime pas.

Sa bouche affirmait ; mais son accent, ses yeux baissés, son trouble donnaient un démenti à son affirmation.



Le Château Royal de Coblenz. (D'après une gravure du XVIII^e siècle. Bibliothèque Nationale.)

— C'est bien, répliqua Salbris ; veuillez me permettre de prendre congé de vous. Dans une heure, je serai loin d'ici.

Il la vit alors se redresser ; il vit cette physionomie glaciale jusque-là se transformer, ces yeux qui n'avaient cessé de fuir les siens s'y poser en s'éclairant d'une flamme et il entendit la jeune femme murmurer d'une voix toute changée :

— Je ne veux pas que vous partiez ; restez.

Durant les jours qui suivirent, le chevalier connut toutes les ivresses d'un amour partagé. Dans la délicieuse créature qui s'était donnée à lui, avec la tendresse, la sérénité, la confiance d'une épouse, il découvrait à tout instant un nouveau charme. Elle se plaisait à lui faire raconter son passé, ses souvenirs d'enfance, sa jeunesse, comme si elle se fût attachée à le mieux connaître, à se convaincre qu'il était digne d'elle et qu'en se donnant, elle ne s'était pas trompée. Mais, en provoquant ses confidences, elle lui refusait les siennes. Lorsqu'il l'interrogeait sur son existence, sur son mari, elle se taisait. S'il insistait, elle soupirait :

— A quoi bon parler de mes tristesses ? Ne songeons qu'à jouir de notre beau rêve. Il finira trop tôt. Une heure viendra où il faudra nous séparer.

Il croyait qu'elle faisait allusion au prochain retour de son mari. Mais il se trompait. Le comte revint et le beau rêve ne fut pas interrompu. On eût même dit que M. de Malberg se plaisait à en favoriser la continuation, tant il mettait de complaisance à laisser les amants seuls et libres. Du reste, il ne tarda pas à repartir et durant trois mois, il ne fit au château que de brefs séjours. Sur ces entrefaites, la comtesse avait dû avouer à Salbris qu'elle ne pouvait douter de sa maternité prochaine et comme en le lui avouant, elle pleurait, il pensa qu'elle s'effrayait du péril auquel elle serait exposée quand son mari connaîtrait la vérité.

— Non, ce n'est pas cela, dit-elle. Je n'ai rien à craindre. Il veut un fils, il espère l'avoir et cette espérance me protégerait contre ses fureurs, s'il avait le dessein de se venger sur moi, ce qui n'est pas.

— Alors, pourquoi ces larmes ? demanda Salbris.

Au lieu de lui répondre, la comtesse se jeta dans ses bras et il ne put obtenir un mot de plus.

Au mois de janvier suivant, un matin, M. de Malberg qui était arrivé la veille, prévint son secrétaire qu'il l'envoyait à Vienne pour y prendre copie de documents qui se trouvaient aux archives impériales.

— Vous voyagerez dans ma chaise de poste, ajouta-t-il, sous la garde d'un homme qui m'est tout dévoué, avec un passeport diplomatique qui vous assurera des chevaux à tous les relais. En partant cette nuit, vous serez de retour dans quinze jours.

Le chevalier ne pouvait qu'obéir. Il dissimula la tristesse

que lui causait ce voyage qui le séparait momentanément de M^{me} de Malberg. Mais, l'ayant rencontrée quelques instants après, elle lui dit avec désespoir :

— Voici l'instant douloureux que j'avais prévu, mon cher aimé. Nous allons nous séparer et nous ne nous reverrons pas.

— Mais, puisque je dois revenir...

— Tu ne dois pas revenir, poursuivit-elle avec force. Ce voyage cache un piège abominable. L'homme avec qui tu vas voyager est l'âme damnée de mon mari. Il a l'ordre de profiter de ton ignorance des chemins pour te conduire non à Vienne, mais à Francfort. Les républicains occupent cette ville ; il doit te livrer à eux et si ce plan criminel échoue, il t'assassinera.

— Comment le sais-tu ?

— Par mon mari ; il me croit sa complice ; il croit que je me suis donnée à toi uniquement pour lui obéir et servir ses ambitions ; il ne sait pas que je t'aime.

— Mais puisqu'il a voulu ce qui est arrivé, pourquoi cherche-t-il à se venger ?

— Ce n'est pas pour se venger qu'il souhaite ta mort ; c'est parce qu'il ne veut pas laisser vivant le père d'un enfant qui doit porter son nom.

Le soir du même jour, le chevalier de Salbris quitta le château, l'âme déchirée, empêché par la présence de M. de Malberg de faire à la femme qu'il chérissait plus que sa vie, les adieux que comportait une séparation qui menaçait de ne finir jamais. Arrivé à Bonn et au moment où la voiture s'engageait sur la route de Francfort, il obligea ses conducteurs le pistolet sur la gorge à prendre la route de Vienne.

Après cette aventure, les années s'écoulèrent. En 1800, il était encore sans nouvelles de la belle châtelaine d'Elzach, quelque effort qu'il eût fait pour s'en procurer. Mais, il n'avait pu l'oublier ; il l'aimait toujours. A cette époque, rayé de la liste des émigrés et remis en possession de ses biens, il habitait tour à tour Paris et ses terres du Blaisois. Un jour, on lui annonça la comtesse de Malberg. Stupéfait, éperdu, il se précipita à sa rencontre. Toujours aussi belle, elle tenait par la main un enfant dans lequel il se reconnut et qu'elle poussa dans ses bras en disant :

— Je suis veuve et je vous amène votre fils. Voulez-vous lui rendre la tendresse que vous lui devez ?

— Oui certes, répondit-il, mais à la condition que sa mère me rendra celle qu'elle me doit.

— Elle vous a toujours été fidèle.

En prononçant ces paroles, la comtesse laissait tomber sur lui un regard où dans la magie des souvenirs qu'il lui rappelait, il put lire la promesse de l'avenir heureux qu'en d'autres temps, il avait rêvé et ardemment souhaité.

ERNEST DAUDET



Estampe satirique sur les Emigrés. (Bibliothèque Nationale.)



JEAN-BAPTISTE GREUZE

TÊTE DE JEUNE GARÇON

(MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY)

— C'est bien, répliqua Salbris ; veuillez me permettre de prendre congé de vous. Dans une heure, je serai loin d'ici.

Il la vit alors se redresser ; il vit cette physionomie glaciale jusque-là se transformer, ces yeux qui n'avaient cessé de fuir les siens s'y poser en s'éclairant d'une flamme et il entendit la jeune femme murmurer d'une voix toute changée :

— Je ne veux pas que vous partiez ; restez.

Durant les jours qui suivirent, le chevalier connut toutes les ivresses d'un amour partagé. Dans la délicieuse créature qui s'était donnée à lui, avec la tendresse, la sérénité, la confiance d'une épouse, il découvrait à tout instant un nouveau charme. Elle se plaisait à lui faire raconter son passé, ses souvenirs d'enfance, sa jeunesse, comme si elle se fût attachée à le mieux connaître, à se convaincre qu'il était digne d'elle et qu'en se donnant, elle ne s'était pas trompée. Mais, en provoquant ses confidences, elle lui refusait les siennes. Lorsqu'il l'interrogeait sur son existence, sur son mari, elle se taisait. S'il insistait, elle soupirait :

— A quoi bon parler de mes tristesses ? Ne songeons qu'à jouir de notre beau rêve. Il finira trop tôt. Une heure viendra où il faudra nous séparer.

Il croyait qu'elle faisait allusion au prochain retour de son mari. Mais il se trompait. Le comte revint et le beau rêve ne fut pas interrompu. On eût même dit que M. de Malberg se plaisait à en favoriser la continuation, tant il mettait de complaisance à laisser les amants seuls et libres. Du reste, il ne tarda pas à repartir et durant trois mois, il ne fit au château que de brefs séjours. Sur ces entrefaites, la comtesse avait dû avouer à Salbris qu'elle ne pouvait douter de sa maternité prochaine et comme en le lui avouant, elle pleurait, il pensa qu'elle s'effrayait du péril auquel elle serait exposée quand son mari connaîtrait la vérité.

— Non, ce n'est pas cela, dit-elle. Je n'ai rien à craindre. Il veut un fils, il espère l'avoir et cette espérance me protégerait contre ses fureurs, s'il avait le dessein de se venger sur moi, ce qui n'est pas.

— Alors, pourquoi ces larmes ? demanda Salbris.

Au lieu de lui répondre, la comtesse se jeta dans ses bras et il ne put obtenir un mot de plus.

Au mois de janvier suivant, un matin, M. de Malberg qui était arrivé la veille, prévint son secrétaire qu'il l'envoyait à Vienne pour y prendre copie de documents qui se trouvaient aux archives impériales.

— Vous voyagerez dans ma chaise de poste, ajouta-t-il, sous la garde d'un homme qui m'est tout dévoué, avec un passeport diplomatique qui vous assurera des chevaux à tous les relais. En partant cette nuit, vous serez de retour dans quinze jours.

Le chevalier ne pouvait qu'obéir. Il dissimula la tristesse

que lui causait ce voyage qui le séparait momentanément de M^{me} de Malberg. Mais, l'ayant rencontrée quelques instants après, elle lui dit avec désespoir :

— Voici l'instant douloureux que j'avais prévu, mon cher aimé. Nous allons nous séparer et nous ne nous reverrons pas.

— Mais, puisque je dois revenir...

— Tu ne dois pas revenir, poursuivit-elle avec force. Ce voyage cache un piège abominable. L'homme avec qui tu vas voyager est l'âme damnée de mon mari. Il a l'ordre de profiter de ton ignorance des chemins pour te conduire non à Vienne, mais à Francfort. Les républicains occupent cette ville ; il doit te livrer à eux et si ce plan criminel échoue, il t'assassinera.

— Comment le sais-tu ?

— Par mon mari ; il me croit sa complice ; il croit que je me suis donnée à toi uniquement pour lui obéir et servir ses ambitions ; il ne sait pas que je t'aime.

— Mais puisqu'il a voulu ce qui est arrivé, pourquoi cherche-t-il à se venger ?

— Ce n'est pas pour se venger qu'il souhaite ta mort ; c'est parce qu'il ne veut pas laisser vivant le père d'un enfant qui doit porter son nom.

Le soir du même jour, le chevalier de Salbris quitta le château, l'âme déchirée, empêché par la présence de M. de Malberg de faire à la femme qu'il chérissait plus que sa vie, les adieux que comportait une séparation qui menaçait de ne finir jamais. Arrivé à Bonn et au moment où la voiture s'engageait sur la route de Francfort, il obligea ses conducteurs le pistolet sur la gorge à prendre la route de Vienne.

Après cette aventure, les années s'écoulèrent. En 1800, il était encore sans nouvelles de la belle châtelaine d'Elzach, quelque effort qu'il eût fait pour s'en procurer. Mais, il n'avait pu l'oublier ; il l'aimait toujours. A cette époque, rayé de la liste des émigrés et remis en possession de ses biens, il habitait tour à tour Paris et ses terres du Blaisois. Un jour, on lui annonça la comtesse de Malberg. Stupéfait, éperdu, il se précipita à sa rencontre. Toujours aussi belle, elle tenait par la main un enfant dans lequel il se reconnut et qu'elle poussa dans ses bras en disant :

— Je suis veuve et je vous amène votre fils. Voulez-vous lui rendre la tendresse que vous lui devez ?

— Oui certes, répondit-il, mais à la condition que sa mère me rendra celle qu'elle me doit.

— Elle vous a toujours été fidèle.

En prononçant ces paroles, la comtesse laissait tomber sur lui un regard où dans la magie des souvenirs qu'il lui rappelait, il put lire la promesse de l'avenir heureux qu'en d'autres temps, il avait rêvé et ardemment souhaité.

ERNEST DAUDET



Estampe satirique sur les Emigrés. (Bibliothèque Nationale)



JEAN-BAPTISTE GREUZE

TÊTE DE JEUNE GARÇON

(MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY)



LE NOËL DE LORD GEORGES

Par NOZIERE



LORD Georges, comte de Birchington, avait quinze ans et demi quand sa mère décida de l'envoyer en France afin qu'il prît les belles manières de la Cour et des salons. Comme elle était pieuse, elle le confia à la marquise d'Auberville qui était, comme elle, attachée à la religion et qui redoutait la société des philosophes. Pendant un séjour à Paris, elle avait été séduite par la laideur d'Henriette d'Auberville, qui lui semblait la garantie de sa vertu ; car cette Anglaise avait l'âme naïve. Leurs maris s'étaient liés à la table d'une danseuse à la mode qui eut pour l'un et l'autre des bontés. Ils moururent dans la même année, dans le même mois. Les deux veuves avaient trouvé quelque consolation à pleurer ensemble et elles se félicitèrent peut-être de ce double deuil qui les avait étroitement unies. Quand son amie retourna dans ses terres, M^{me} d'Auberville versa des larmes et elle embrassa tendrement le petit Georges qui n'avait pas encore atteint sa septième année. Elle affirma que c'était une grande consolation d'avoir un enfant et elle regretta d'avoir dépassé le temps où il est permis d'être mère. Aussi fut-elle très heureuse quand l'adolescent vint dans sa maison de Saint-Germain. Elle craignait de se trouver en présence d'un robuste garçon qui serait presque un homme. Mais lord Georges était frêle, pâle, timide. Des jeunes filles lui auraient envié la pureté de ses yeux bleus et la douceur de ses cheveux blonds. Il avoua qu'il était triste d'avoir quitté le château familial. Cependant il ne put s'empêcher de sourire en voyant le joli appartement qui avait été préparé pour le recevoir.

Pendant une semaine M^{me} d'Auberville se garda bien de lui présenter des professeurs. Elle sentait qu'il devait tout d'abord s'accoutumer au pays, à la maison. Lord Georges promenait sa mélancolie dans le parc que dorait l'automne.

Parfois il s'asseyait devant le clavecin. Il chantait de graves mélodies que M^{me} d'Auberville écoutait en donnant des marques de satisfaction. Elle souhaitait que son neveu fût aussi sage que ce jeune Anglais. Mais, bien qu'il n'eût que dix-sept ans, Louis de Bourville vivait déjà commodément auprès d'une fille de théâtre ; il usait de tabac et de café et sa tante en était toute scandalisée. Elle disait à lord Georges :





— Ne prenez pas exemple sur le fils de mon frère. Il est pour notre famille un sujet de désespoir. Je n'oserais, mon cher enfant, vous apprendre près de quelle personne il passe ses jours et parfois ses nuits.

Lord Georges baissa les yeux et devint très rouge :

— Madame, répondit-il, je ne veux pas le savoir !

Par les soins de M^{me} d'Auberville, lord Georges eut des maîtres qui lui enseignèrent l'escrime et la danse. Un vieil abbé fut appelé pour éveiller en lui le goût des belles-lettres. C'était un vieillard à l'esprit fin, à l'âme indulgente. Il ne mettait pas en doute les vérités du dogme et il se conformait strictement à la morale évangélique. Mais il n'aimait pas les excès de l'austérité. Épris de Virgile, il initia son élève à la musique de l'Énéide et il ne crut pas devoir lui cacher les amours de Didon. Lord Georges, qui était né sensible, fut violemment ému par la passion qui brûla le chef troyen et la reine de Carthage. Un soir son précepteur le découvrit sous un abri de rocaille qui avait été élevé au milieu de la verdure :

— Que faites-vous là, Georges ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! Monsieur, je n'ose vous avouer que je songeais à Didon et que je l'attendais.

— Mais, reprit l'abbé, cette construction médiocre ressemble peu à la grotte dans laquelle se réfugièrent le héros et son hôtesse. Considérez aussi que l'orage n'est point menaçant comme le veut le poème. Il me semble même qu'il fait froid. Ces premiers jours de novembre sont rudes.

— Cependant ne croyez-vous pas que l'hiver même n'aurait pas éteint l'ardeur de ces deux parfaits amants ?

— Mon enfant, je l'ignore et je ne m'en soucie guère. Je lis avec vous une merveilleuse histoire qu'a imaginée le plus harmonieux des écrivains latins. Contentons-nous de ce bonheur. Vous n'êtes pas encore assez grand pour songer sérieusement aux folies de l'amour. Pour les commettre il faut avoir dépassé, depuis longtemps, l'âge de raison. Si votre père était en vie, pourriez-vous le porter sur vos épaules ?

— Non, répondit lord Georges, car on m'a répété qu'il était très gros.

— Rappelez-vous qu'Énée fit une longue course en prêtant

à Anchise le secours de son dos. C'était, comme vous le comprenez, un prince d'une vigueur exceptionnelle. Quand vous aurez acquis une telle force, vous pourrez désirer la rencontre de Didon. Mais il faut rentrer dans votre appartement, car l'heure du souper sonnera bientôt et il convient que vous fassiez honneur à M^{me} d'Auberville qui aura à sa table son neveu.

— Ce m'est une gêne, dit lord Georges, de voir M. de Bourville.

— Bon ! ce n'est pas un méchant enfant.

Ils étaient arrivés devant le perron. A travers les vitres du salon que déjà les lampes éclairaient, ils aperçurent un jeune gentilhomme de belle mine qui, brusquement, ouvrit la porte et cria :

— Venez vite, Monsieur l'abbé. Est-il prudent d'exposer vos douleurs à la fraîcheur de l'automne ? Chauffez-vous



devant la cheminée et que je connaisse enfin lord Georges dont ma tante célèbre la sagesse.

Lord Georges s'inclina devant M. de Bourville, qui lui rendit gravement son salut et ne put se tenir de rire :

— Il me semble, expliqua-t-il, que nous devrions bannir le cérémonial. Ne sommes-nous point camarades ? Je veux assister à votre toilette, si vous me le permettez. J'aurai ainsi la joie de parler avec vous avant le souper et d'échapper au sermon que me prépare ma tante. Ayez pitié de moi. Elle va descendre.

Déjà il montait l'escalier en courant. Pour n'être pas incivil et pour lui faire les honneurs de son logis, lord Georges courait plus vite que lui. Le bruit attira sur le palier le valet de chambre anglais qui en demeura étonné :

— Vite, mon garçon, lui dit M. de Bourville, habille ton maître !

Le grave serviteur se demanda s'il rêvait et, malgré lui, il s'empessa d'obéir à cet inconnu qui déjà s'était assis dans un fauteuil.

— Cette pièce est agréable, déclara-t-il. Son aspect virginal donnerait du piquant à une entrevue galante. Mais vous ne pouvez recevoir des belles ici. En ce moment, Saint-Germain est un désert et d'ailleurs ma tante n'eut jamais de jeunes amies. Ses chambrières mêmes sont vénérables et votre valet doit s'en plaindre.

— Il est marié, répondit lord Georges. Pour m'accompa-



gner, il a laissé en Angleterre sa femme et deux petits enfants.

— Il les retrouvera ; mais, en attendant le jour béni du retour, ne pensez-vous pas qu'il serait volontiers infidèle à son épouse ?

Le serviteur murmura quelques mots anglais et sortit.

— Vous l'avez blessé, expliqua lord Georges, en le croyant capable de commettre le péché.

— J'aurais dû deviner qu'il est vertueux, car il vous habille très mal. Je veux vous envoyer mon tailleur et aussi un adroit valet dont s'est défait un mari que je sais parce qu'il prenait trop les intérêts de sa femme.

— Je vous remercie de votre offre. Mais je suis content de mes vêtements et de mon domestique.

— Cependant, insista Louis de Bourville, vous êtes venu en France pour parfaire votre éducation. C'est le vœu de votre mère. Est-ce ma tante, l'abbé et votre valet qui vous donneront l'air de Paris ? Vous ne le prendrez qu'après d'une belle fille. Naguère, j'étais aussi gauche que vous l'êtes. Une petite personne m'a donné de l'assurance. Elle ne fit point mystère de notre liaison. Son portrait est sur ma tabatière. Voyez ! Se peut-il rien de plus blanc et de plus rose ? Souhaitez-vous une pincée ?

— Je vous rends grâce, balbutia lord Georges ; je ne prise pas.

— C'est un fâcheux défaut, continua M. de Bourville : il



faut priser, il faut boire, il faut aimer. Tout à l'heure, devant ma tante qui me donnera sa malédiction, je veux vous enivrer de vin de Champagne. Elle en possède de précieuses bouteilles que mon oncle avait réunies. Car il fut un si bon vivant qu'il en est mort. J'ai pour sa mémoire une profonde estime. J'ai connu mille aventures qui lui font honneur. Elles me furent racontées par des femmes aimables à qui il rendit hommage.

— Quoi ! Monsieur ! Vous badinez avec des personnes chez qui votre oncle...

— Elles étaient si jeunes quand il rendit le dernier soupir ! Les hommes d'un âge mûr se plaisent à offrir des conseils aux filles neuves. Nous donnons chez les dames qui ont l'expérience nécessaire pour nous former. C'est pourquoi nous trouvons souvent des belles qui parlent avec émoi de leurs débuts et qui conservent de la gratitude pour nos parents. Émilie m'a charmé tout d'abord parce qu'avant même de me connaître elle était attachée par de multiples liens à ma race...

— Émilie, interrogea lord Georges, est la beauté dont l'image orne votre tabatière ?

— Que non ! Émilie ne m'est chère que depuis quelques semaines. C'est une fille d'opéra de l'humeur la plus gaie. Deux lustres de plaisir ne l'ont pas encore attristée : car elle a vingt-cinq ans. Je voudrais vous mener chez elle ; je suis persuadé qu'elle dissiperait votre mélancolie. Peut-être votre mal est-il incurable. Seriez-vous amoureux ?

— Oui, dit lord Georges, et sans espoir.

— Peut-on savoir quel est le nom de votre belle ?

— Elle s'appelle Didon.



— Je ne la connais pas, mais je m'informerai de sa vertu.

Il était temps de descendre dans la salle du souper. Pendant le repas, M^{me} d'Auberville ne cessa de flétrir la conduite de son neveu Louis ; elle lui opposait l'existence calme de lord Georges. Quand on eut quitté la table, M. de Bourville prit gracieusement congé de sa tante et il dit tout bas à son camarade :

— Je vais chez Émilie. A bientôt !

Lord Georges dut bientôt reconnaître qu'il s'ennuyait cruellement dans la maison de Saint-Germain. Désespérant d'avoir jamais un duel ou d'aller au bal, il s'exerçait mollement à l'escrime et à la danse. Il s'intéressait peu aux descriptions de combats et d'armes qui sont dans l'Énéide. Il recherchait la solitude et, dans le parc blanc de neige, il songeait que bientôt, en Angleterre, on fêterait Noël. Il était plus triste d'être loin des siens.

Il avait dépassé les parterres et le rond-point où des amours de marbre semblaient grelotter. Il était arrivé près de la haie qui limitait les terres de M^{me} d'Auberville. Dans le jardin voisin, une femme criait :

— C'est beau ! C'est beau ! Je suis heureuse d'être ici !

Personne ne lui répondit et elle répétait :

— C'est beau ! C'est beau !

Lord Georges regarda cette inconnue qui aimait l'hiver et la neige. Elle se cachait dans un grand manteau garni de fourrures ; ses mains étaient dissimulées dans un vaste manchon. Mais, sous le capuchon, il était permis de voir son visage qui était le plus aimable du monde. Quand il l'eut aperçue, lord Georges comprit que Didon avait certainement une figure petite et fine, des yeux bruns, des cheveux d'or, des lèvres rieuses et rouges, des dents blanches et cruelles, un nez impertinent et sans noblesse. Il fit un beau salut, suivant les



préceptes de son maître à danser. Elle répondit par une révérence exécutée avec art.

— Monsieur, dit-elle, excusez-moi si j'ai crié fort. Mais



je viens de Paris et ce jardin dans la neige fit sur moi une vive impression. N'est-ce pas admirable?

— Il est vrai, répondit lord Georges.

— J'espère, ajouta-t-elle, que nous ferons bon voisinage. Car, ce printemps, j'habiterai cette maison. Je viens de l'acheter.

— Il est fâcheux que vous n'y demeuriez pas cet hiver.

— Vous ne parlez que par galanterie. Mais prenez garde. Je pourrais bien rester ici pendant une semaine si je n'y meurs pas de froid.

— Je souhaite, Madame, que vous ayez de hautes cheminées et du bois. Je reviendrais souvent, si vous m'y autorisez, près de cette haie.

— A bientôt, Monsieur.

— A bientôt, Madame.

Mais il ne s'éloignait pas et elle demeurait immobile.

— Madame, balbutia-t-il, je dois vous avouer que, depuis longtemps, j'ai le désir de connaître les terres que vous venez d'acquérir. Que diriez-vous si je franchissais cette haie?

— Je vous dirais, Monsieur, que c'est absurde. Car vous

trouverez, à cent pas, à gauche, une brèche fort commode. Mais déjà lord Georges avait franchi la haie.

— Madame, s'écria-t-il, je vous prie d'excuser la brutalité de ce procédé. Je ne suis pas Français. Je ne sais point comment il convient d'agir envers les femmes. Je suis né en Angleterre. Je suis lord Georges, comte de Birchington.

— Ah ! dit-elle, j'ai souvent entendu parler de votre père.

— Je l'ai perdu trop tôt. Cet été, ma mère a formé le dessein de m'envoyer en France. Je m'y sens tout seul. Vous l'avouerais-je ? Tout à l'heure, quand je vous ai rencontrée, j'étais sur le point de pleurer. Je sens bien que vous rirez de moi, car un homme ne doit pas verser des larmes. Mais je ne suis pas tout à fait un homme ; je suis, un peu, un enfant. M^{me} d'Auberville, auprès de qui j'habite, ne m'embrasse jamais. Je ne voudrais d'ailleurs pas qu'elle me caressât, car elle n'est ni jeune ni belle. Enfin, Madame, dans quelques jours on célébrera chez nous la fête de Noël. Il y a de joyeux repas. On échange des baisers sous le gui...

— Mais, Monsieur, répondit-elle, levez la tête ! N'apercevez-vous pas, au haut de ce chêne, une boule de gui ?

— Oui, Madame.

— Eh bien ! Monsieur ! Je suis prête à me conformer aux usages de votre pays.

Il s'élança, mais elle lui dit :

— Doucement ! Point de hâte barbare ! A la française !

Il connut le charme d'un baiser délicieux.

— Vous voyez, Monsieur, que nous savons fêter Noël et que vous ne devez pas regretter votre pays. Maintenant, partez ! Je ne saurais vous garder ici. J'attends ma mère. Mais placez votre soulier près de la brèche, le soir du vingt-quatre décembre, à minuit. Le lendemain, vous y trouverez peut-être un cadeau. Allez !

Ce fut en vain que lord Georges essaya, les jours suivants, de revoir l'inconnue. Mais, la nuit du réveillon, il apporta près de la brèche un joli sabot qu'il avait orné de fleurs. Il entendit dans l'ombre un bruit léger ; il lui sembla qu'une robe frôlait le gravier. Une voix l'appela :

— Venez ! Venez !

Une main le guida vers la demeure voisine. Il en sortit à l'aube.

Quelques heures plus tard, il revint vers la haie. Mais les volets et la porte de la maison étaient fermés. Il aperçut, près de la brèche, son sabot. Il y avait, au milieu des fleurs, une statuette de femme nue. Lord Georges l'emporta pieusement parce qu'il croyait en reconnaître les formes. Il la plaça sur sa table de travail et quand son précepteur lui demanda :

— Quelle est cette divinité ?

Il répondit simplement :

— C'est Didon. Je l'ai rencontrée.

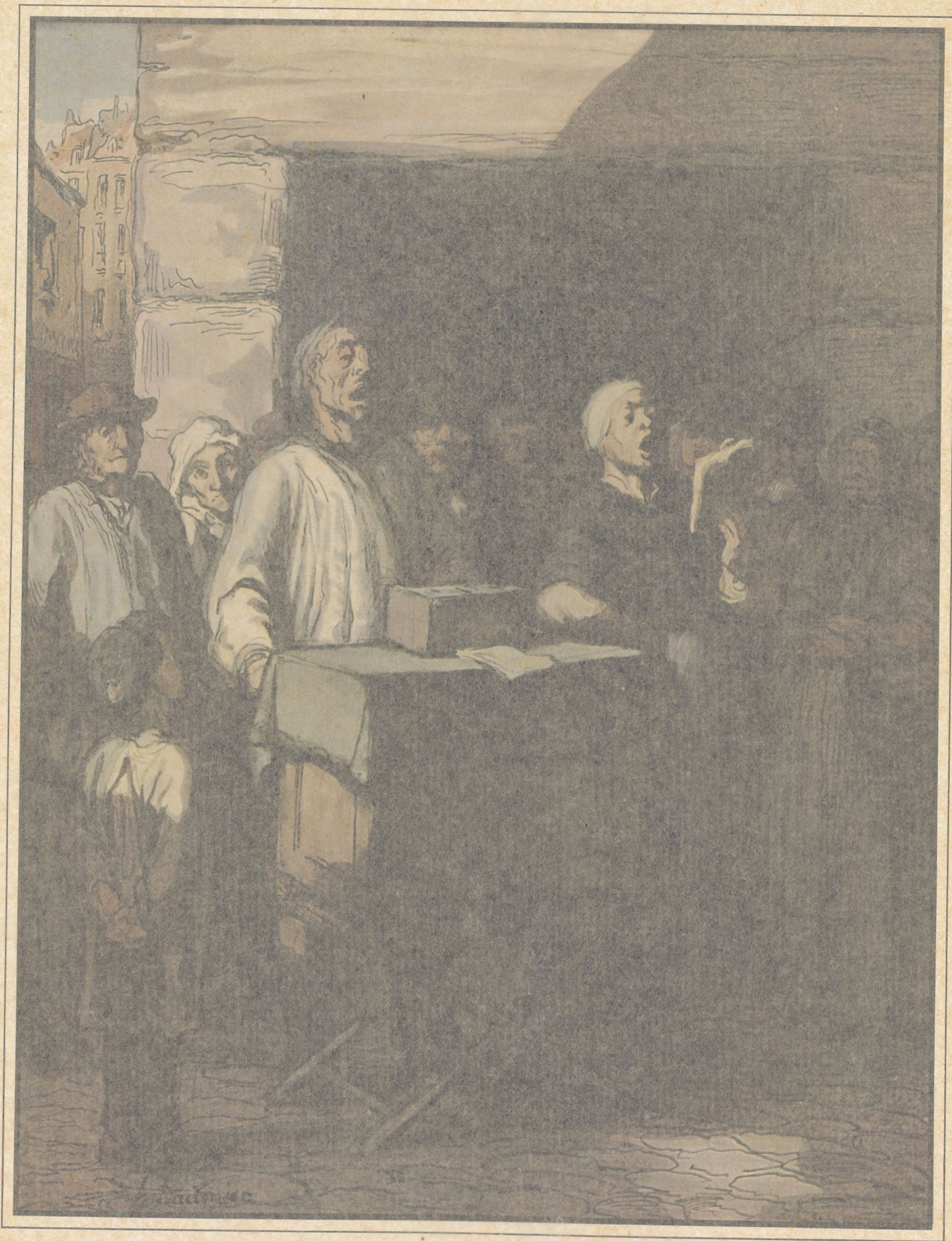
Un jour, M. de Bourville lui vint rendre visite et il s'étonna de voir là cette figurine de terre cuite :

— Je suis flatté, dit-il, que vous l'ayez achetée. Mais l'infidélité du sculpteur m'irrite. C'est, en effet, le portrait d'Émilie. Il est l'œuvre d'un élève de Clodion qui m'avait promis de n'en point vendre les reproductions. Hélas ! on ne saurait avoir confiance en personne !

— Il est vrai, répondit lord Georges en souriant.

NOZIÈRE





H. DAUMIER

LE JOUEUR D'ORGUE

(COLLECTIONS ARTISTIQUES DE LA VILLE DE PARIS)

(Aquarelle)

Ayuntamiento de Madrid

préceptes de son maître à danser. Elle répondit par une révérence exécutée avec art.

— Monsieur, dit-elle, excusez-moi si j'ai crié fort. Mais



je viens de Paris et ce jardin dans la neige fit sur moi une vive impression. N'est-ce pas admirable?

— Il est vrai, répondit lord Georges.

— J'espère, ajouta-t-elle, que nous ferons bon voisinage. Car, ce printemps, j'habiterai cette maison. Je viens de l'acheter.

— Il est fâcheux que vous n'y demeuriez pas cet hiver.

— Vous ne parlez que par galanterie. Mais prenez garde. Je pourrais bien rester ici pendant une semaine si je n'y meurs pas de froid.

— Je souhaite, Madame, que vous ayez de hautes cheminées et du bois. Je reviendrais souvent, si vous m'y autorisez, près de cette haie.

— A bientôt, Monsieur.

— A bientôt, Madame.

Mais il ne s'éloignait pas et elle demeurait immobile.

— Madame, balbutia-t-il, je dois vous avouer que, depuis longtemps, j'ai le désir de connaître les terres que vous venez d'acquérir. Que diriez-vous si je franchissais cette haie?

— Je vous dirais, Monsieur, que c'est absurde. Car vous

trouverez, à cent pas, à gauche, une brèche fort commode.

Mais déjà lord Georges avait franchi la haie.

— Madame, s'écria-t-il, je vous prie d'excuser la brutalité de ce procédé. Je ne suis pas Français. Je ne sais point comment il convient d'agir envers les femmes. Je suis né en Angleterre. Je suis lord Georges, comte de Birchington.

— Ah ! dit-elle, j'ai souvent entendu parler de votre père.

— Je l'ai perdu trop tôt. Cet été, ma mère a formé le dessein de m'envoyer en France. Je m'y sens tout seul. Vous l'avouerais-je ? Tout à l'heure, quand je vous ai rencontrée, j'étais sur le point de pleurer. Je sens bien que vous rirez de moi, car un homme ne doit pas verser des larmes. Mais je ne suis pas tout à fait un homme ; je suis, un peu, un enfant. M^{me} d'Auberville, auprès de qui j'habite, ne m'embrasse jamais. Je ne voudrais d'ailleurs pas qu'elle me caressât, car elle n'est ni jeune ni belle. Enfin, Madame, dans quelques jours on célébrera chez nous la fête de Noël. Il y a de joyeux repas. On échange des baisers sous le gui...

— Mais, Monsieur, répondit-elle, levez la tête ! N'apercevez-vous pas, au haut de ce chêne, une boule de gui ?

— Oui, Madame.

— Eh bien ! Monsieur ! Je suis prête à me conformer aux usages de votre pays.

Il s'élança, mais elle lui dit :

— Doucement ! Point de hâte barbare ! A la française !

Il connut le charme d'un baiser délicieux.

— Vous voyez, Monsieur, que nous savons fêter Noël et que vous ne devez pas regretter votre pays. Maintenant, partez ! Je ne saurais vous garder ici. J'attends ma mère. Mais placez votre soulier près de la brèche, le soir du vingt-quatre décembre, à minuit. Le lendemain, vous y trouverez peut-être un cadeau. Allez !

Ce fut en vain que lord Georges essaya, les jours suivants, de revoir l'inconnue. Mais, la nuit du réveillon, il apporta près de la brèche un joli sabot qu'il avait orné de fleurs. Il entendit dans l'ombre un bruit léger ; il lui sembla qu'une robe frôlait le gravier. Une voix l'appela :

— Venez ! Venez !

Une main le guida vers la demeure voisine. Il en sortit à l'aube.

Quelques heures plus tard, il revint vers la haie. Mais les volets et la porte de la maison étaient fermés. Il aperçut, près de la brèche, son sabot. Il y avait, au milieu des fleurs, une statuette de femme nue. Lord Georges l'emporta pieusement parce qu'il croyait en reconnaître les formes. Il la plaça sur sa table de travail et quand son précepteur lui demanda :

— Quelle est cette divinité ?

Il répondit simplement :

— C'est Didon. Je l'ai rencontrée.

Un jour, M. de Bourville lui vint rendre visite et il s'étonna de voir là cette figurine de terre cuite :

— Je suis flatté, dit-il, que vous l'ayez achetée. Mais l'infidélité du sculpteur m'irrite. C'est, en effet, le portrait d'Émilie. Il est l'œuvre d'un élève de Clodion qui m'avait promis de n'en point vendre les reproductions. Hélas ! on ne saurait avoir confiance en personne !

— Il est vrai, répondit lord Georges en souriant.

NOZIÈRE





H. DAUMIER

LE JOUEUR D'ORGUE

(COLLECTIONS ARTISTIQUES DE LA VILLE DE PARIS)

(Aquarelle)

Ayuntamiento de Madrid

Les Jeux Olympiques au Stade d'Athènes

Au temps de l'empire romain, un Athénien, nommé Atticus, se présenta devant l'empereur à Rome, — c'était le bon Nerva. — J'ai trouvé dans mes terres, lui dit le citoyen d'Athènes, alors soumise aux Romains, un grand trésor; qu'est-ce que j'en ferai? — Tu peux t'en servir, ordonna l'empereur. — Mais il est trop grand. — Alors, tu peux en abuser.

Atticus usa de la fortune qui lui était échue, mais il n'en abusa pas; et son fils Hérode, une fois en possession des grandes richesses dont nous venons d'indiquer l'origine, évita lui aussi de la gaspiller en débauches, ainsi qu'il arrive souvent aux gagnants des loteries. Hérode Atticus a rempli les pays grecs de théâtres, de bains, d'aqueducs.

Déjà, presque cinq siècles auparavant, l'orateur Lycurgue avait, le premier, préparé près de l'Ilisse le terrain qui, désormais, servait aux Jeux. Atticus, complétant cette œuvre, fonda le Stade Panathénaique.

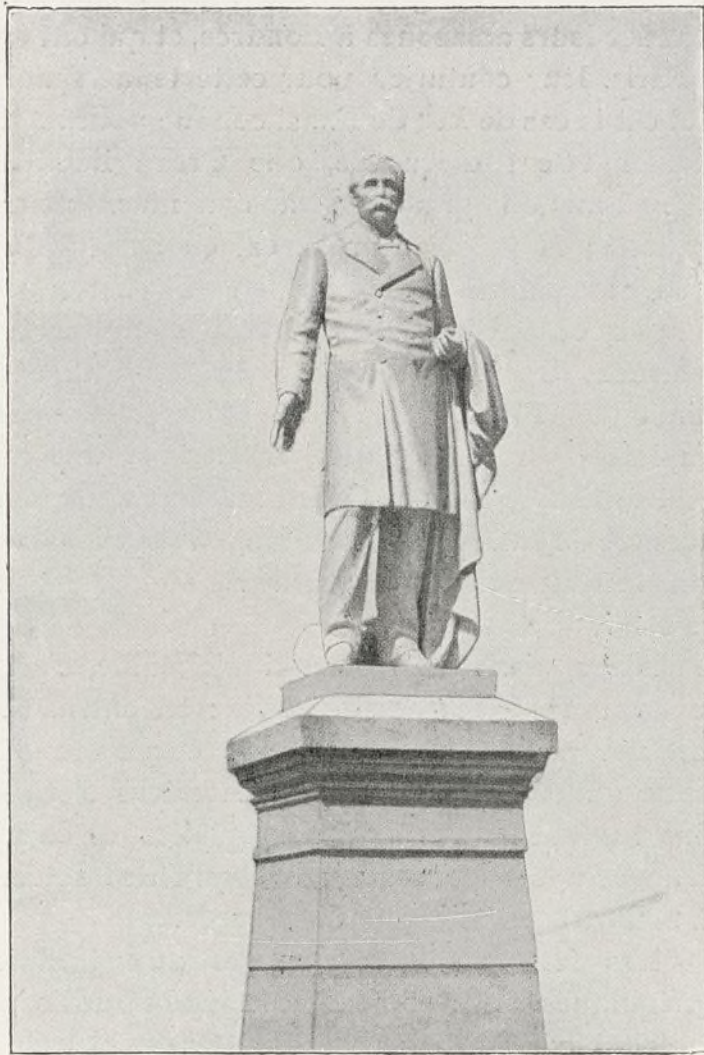
Mais ce spectacle magnifique ne devait durer qu'à peine deux siècles. Les invasions barbares ont mis fin aux exercices; les intempéries et les foudres à chauds voisins ont dénudé les flancs des collines du Stade.

Ce n'est qu'après des siècles que la Grèce, ressuscitée de la domination turque, a vu venir au jour les ruines éblouissantes de l'ancienne Olympie et se débayer les restes du Stade, malheureusement dépourvu de ses marbres.

Les belles réminiscences de l'antiquité prirent alors une nouvelle vie. On a voulu voir de nouveau ces Jeux Olympiques, qui étaient le charme de l'Hellade et faire revivre ce spectacle grandiose dans la capitale même de la nouvelle Grèce.

C'est en 1896 qu'eurent lieu les premiers Jeux Olympiques au Stade. Un enfant généreux de l'Épire Hellénique, un de ces riches marchands de l'Égypte qui pensent toujours à la mère-patrie, Georges Averoff, eut en cette occasion la belle idée de rendre au vieux Stade son ancienne splendeur, en le faisant rebâtir de nouveau sur le même emplacement et sur le même plan, en marbre. Cependant, lors des premiers Jeux, une partie minime seulement du grand édifice fut reconstruite en marbre. Des sièges provisoires en tuf, des bancs de bois complétaient la reconstitution.

Le grand succès des Jeux Olympiques de 1896, en donnant une nouvelle impulsion au sport international, a aussi donné du courage au généreux Averoff. Il a ouvert sa caisse toute large. Trois millions dépensés de son vivant ou légués après sa mort ont à peine suffi à rendre au Stade, éblouissant de blancheur, toute sa splendeur antique.



Statue d'Averoff,
restaurateur du Stade Panathénaique

Quelle mer de marbre sous les rayons étincelants du soleil de l'Attique! Huit mille huit cents mètres cubes ont été détachés des flancs de la montagne et transportés au Stade. Averoff avait bien le droit d'être fier de cette reconstruction colossale du Stade d'Hérode Atticus et la ville d'Athènes, en lui élevant une statue devant les Propylées de son édifice grandiose, qui peut contenir cinquante mille spectateurs, n'a fait que manifester une reconnaissance bien naturelle. Averoff est ainsi devenu le gardien immobile, la sentinelle en marbre du Stade.

C'est dans cet édifice somptueux que la Grèce a invité de nouveau ses hôtes en 1906. Tout y était beaucoup plus grandiose qu'en 1896. Une loi spéciale, votée entre temps, avait ordonné la célébration des Jeux Olympiques dorénavant tous les quatre ans. Un Comité, présidé par S. A. R. le Prince héritier Constantin, avec le professeur de l'Université Lambros comme secrétaire général, avait pourvu à tout. Environ mille athlètes, accourus de tous les coins du monde, entrèrent au Stade, fourmillant de spectateurs, en parade, et baissèrent leurs drapeaux nationaux devant le trône en marbre du roi des Hellènes au milieu des acclamations frénétiques de la foule. Tous les jours des

Jeux, la même frénésie au Stade, la même joie dans les places et les rues pavoisées des drapeaux de toutes les nations, aux théâtres, sur la plage du Phalère, où ont eu lieu les sports nautiques.

Ce furent de beaux jours d'idéal et de joie spontanée. C'était la romance amalgamée à la réalité. C'étaient les noces du passé avec le présent sur un sol purement classique.

Ce n'était plus la Grèce moderne enserrée dans ses frontières restreintes qui donnait l'hospitalité aux nations civilisées. C'était la grande Hellade du passé, avec ses souvenirs classiques, qui tendait la main à la civilisation nouvelle.

De semblables solennités ont, en Grèce, un caractère incomparable et prennent des proportions qu'elles ne pourraient atteindre nulle autre part.

Ailleurs, dans ces villes gigantesques d'Europe et d'Amérique où l'idéal est absorbé par les grands intérêts de la rude réalité, on se heurte à chaque pas à tout le prosaïsme de la vie quotidienne. Tout au contraire, dans la Grèce moderne, comme chez les Hellènes de l'antiquité, on laisse presque totalement de côté en des pareilles circonstances la vie du jour, on oublie les affaires, les soucis et le reste pour s'adonner à l'immense joie causée par un spectacle extraordinaire. La fête pour la fête, voilà le programme adopté par chacun, et chacun revient aussi inconsciemment au passé et veut embrasser l'avenir avec optimisme.

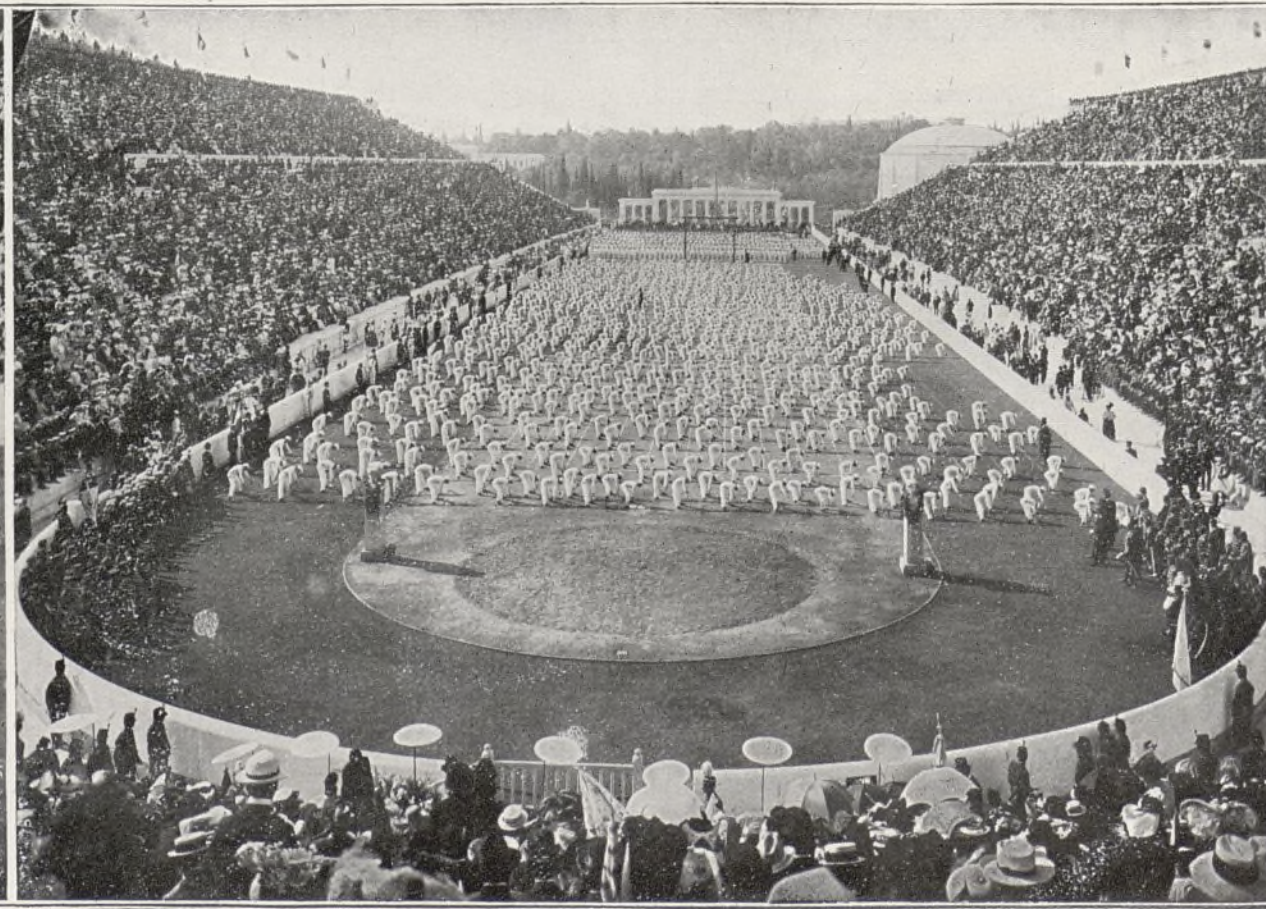
C'est pour cette raison que des fêtes pareilles s'imprègnent d'une naïveté de chauvinisme frappante, d'une couleur, d'un nationalisme aux traits vraiment grandioses, doublé d'une hospitalité sans exemple. Les étrangers se sentent traités en frères plutôt qu'en hôtes.

C'est la même *Philoxenie* que les spectateurs des Jeux Olympiques de 1906 ont trouvé avant ou après les beaux jours d'Athènes partout dans cette Grèce, qu'ils ont pu parcourir en tous sens. Grâce aux facilités de voyages accordées par le Comité des Jeux Olympiques, par les Sociétés des bateaux à vapeur et des chemins de fer, ils ont pu visiter les sites archéologiques et historiques, admirer les beautés naturelles du pays et partir en bons amis de la Grèce.

La nouvelle Olympiade de l'année prochaine nous promet les mêmes attraites, les mêmes surprises, les mêmes émotions. Une fois de plus, en effet, l'Europe et le monde entier vont se retrouver au Stade d'Hérode Atticus et d'Averoff au printemps de 1910 et le programme des réunions et des concours promet encore de splendides journées, que terminerons d'inoubliables apothéoses. Nous y reviendrons.



L'Equipe des jeunes filles danoises au Stade Panathénaique



Exercices gymniques des écoliers d'Athènes au Stade Panathénaique

La Mode

Avec le solstice d'hiver, nos hésitations d'élégances sont terminées. Nous connaissons maintenant tous les décrets de la Mode et nous profitons pleinement de ce qui fut créé et combiné pour nous rendre toujours plus séduisantes. Décembre n'est-il pas aussi le mois des surprises après avoir été celui des Saturnales ? Et s'il fut placé dans l'antiquité sous la protection de Vesta, ne célèbre-t-il pas, en nos siècles, la déesse du luxe, des richesses, des prodigalités éblouissantes, autrement adorée, servie et entourée que ne le fut jamais la classique déesse du feu ? Il semble que toute préoccupation décevante doive être bannie de ces jours où les plaisirs mondains, les réunions de famille absorbent nos pensées et nos moments. Et si nous songeons qu'il y a encore des malheureux autour de nous, c'est pour les soulager, leur donner aussi leur part de ces joies de la saison. Car jamais la charité n'ouvre plus largement son manteau qu'en ce mois de Noël.

La grande dispensatrice de tant de joies c'est la femme, en ce sens, la plus heureuse, la mieux partagée. Elle donne, elle donne... sans compter, ses sourires illuminés à ceux qui l'admirent, de l'or aux pauvres, des jouets aux tout-petits, des souvenirs plus précieux aux grands, et le rayonnement de sa beauté se penche encore vers les aîeules qui retrouvent en elle la vision de leur jeunesse. La femme est le centre attirant autour duquel on se réunit, la séduction qui groupe tous les cœurs. Et comment n'exercerait-elle pas cette fascination quand Green crée pour elle des merveilles si recherchées ? Que n'a-t-il imaginé, combiné pour les gracieuses privilégiées s'envolant, dès nos premiers frimas, vers un ciel plus clément ? Vous rappellerai-je ses pelletteries rares, travaillées artistement que nos jolies frileuses emportent pour les heures du coucher de soleil au littoral méditerranéen, pour la traversée de la mer bleue, et même pour les soirées exquises et tièdes du ciel algérien ? Et nous retrouvons, à l'orée de l'hiver, sur nos transatlantiques toutes les jolies de nos fées parisiennes, toutes les exquises somptuosités de la rue de la Paix. Le « Charles-Roux » nous semble être devenu le rendez-vous de ces « émigrantes » de grande allure, de haute-cour, qui se font une joie de décentraliser le luxe, les grâces et les plaisirs. Paris n'est plus seulement sur les bords de la Seine, mais parmi l'aménagement idéal du navire qui l'emporte au-delà des mers dans tout le confort rêvé, dans le cadre artistique qu'il lui faut, qui lui plaît.

Et tandis que naviguent vers l'Algérie ou vers le Caire, nos belles voyageuses, de très aristocratiques Parisiennes se laissent séduire par le charme si doux de Pau, la ville abritée contre les intempé-



AU BOIS. M^{lle} de F...
Une amazone de GREEN (Photo H. Manuël).

ries et toute épanouie au soleil de la Gascogne. Pour cette villégiature, dont un des moindres attraits sont les chasses aux renards, Green a préparé d'admirables amazones dont il possède seul le secret ; et combien en sont heureuses parmi nos riding-women obligées jusqu'à présent de commander leurs amazones à Londres, et qui ont enfin, à Paris, leur couturier pour cette tenue spéciale ! Tel est le cas de M^{lle} de F... si connue pour sa grâce et son talent d'écuyère, que Green habille de striped-melton gris-clair, à col noir, pour la jaquette ; la jupe, écourtée, est en safety-skirt, à tablier ; la culotte de dessous, en whip-cord ; bottes vernies et petit chapeau rond complètent cet ensemble d'une correction parfaite, d'un cachet inimitable. M^{lle} D..., de la haute société anglaise, emploie les mêmes tissus, mais dans une autre teinte, grisaille celle-ci. Quant aux habits de chasse à courre de la Duchesse de N..., Green les coupe dans le drap cuir vert, couleur de son équipage et les souligne de noir.

Alors, dans la forêt qui s'effeuille, c'est la puissante manifestation de la vie : les chiens s'agitent, les chevaux frémissent, le cor ébranle les échos endormis, amazones et cavaliers s'effacent sous les voûtes des arbres séculaires et ce n'est qu'après une folle chevauchée qu'on se retrouve au moment de l'hallali et de la curée.

Les femmes, fidèles encore aux traditions cynégétiques, ont adopté avec la jupe plutôt courte le véritable habit de chasse à longue queue traînant sur la selle ; la veste est ouverte sur un gilet aux couleurs vives ; quand il fait froid, on ajoute le court paletot de peau de bique ; lampion galonné, bottes vernies, gants de peau de daim blanc : en accessoires. Pour les hommes, c'est toujours la redingote droite avec parements, col et pattes de poche, et galon de vénerie ; dans la ceinture est glissé le couteau de chasse ; cape de velours noir avec nœud en soie moiré et visière étroite ; le bouton, à la devise de l'équipage, la cravate de piqué blanc uni, les gants blancs, les bottes dites de Chantilly.

Enfin, déjà les amazones d'été sont en préparation et nous verrons au Bois de délicieuses nuances claires et chinées... Mais c'est prévoir bien tôt ! Et, pour nous en tenir à l'actualité intéressante, signalons les robes créées par Green pour M^{lle} Blériot lors de son voyage à Buda-Pesth et à Vienne ; pour M^{lle} Paulhan quand elle fut en Belgique, en Angleterre. Ces costumes d'aviation se composent d'une jupe de voyage se transformant, par une ingénieuse combinaison, en culotte ; la veste est de lainage épais, léger et chaud, la nuance est bruyère mélangée : heatherd-mixture, pour être plus exacte.

Cheval ! Aviation ! tout le passé, tout l'avenir... Green les réunit rue de la Paix avec sa maîtrise habituelle. C'est vraiment notre grand couturier ès-sport.

Un des luxes de cette fin d'année est le bijou. Depuis que des imitations parfaites ont permis de monter des pierres d'un prix très inférieur à celui des pierres fines, avec autant d'art et de soin qu'on en apportait jadis aux plus beaux bijoux, nos joailliers du XX^e siècle s'efforcent d'égaler pour les pièces rares les joailliers du XVIII^e siècle. Les vestiges séculaires que nous recueillons à grands frais portent tous la marque d'une main habile. Que ce soit meuble, marbre, bronze, argenterie, bijou, peinture, monture en tout genre, chaque objet a un caractère personnel inimitable. Les pendentifs sont, parmi les bijoux modernes, ceux qui se prêtent le mieux à ces copies du genre ancien. C'est le bijou du soir par excellence. On le suspend à un fil de perles, à une chaînette de platine, à un ruisseau de diamants, mais nos coiffures réclament aussi leur luxe précieux ; de très jolis bijoux se posent, en effet, au milieu de la masse légère des cheveux : des bandeaux de front larges de deux doigts, en or, en pierreries, en émail sont la folie du jour. On en met dans toutes les corbeilles élégantes. Enfin, le mélange des pierreries, des émaux, des perles compose des bijoux ravissants qui accompagnent nos robes du soir, des



MANTEAU DU SOIR
Création de la Maison BUZENET, 14, rue La Boétie. (Cl. Robertson)

merveilles... surtout quand elles sont dues à l'imagination féconde et artistique d'Agnès. Un exemple entre mille : cette toilette de tulle rose de Chine sur liberty blanc, avec un adorable mouvement de drapé, voilant une dentelle vieil argent, tandis que la cuirasse et la bordure de la robe sont brodées de perles nacrées roses, du même ton. Ceinture de liberty et un peu de dentelle d'argent au décolleté.

Tout à fait exquise pour jeune fille une mousseline de soie rose enveloppée et fleurie de muguet rose. Et encore, dans cette teinte printanière si gaie, si seyante aux lumières, une mousseline rebrodée de jais avec un art et une légèreté infinies, drapée mollement, et tout endentellée au corsage.

Créée encore par Agnès et de très grand style, une robe Louis XVI. Le liberty bleu ancien s'en incruste de dentelles d'argent ; de gracieux paniers s'ébauchent, en mousseline de soie blanche, pour rattraper leurs plis en des bouquets de roses rococo. Le corsage drapé est ceinturé de liberty ; son décolleté se souligne de point d'Alençon sur mousseline de soie et sa petite manche ancienne s'envolante de la même précieuse dentelle.

Impossible de mettre sur ces toilettes si parisiennes un manteau banal. Agnès a donc imaginé un manteau de cour remplaçant l'écharpe, en mousseline orchidée ourlée de chinchilla et toute rebrodée de perles teintées, — un rêve ! Si nous laissons cette région des hautes élégances du soir pour admirer celles du jour, nous voyons dans ces salons de la rue Auber, rendez-vous de toutes nos Parisiennes, un manteau de drap parme à gros boutons de drap orné de broderies ton sur ton aux épaules et aux revers. Puis ce manteau drapé en velours améthyste doublé de vert ancien, par une idée très originale et d'un effet fort heureux.

Ceci me ramène aux vêtements du soir qui sont tous, cette saison, de fastueux modèles comme on n'en imaginait guère que dans les contes de fées. Quel qualificatif pourrait-on, en effet, appliquer à cette combinaison de faille et de fourrure admirée sur les belles épaules de M^{lle} Yrven, du Palais-Royal, et signée Chanel ? Cette faille rose imprimée de dessins cachemire est rayée de bandes de renards blancs entre lesquelles la soie miroite ; deux renards blancs se croisent sur une épaule, laissant libre l'autre bras et tout l'ensemble se drape de façon inédite et imprévue. C'est une trouvaille.

D'une note plus calme, mais d'une non moins grande élégance, ce manteau de loutre, croisé, à l'immense col, aux revers et à la bordure de skungs ; le manchon de skungs est coupé de panne noire, le tout doublé d'un satin parme à impressions de velours ciselé, car telle est la distinction très marquée et très remarquable de Chanel, c'est



Création de la Maison AGNÈS (M^{me} Havet, directrice), 7, rue Auber, Paris.
(Cl. Félix.)



Modèle de la Maison M. RIVAIN et C^e
11, rue Scribe, Paris.
(Cl Félix)

que ses doublures sont artistement harmonisées au genre du vêtement et répudient la banalité. Tout est marqué au coin du goût le plus sûr et le plus sincère.

Et se réalise ainsi la prédiction faite au début de la saison sur la renaissance de la soie, la soie si éminemment française, féminine et aristocratique. On en porte beaucoup sous les grands manteaux de fourrure, ce qui nous permet de nous trouver à l'aise et très habillées dans un salon dès que nous avons enlevé notre vêtement de rue ou de voiture. La combinaison de la jupe ronde en soie, à peine plus longue que la jupe de laine, permet de sortir à pied et de conserver la liberté de ses mouve-

ments. Au reste, draps de soie, côtelés, ottomans, moires, velours, sont assouplis comme un linon désapprêté et on en fait des costumes tailleur exquis, d'un degré plus élégant que les costumes de lainage. Ajouterai-je que le jupon de soie nous est revenu en vainqueur, mais très simple, sans fanfreluche, la ligne conservant toute sa mise en valeur; c'est le triomphe des gaines d'une merveilleuse souplesse et des maillots d'une flexibilité idéale, que nous devons au talent de M^{me} Guillot. Et quelles exquises choses que les lingerie combinées par cette artiste! Motifs rares, pièces de musées, bonnets anciens rehaussés de points précieux, coiffes bretonnes travaillées minutieusement, tout a été étudié et interprété par elle pour l'ornementation de ces lingerie. Signalons la coupe spéciale de "dessous" neigeux possédant tous un inimitable cachet de la ligne. Voilà d'artistiques parures, étreintes intimes bien faites pour ravir toute jeune fille, toute élégante raffinée. Parmi les dernières créations de M^{me} Guillot, les tea-gowns sont d'un charme, qui évoque les harmonieuses draperies antiques. Leur esthétique est si parfaite que nos grandes artistes qui les ont adoptées, les conservent comme robes de dîner dans l'intimité.

Tant de séductions, tant de luxueuses beautés, d'admirables joliessees peuvent-elles nous laisser indifférentes? Non, et si la vie parisienne est intense pendant cette saison, si le tourbillon mondain nous emporte malgré nous loin des rêves calmes et des pensées reposantes, sachons nous arrêter un instant pour nous rappeler le Réveillon naïf qui, jadis, agitaient gaiement la nuit de Noël. On dit : Le Réveillon est mort! Non, ce qui émane de la poésie, de la légende du passé, de nos

souvenirs d'autrefois, de la bonne joie française ne peut mourir. Il dort seulement. Sortons-le de son assoupissement, rénovons-le : simple ou luxueux, modeste ou somptueux, que le Réveillon remplisse chaque maison de sa franche et magnifique gaieté, de ses souhaits exubérants! Et vivent à jamais nos belles traditions!

Qu'ils nous restent aussi les gracieux envois, les surprises inédites qui transforment toute cette fin d'année en une période délicieusement puérile. Car nous aimons par-dessus tout le luxe des fleurs qui nous arrivent de toutes parts, enfermées de façon fort rustique en des paniers de Nice, — et les fantaisies sucrées, bonbons classiques et nou-

veaux. Pour ces dernières gâteries, la signature de Seugnot fait toujours miracle; nul ne fait mieux que lui, en effet, ce qui nous charme, et ne réunit un pareil luxe de bibelots rares et artistiques destinés à enfermer de telles douceurs. Et nous sommes tous plus ou moins de grands enfants devant ces menues joies, les meilleures peut-être. C'est Noël.

LAURENCE DE LAPRADE



Dédié aux élégantes

Trois choses sont indispensables à une maison pour conquérir la notoriété et la conserver toujours : la qualité des produits qu'elle livre, la confiance qu'elle inspire et sa loyauté.

En fondant la Parfumerie des Orchidées en plein quartier élégant, 245, rue Saint-Honoré, Lenthéric les inscrit à son programme : faire *vrai*, donner *bon et beau*, servir *loyalement*. Sa grande réputation, si rapidement établie, vient assurément de là et de cette confiance qu'il a su inspirer par sa constante loyauté.

Les Parisiennes et toutes les femmes élégantes du monde entier, savent ce qu'elles lui doivent, pour ses conseils toujours désintéressés, aussi viennent-elles sans cesse le consulter sur les soins à donner à leur visage, à leur chevelure, à leur coiffure et à toute leur personne.

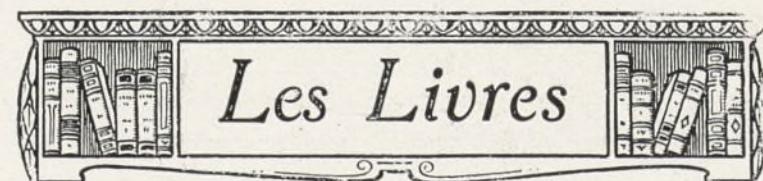
Elles savent aussi par expérience que tous ces produits sont de qualité supérieure et tiennent toujours plus qu'ils ne promettent. En effet, c'est grâce à sa *Rosée Orkilia* (franco 5 fr. 85) sans rivale pour raffermir, assouplir et rafraîchir la peau, effacer les rides, qu'elles doivent leur jeunesse persistante; c'est sa *Crème Orkidée* (franco 3 fr. 50) qui enlève les feux de leur visage, adoucit, satine leur épiderme; c'est sa *Poudre Orkidée* (franco 3 fr. 50) rafraîchissante et bienfaisante, qui donne à leur peau ce délicat velouté et la préserve des mauvais effets de l'air vif.

C'est aussi grâce à son *Lait du Tintoret* (franco 5 fr. 85) qu'elles évitent le hâle, font disparaître leurs taches de rousseur et donnent cette blancheur diaphane à leur épiderme.

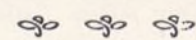
Avec ses parfums naturels qu'il tire à grands frais des fleurs en pleine floraison, elles joignent à leur élégance, cette élégance suprême du parfum pénétrant qui attire, charme et retient, ce parfum qui fait penser aux plus belles fleurs et donne à celles qui s'en imprègnent une puissance irrésistible.

C'est à cet ensemble de choses, que la femme vraiment fine et élégante ne trouve pas ailleurs réunies, que la maison Lenthéric tient aujourd'hui la première place à Paris.

MARQUINETTE



Avec *Le plaisant Abbé de Boisrobert*, fondateur de l'Académie française, 1592-1662, que publie le *Mercure de France*, M. Emile Magne poursuit, selon sa méthode de rigoureuse exactitude, la reconstitution si nécessaire de la Société française au XVII^e siècle, heureusement commencée par ses ouvrages précédents : *Scarron et son Milieu*, *M^{me} de Villedieu*, *M^{me} de la Suze et la Société précieuse*. En même temps qu'une biographie savante et enjouée de Boisrobert, secrétaire et familier du cardinal de Richelieu, l'homme le plus spirituel de son temps, le Mécène de toutes les infortunes littéraires, le fondateur véritable de l'Académie, on trouvera dans ce travail, une physionomie curieuse et vivante des milieux dans lesquels il évolua. M. Emile Magne sait rendre l'érudition séduisante. De là le succès de son œuvre.

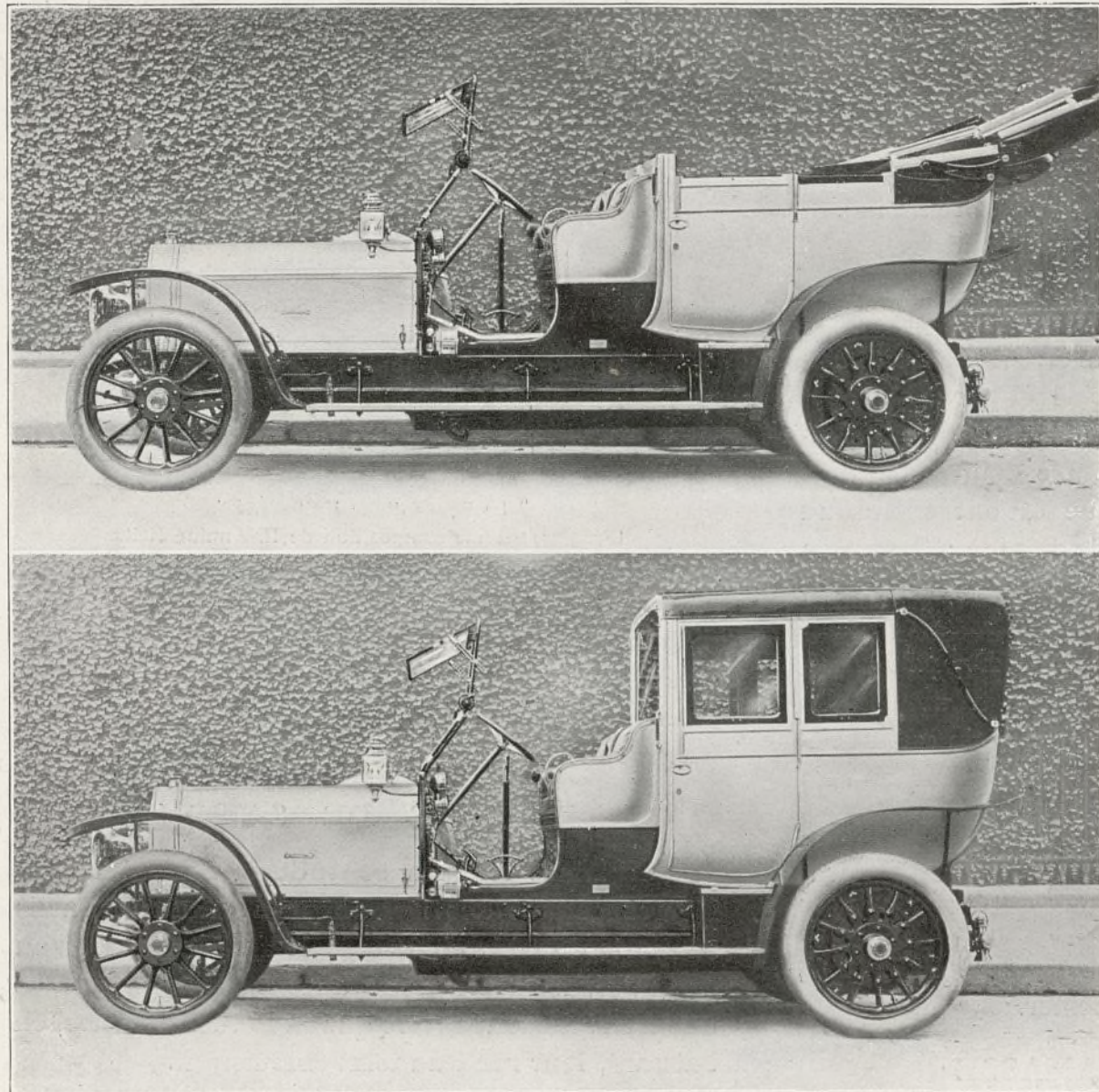


Nous publierons le mois prochain le compte rendu bibliographique des dernières nouveautés.

La Voiture de tourisme idéale

Sous l'impulsion causée par le développement de l'automobilisme, la carrosserie française a été amenée à multiplier en ces dernières années les innovations et les progrès de toute sorte.

Elle a réussi à solutionner tous les problèmes



Phaéton-landaulet-limousine de Belvallette et C^e

posés par la traction mécanique, et cela sans perdre sa réputation de bon goût, si justement répandue dans le monde entier.

Cette évolution n'était pourtant pas sans présenter des difficultés considérables et même des périls. Le maintien des traditions d'élégance en

présence de problèmes d'ordre avant tout pratique a exigé de nos carrossiers des recherches et des études fort intéressantes. Nous nous proposons de les examiner ici dans une série de petites chroniques illustrées.

Nous commençons par le phaéton-landaulet-limousine de Belvallette représenté sur les figures ci-contre, et qui nous paraît pouvoir être considéré comme solution la plus parfaite d'une question souvent étudiée, — celle de la voiture de tourisme modifiable suivant l'état de la température. Grâce à un capotage breveté, qu'une seule personne peut aisément manœuvrer, l'élégant phaéton se transforme instantanément en une confortable limousine aux lignes impeccables, et dont l'ensemble est d'une rigidité absolue et constante.

La voiture est complétée par un dispositif qui ne figure pas sur nos gravures : un tendelet mobile reliant la capote au pare-brise et formant avec celui-ci un ensemble également rigide, abrite le mécanicien et complète en temps de pluie et en hiver l'harmonie et le confort de la limousine.

On peut dire qu'avec cette carrosserie aussi élégante qu'ingénieuse, la Maison Belvallette et C^e

a réalisé la voiture de tourisme idéale.

La Maison Belvallette et C^e a été fondée en 1804 : c'est la plus ancienne fabrique de voitures de Paris. Cela ne l'empêche pas, on le voit, de s'occuper avec succès des innovations les plus modernes.

Chronique Immobilière

A la demande d'un grand nombre de nos fidèles lecteurs et abonnés, nous avons décidé de faire dans chaque numéro du *Figaro Illustré* une chronique immobilière, où nous traiterons toutes les questions se rattachant à la propriété urbaine, rurale et d'agrément : construction et acquisition d'immeubles, lotissement de terrains, plans et devis de constructions, ouvertures de crédit pour construire, placements hypothécaires, etc., en un mot tout ce qui se rapporte à la propriété immobilière.

Nos lecteurs pourront en toute confiance, soit par écrit, soit verbalement, s'adresser à nous. Nos conseils, renseignements ou consultations sont entièrement désintéressés. Nous indiquerons un choix d'immeubles de rapport, domaines et autres propriétés à vendre à des conditions avantageuses. Par contre, nous nous mettons à la disposition des propriétaires qui voudront bien nous confier la vente de leurs propriétés, pour les signaler dans notre chronique.

En relations directes avec des Sociétés financières, Compagnies et groupes de capitalistes, et aussi de personnes qui nous chargent de leurs placements, il nous est permis de réaliser aussi discrètement que rapidement, toutes demandes d'emprunts hypothécaires, quelle qu'en soit l'importance. Nous traitons ces opérations à un taux bien inférieur à celui du Crédit foncier tout en consentant 60 à 70 pour cent de la valeur du gage offert, suivant sa nature. Nous prêtons aussi en deuxième et troisième rangs, sur usufruits, nues-propriétés, etc.

Nous recommandons les affaires suivantes :

Locations bourgeoises de 750 à 850 francs. — 3 bonnes boutiques. Baux. Maison moderne. Rapport 15.400 francs. Prix 195.000 francs. Moitié comptant, le solde à 4 0/0.

Carrefour boulevards Montparnasse et Raspail. Maison moderne, pierre. Surface 263 mètres. Locations 800 à 1.200 francs. Rapport 14.600 francs. Prix 200.000 francs.

IX^e arrondissement. Près place Châteaudun. Maison, surface 671 mètres. Jardins voisins. Belle vue. Locations 900 à 1.250 francs. Rapport 20.600 francs. Prix 280.000 francs.

Square Moncey. Maison pierre, un appartement par étage. Façade 20 mètres. Porte cochère. Tout loué par baux. Rapport 21.000 francs. Prix 290.000 francs.

Rue de Courcelles même. Maison angle. Tout le confort. Deux entrées, 2 boutiques, 2 appartements par étage 2.000 francs. Rapport 36.000 francs. Prix 550.000 francs dont 300.000 à 4.25.

Avenue de Wagram. Carrefour angle de deux rues. Maison de rapport, moderne, 4 boutiques, 20 fenêtres de façade par étage. Locations de 2.500 francs. Tout par baux. Rapport 54.000 francs. Prix 800.000 francs dont 400.000 au Crédit foncier.

A la Madeleine même (boulevard). Maison. Tout le confort moderne. 3 boutiques, 2 appartements par étage 1.500 à 3.700 francs. Façade 37 mètres. Rapport 58.400 francs. Prix 900.000 francs dont 700.000 à 4.15.

Avenue des Ternes. Angle. Maison construction 1^{er} ordre, tout loué par baux, 2 appartements par étage. 3.000 à 4.000 francs. Rapport 68.900 francs. Prix 1.000.000 francs.

Place Trinité. Maison moderne. Surface

1.304 mètres. Tout loué par baux de longue durée, locataires de 1^{er} ordre. Rapport 96.500 francs. Prix 1.550.000 francs.

Gare Saint-Lazare. Immeuble moderne, tout le confort, 2 appartements par étage, 6 à 9.000 francs. Boutiques et sous-sols 44.000 francs, longs baux. Immense façade sur place et 2 rues. Peut convenir pour banque ou grande administration. Surface 580 mètres, 7 étages, 2 étages de sous-sols et caves. Prix demandé 2.500.000 francs.

Avenue de l'Opéra même. 2 façades. Surface 451 mètres. Façades 39 mètres. Prix 2.100.000 francs.

Un immeuble, 105 mètres de façades sur l'Avenue et 2 autres rues. Prix 5 millions.

Nous avons preneur, paiement comptant, pour un beau château, historique si possible (600.000 à 1.000.000), à 2 heures maximum de Paris. On ne recherche pas le revenu, mais on désire : beau parc et demeure princière.

Adresser la correspondance, ou voir le rédacteur de la Chronique Immobilière du *Figaro Illustré*, M. Léon Gamotot, à ses bureaux, 28, rue Montpensier (Palais-Royal). Téléphone 268-57.

Tous les jours, de 9 heures à 10 heures (matin) ou de 4 à 6 heures (soir).

Notes et Informations

NOTRE ENCARTAGE

Nos lecteurs trouveront dans ce numéro un spécimen des jolies planches qui composent le nouvel album de Sem intitulé « Célébrités contemporaines et Bénédicte ». On sait que l'excellent artiste a expliqué lui-même, dans une amusante préface, l'idée qui lui inspira ce titre : « Pour réunir tant de gens de cette importance, si occupés et si difficilement mobilisables, j'ai craint que mon modeste talent ne fût une attraction tout à fait insuffisante... Alors pour les décider, j'ai eu l'idée de leur offrir un verre de cette fameuse *Bénédicte* qui, comme l'élixir du bon père Gaucher, d'Alphonse Daudet, « vous ensoleille tout l'estomac ». Et tous ont répondu à mon invitation avec l'empressement le plus flatteur. »

L'album présente en une galerie fort divertissante de lithographies en couleurs, les silhouettes de Brasseur, Massenet, Santos, Coquelin, Doyen, Rochefort, Sem lui-même, etc.

Les personnes qui, séduites par le spécimen qu'elles trouveront dans chaque exemplaire de ce numéro, désireraient posséder l'album complet, n'auront qu'à s'adresser à Paris, 76, boulevard Haussmann, à la Salle des dépêches ouverte librement au public dans l'agence Bénédicte.

Pour recevoir l'album par envoi postal recommandé, il suffit d'en faire la demande (en joignant 0 fr. 50 en timbres pour tous frais) à la même adresse ou à la Société *Bénédicte* à Fécamp.

CADEAUX ARTISTIQUES

Voici une idée qui séduira plus d'une lectrice, pour les cadeaux de Noël et du nouvel An. Offrez un fauteuil en tapisserie au point : c'est la grande vogue actuelle, vogue qui se justifie à la fois par le cachet artistique et par la solidité de cet article, — par sa rareté aussi, dira-t-on.

Heureusement, la maison Sajou, 74, boulevard Sébastopol, a réuni depuis quatre ans tous les documents possibles pour la reproduction des plus beaux modèles authentiques. Sajou possédait déjà, on le sait, la plus belle collection de tapisseries échantillonnées. Aujourd'hui, à côté de sa maison d'ouvrages de dames et de broderies, il a plus de cent modèles de fauteuils entièrement exécutés qui lui servent de types pour produire des meubles en tapisserie au point, depuis les meilleur marché jusqu'aux plus riches. Le mois dernier, une erreur de mise en pages nous avait fait omettre une des

deux parties du beau modèle ci-dessous. Nos lectrices seront heureuses de le retrouver complet.



Fauteuil tapisserie au point, modèle de Sajou (Dossier)



Fauteuil tapisserie au point, modèle de Sajou (Siège)

Mais, en tout cas, une visite aux magasins de Sajou s'impose avant tout achat d'étrennes.

NOËL D'IMPÉRATRICE

Quelle grande dame, quelle puissante reine oserait souhaiter pour son Noël une parure plus magnifique que celle entrevue, ces jours-ci, chez l'artiste joaillier Soury, 2 et 10, place de la Madeleine ? C'est, d'ailleurs, une parure princière, à la lettre, et qui rayonna naguère sous les lustres de plus d'un palais royal.

Une quarantaine de perles, sur un seul rang, mais quelles perles ! Les plus petites ont la grosseur d'une noisette ; celles du milieu sont grosses comme des cerises. Et surtout, ce qui fait leur inestimable valeur, c'est la pureté de leur forme, c'est leur triomphale blancheur, leur « orient » sans rival.

Ce prestigieux collier va être mis en vente, offert au plus offrant enchérisseur. Quel continent, vieille Europe ou jeune Amérique, va posséder ce joyau de féerie ?

« DERMATALIS »

La jeunesse et la beauté sont des trésors qui, comme tous les trésors de ce monde, s'épuisent vite si l'on ne prend sur soi de les ménager, de les surveiller, de les entretenir. Pendant des siècles, on s'en est rapporté pour ces soins, à des méthodes purement empiriques. Il a fallu le grand développement présent de l'hygiène et de la science pour en venir à des moyens plus éclairés, plus sérieux. La femme élégante a, de nos jours, à sa disposition, un ensemble de ressources efficaces pour défendre ses muscles et le tissu délicat de sa peau contre les atteintes de l'âge, de l'atmosphère, du soleil, etc. Au premier rang figurent les produits Dermatalis, qui, en moins d'une année, ont conquis par leurs effets merveilleux la confiance des mondaines et une réputation qui tend à devenir universelle. Ces produits n'ont aucun rapport avec ceux que la Parfumerie propose depuis de longues années. Leur composition est le résultat d'études sérieuses, poursuivies par des chimistes préoccupés avant tout de réunir, sous une forme pratique, les éléments qui nourrissent et reconstituent le derme,

qui resserrent les pores et fortifient les muscles ; à ces excellentes spécialités « Dermatalis » a ajouté des préparations de beauté d'un caractère absolument nouveau, des lotions incomparables et toute une série de produits dont nos lectrices trouveront l'énumération dans le catalogue envoyé franco sur demande, 13 bis, rue des Mathurins.

A un moment où la clientèle élégante de certaines officines plus ou moins sérieuses « où l'on restaure la beauté » commence à méditer sur ses déceptions, le succès de Dermatalis se passe de commentaires et ne pourra que s'accroître à mesure que sera mieux connue l'efficacité des produits qu'on y offre à prix marqué et sans aucun mystère destiné à égarer la crédulité féminine.

MOBILIER PRATIQUE

Un fauteuil confortable est un luxe qu'il n'est pas toujours facile de se procurer. Le fauteuil rembourré pèche par excès de poids et parce qu'il est d'un maniement difficile, et, d'un autre côté, les fauteuils cannés que l'on rencontre couramment ne sont pas d'un dessin artistique et ont entre eux une fâcheuse ressemblance de famille : il semble que l'on assiste avec eux à une constante répétition du même modèle. Les meubles cannés qui sont connus sous le nom de « Dryad » (« *Dryad Furniture* »), constituent une heureuse trouvaille. Ils sont confectionnés avec un si grand soin qu'ils rendent superflu l'emploi de coussins, et leur nuance discrète leur permet de s'harmoniser avec tous les milieux et de trouver par suite leur place dans n'importe quelle pièce. Un autre avantage qui les recommande est leur extrême solidité. Les fabricants des meubles « Dryad » sont H. H. Peach, 13, Great Central Street, Leicester.

LE LINGE DAMASSÉ

Il y a peu de choses dont une maîtresse de maison soit plus fière que de la beauté et de la qualité de son linge de table. Ce n'est pas là un de ces articles où l'on recherche le bon marché plutôt que la qualité, parce que c'est un objet de longue durée qui, lorsqu'il est vraiment bon, est, on peut le dire, « inusable ». Mais il ne suffit pas d'être disposé à acheter ce qu'il y a de mieux, il faut encore savoir où le trouver. Et puis, ce n'est pas seulement la qualité du linge qui importe : il y faut aussi la beauté artistique des dessins.

Quand on visite la magnifique collection de linge damassé des successeurs de John Wilson, Limited, n° 188 Regent Street, à Londres, on acquiert la conviction qu'il est une maison qui a mis à honneur de ne produire que du linge de table de toute beauté. Le mérite artistique des dessins ne saurait être mis en question : il suffit de rappeler les noms de Walter Crane, Lewis F. Day, R. Anning Bell, les éminents artistes auxquels ils sont dus ; et en ce qui concerne la qualité du linge damassé, il suffit de dire qu'il est fabriqué avec les meilleurs filés d'Irlande. Ce linge est tissé à la main et porte la marque de fabrique « Heirloom hand woven ». Aucune autre maison ne possède une semblable marque tissée dans le linge même. La maison fabrique du linge damassé de sept qualités différentes et il y a même, en plus, une qualité spéciale désignée sous le nom de « King's Quality » (qualité du Roi), qui est semblable à celle fabriquée spécialement pour S. M. le Roi Édouard VII.

La maison a une histoire pleine d'intérêt, car son fondateur vivait dans les dernières années du XVIII^e siècle ; elle a eu l'honneur de compter dans sa clientèle le « Duc de fer » (Wellington) et la mère de la reine Victoria.

Le dessin reproduit ici représente le « Songe d'une Nuit d'Été », œuvre de R. Anning Bell. Les figures de Titania et d'Obéron, ainsi que les elfes et les lutins sont d'un dessin rare et délicat.

Cette maison unique fournit d'autres articles fabriqués dans ses ateliers d'Irlande, tels que des draps de lit et du linge de maison, des rideaux de dentelle avec des dessins qui sont la propriété exclusive de la maison, du linge de fantaisie orné des plus exquises broderies irlandaises ou continentales, de la véritable dentelle d'Irlande

arrivant en ligne directe de chez les fabricants, du crochet, des appliqués, et les plus délicieux mouchoirs que l'on puisse imaginer.

Tous ceux de nos lecteurs qui désireraient de



" Le Songe d'une Nuit d'Été ".
(Fragment d'une composition de R. Anning Bell.)

plus amples détails et la liste des prix sont priés d'écrire à Messrs Wilson's Successors Limited, 188, Regent Street, London. On peut se procurer les listes de prix aussi bien en français qu'en anglais. (Mentionner en écrivant le Figaro Illustré.)

BEAUTES DE SAISON

Certaines femmes sont délicieuses, fraîches, légères comme des nymphes au printemps, mais supportent mal la chaleur et le froid ; d'autres, au contraire, s'épanouissent au grand soleil, tandis que certaines sont ravies quand le thermomètre, en baissant, leur rend un teint éblouissant.

Mais il est une beauté qui est de tous les âges, de tous les types, jugée charmante par tous les peuples et dont l'absence est le grand chagrin des natures trop blondes.

Je veux parler des sourcils abondants, des cils longs et soyeux, cadre exquis du regard auquel il donne une profondeur, une séduction incomparables et que ne pourrait remplacer aucun artifice. Mais très souvent, rares ou courts, ils ont besoin d'être fortifiés par la Sève Sourcilière de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, car le résultat obtenu par ce traitement est toujours favorable. La Sève Sourcilière vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco.


Si un teint trop blême est peu agréable à voir, que dire d'une carnation rougeâtre ?... Rien de favorable, à coup sûr, mais, en aucun cas, il ne faut remédier au mal par le maquillage que l'on cherche à remettre en vogue, bien à tort, puisqu'un simple nuage de poudre de riz est d'un effet beaucoup plus heureux, à condition, toutefois, que cette poudre de riz soit pure, fine, adhérente et d'un ton approprié à la circonstance. On réussit très bien avec « Fleur de Pêche » qui existe en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et rachel et vaut 3 fr. 50 la boîte, 4 francs franco, à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre.

ÉTRENNES DE BEAUTÉ

Vos épaules s'épanouissent, votre buste se développe, votre beauté atteint le maximum de son éclat, et vous songez, Madame, que l'an prochain ce sera le déclin, parce que, malgré toutes les précautions, vous engraissez. Rassurez-vous et demandez au directeur de la Compagnie des sels naturels Cuquets, 123, faubourg Poissonnière, à Paris, la notice qu'il vous enverra avec empressement. Vous y trouverez les plus belles étrences qui se puissent offrir à une personne telle que vous : le moyen de maigrir sûrement, sans privations, sans danger, sans régime.

LE TEINTURIER MONDAIN

Élégantes et mondaines qui quittez à regret une robe défraîchie, ou dont un malencontreux accident a taché les toilettes, allez chez Racinet, 18, avenue Niel, à Paris ; le teinturier mondain vous les remettra à neuf, en tout aussi parfait état que si elles sortaient de chez votre couturier.



NOËL
1909

Supplément Musical



Noël Bressan

POÉSIE DE

GABRIEL VICAIRE

Musique de

Georges Fragerolle

écrite spécialement

pour le

Figaro Illustré

NOËL BRESSAN

Poésie de Gabriel VICAIRE.

Musique de Georges FRAGEROLLE.

And^{no} quasi allegretto *Cantabile*

CHANT *La — Vierge mi . gnonne en dort en chan*

PIANO *f* *p Legato*

- tant — Son petit Jé - sus sur la pail - le frai - che El - le resplen - dit au fond de la

crê - che, Com . me un grand lis d'or — au bord d'un é - tang Mais qui vient là - bas ?

Rall. *Poco animato.*

Quel est ce cor - tè - ge ? Ce sont les bergers avec leurs troupeaux Ils — entrent vê - tus de sayons de

peaux, — Tout enguir - lan - dés de flocons de nei - ge . Sa - lut bonne dame, Enfant merveil

1^o Tempo. Dolce *p Legato*

Tous droits d'exécution, de traduction & de reproduction
réservés pour tous pays y compris la Scandinavie

leux. — Si nous n'avons pas, comme les rois ma - ges, De l'or, de l'en - cens, de — belles i -

ma - ges, Pour vous réjou - ir le — cœur et les yeux Pau - vres chevri - ers —

Con anima.

Suivez. *mf*

per - dus dans la plai - ne, S'il nous faut pâ - tir hiver comme é - té, Re - gardez du moins notre pau - vre -

— té, Ne mépri - sez pas nos bonnets de lai - ne. Aus - si gra - ci - eux qu'un jour de prin

Bien dit.

p Legato

— temps, — L'en - fant a sou - ri, di - sant: Je vous ai - me Jo - seph et Ma - rie ont souri de

mê - me, Et le bœuf et l'à - ne ont - pa - ru - con - tents

Ral - len - ten - do

Suivez

Éditions Musicales Mazo

PARIS, 8, Boulevard Magenta



OEuvres de G. & J. Fragerolle



Liste des PARTITIONS et MATÉRIELS DE PIÈCES D'OMBRES

Les Grands Succès du CHAT NOIR et de l'Édition MAZO
pouvant être facilement représentés dans les Théâtres et les Salons

LA MARCHÉ A L'ÉTOILE <i>Ombres de Rivière</i>	La partition	7 fr.	✱	MALBROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE <i>Ombres de Courboin</i>	La partition.	4 fr.
L'AIGLE <i>Ombres de Courboin</i>	»	4 fr.	✱	MARQUISE <i>Ombres de Bourreau</i>	»	2 fr.
LE BON LARRON <i>Ombres de Bourreau</i>	»	4 fr.	✱	LES MARTYRS <i>Ombres de Callot</i>	»	4 fr.
LE CHEMIN DE DAMAS <i>Ombres de Courboin</i>	»	5 fr.	✱	LA NUIT DE NOEL <i>Ombres de Callot</i>	»	4 fr.
LA COUPE DE GYPTIS <i>Ombres de Callot</i>	»	4 fr.	✱	LA PIERRE QUI CHANTE <i>Ombres de Martin</i>	»	4 fr.
LES DISCIPLES D'EMMAUS <i>Ombres de Callot</i>	»	4 fr.	✱	LE RÊVE DE JOEL <i>Ombres de Bomblet</i>	»	7 fr.
LES GARS D'ISLANDE <i>Ombres de Callot</i>	»	4 fr.	✱	LE ROI DE THULÉ <i>Ombres de Boissart</i>	»	4 fr.
LE JUIF ERRANT <i>Ombres de Rivière</i>	»	7 fr.	✱	LE SPHINX <i>Épopée lyrique</i>	»	7 fr.
LOURDES <i>Épopée religieuse</i>	»	7 fr.	✱	LA VILLE D'IS <i>Ombres de Martin</i>	»	4 fr.

Les prix de ces pièces — décors et découpures — varient de 50 à 200 fr.

CHANSONS LUMINEUSES (TITRE DÉPOSÉ)

Chacun de ces Morceaux peut être représenté, comme les Pièces d'ombre, avec un matériel conforme à leur durée
Le Morceau, piano et chant. 1 fr. 75

LA BALLADE A LA LUNE (Poésie d'Alfred de Musset)	✱	LA LÉGENDE DE SAINT MARTIN (Scène du IV ^e siècle)
LA BARQUE FANTÔME (Légende danoise)	✱	LA LIGNE BLEUE DES VOSGES (Chanson patriotique)
LA BELLE DE FORMOSE (Chanson japonaise)	✱	LE MULETIER D'ANDALOUSIE (Chanson espagnole)
LES BREBIS (Légende de Sainte Geneviève)	✱	LE ROI DES GONDOLIERS (Chanson vénitienne)
LA CHANSON DES ANGELUS	✱	SAINT HUBERT D'AQUITAINE (Légende de chasse)
LA CHANSON DU CLOCHER	✱	LE SÉNÉCHAL DE BAGATELLE (Chanson moyen âge)
LA CHANSON DU DÉSERT (Orientale)	✱	SPERANZA (Chanson napolitaine)
LE CHEMIN DU PARDON (Légende bretonne)	✱	SUR LE NIL (Chanson égyptienne)
LA DERNIÈRE PATRIE (Chanson indienne)	✱	LE TRENTE ET UN DU MOIS D'AOUT (Vieille chanson française)
JOSETTE (Chanson chimérique)	✱	LES TROIS CHÉRUBINS (Conte de Noël)

Les prix d'achat de ces matériels — décors et découpures — varient de 12 à 30 francs

S'adresser pour tous Renseignements complémentaires à la Maison MAZO